

ESSAI

SUR

LA LITTÉRATURE

ITALIENNE.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,
RUE DE VAUGIRARD, N° 9.

ESSAI

SUR

LA LITTÉRATURE ITALIENNE,

DEPUIS

LA CHUTE DE L'EMPIRE ROMAIN

JUSQU'A NOS JOURS;

PAR

MLLE ESTELLE F. D'AUBIGNY.



A PARIS,

A LA LIBRAIRIE DE TREUTTEL ET WÜRTZ,

RUE DE LILLE, N° 17.

1839.

INTRODUCTION.

Le mouvement de la société moderne est rapide, il est pour ainsi dire électrique; chaque jour voit naître des idées nouvelles et vient révéler quelque merveilleuse découverte : aussi le besoin d'acquérir des connaissances se fait généralement sentir : l'une des plus utiles est sans contredit celle des langues étrangères. Comment en effet s'associer aux travaux des autres peuples sans connaître leurs divers idiomes?

L'homme amena par son orgueil la confusion des langues, et il aspire aujourd'hui à se réhabiliter par son travail : il

veut saisir la pensée qu'on exprime par des sons étrangers à son oreille.

Mais quel avantage pourrait-on tirer de l'étude d'une langue dont on ne connaîtrait ni l'origine, ni l'esprit? cette étude se bornerait alors à un simple mécanisme de la mémoire.

Il faut deviner le génie d'un peuple pour bien comprendre son idiome; et ce génie est tout entier dans sa littérature.

Celle des Italiens est assez riche, quoiqu'on ait souvent dit le contraire; et nous allons en esquisser l'histoire, espérant que notre travail sera de quelque secours aux personnes qui apprennent la langue harmonieuse qu'on parle dans les belles contrées qu'arrose l'Arno, sur cette terre vouée aux divines inspirations de Michel-Ange, et aux puissantes conceptions de Galilée.

Cet Essai est le résultat de nombreuses recherches et de plusieurs années d'étude : nous avons tâché de le mettre à la portée de toutes les intelligences, et surtout d'en faire pour les jeunes demoiselles une source d'amusement sans aridité. On y trouvera une classification exacte des poètes et des prosateurs qui ont illustré l'Italie, depuis le XIIIe siècle jusqu'au XIXe. Nous avons traduit les morceaux qui nous ont semblé propres à faire apprécier la littérature italienne, sans nous flatter toutefois d'en avoir rendu toutes les beautés ; car nous sommes de l'avis de madame de Staël, qui a dit en comparant des idiomes différents : « Une musique « composée pour un instrument n'est pas « exécutée avec succès sur un instrument « d'un autre genre. »

Bien que l'étude des langues ait fait

d'immenses progrès depuis le temps où madame de Staël écrivait son bel ouvrage sur l'Allemagne, le passage que nous venons de citer n'a rien perdu de sa justesse; aussi nous recommandons spécialement l'étude des langues étrangères aux jeunes personnes. L'un des plus étonnants génies de notre siècle leur dira que « l'arbre de la science n'est pas celui de la « vie [1]; » mais les fleurs qu'on y cueille servent du moins à l'embellir.

[1] Lord Byron.

ESSAI

SUR

LA LITTÉRATURE

ITALIENNE.

ESSAI

SUR

LA LITTÉRATURE

ITALIENNE.

CHAPITRE PREMIER.

De la littérature en Italie après la chute de l'Empire romain.

La puissance de l'empire d'Occident cessa le jour où les familles les plus opulentes de l'Italie accompagnèrent Constantin jusqu'aux rives du Bosphore; c'est aussi de cette époque que date la décadence des lettres latines, et

l'Orient, qui avait été le berceau de la civilisation, redevint le centre des arts et des sciences.

De mesquins rhéteurs, des poètes obscurs, d'humbles grammairiens ceignaient la couronne de Virgile, ou s'emparaient de la palme de Cicéron pour monter au Capitole. « La « langue du Latium s'était altérée; de ses ex-« pressions devenues incertaines, timides, tor-« tueuses, fausses même, on ne pouvait for-« mer que des phrases lourdes et embarrassées; « son style n'avait plus de couleur que pour « l'adulation et le panégyrique [1]. »

Le temps de Tacite était à jamais passé; c'en était fait de l'Italie : son aigle avait pris la fuite, elle venait d'abandonner le nid qu'elle couvait depuis des siècles.

La faiblesse des lettres latines répondait à

[1] VOLNEY, *Discours sur l'origine des langues.*

celle des empereurs d'Occident; aussi les revers suivirent partout les légions qui avaient été jadis la terreur du monde. Dès le commencement du ve siècle, les Goths se ruèrent sur la péninsule, amenant avec eux la dévastation. Attila et ses Huns suivirent leur exemple; ils s'arrêtèrent à peine devant les murs de Rome. La faible main du pape Léon [1] sembla les tenir en respect tandis qu'ils étaient contenus par les apôtres Pierre et Paul, qui, brandissant du haut des cieux leurs épées menaçantes, disaient aux Barbares : L'heure de la ville éternelle n'est pas encore venue. Mais ce que les Huns n'osèrent pas accomplir, Genseric l'exécuta avec ses Vandales : Rome fut saccagée pendant quatorze jours; ses monuments, les chefs-d'œuvre qu'on y entassait, furent détruits pour la plupart, et ce qu'il en resta conserva

[1] *Vie de saint Léon, pape.*

l'empreinte de la main sacrilége des féroces enfants du Nord. De nouvelles déprédations suivirent bientôt les premières. Odoacre se fit couronner roi d'Italie[1]; Théodoric le détrôna[2], et la dynastie des Goths succéda à celle des Alains et des Hérules; le pillage et les meurtres furent la suite de ces révolutions opérées par des barbares qui s'entre-chassaient tour à tour.

Cependant, grâce au savant Cassiodore, ministre de Théodoric, la littérature latine reprit quelque splendeur. Boëce, l'infortuné Boëce, protesta noblement contre le décroissement de l'esprit humain, en publiant son livre intitulé *Consolation de la Philosophie*, météore brillant qui éclaira les ténèbres du sixième siècle. A peine Bélisaire et Narsès eurent anéanti les Goths, que les Lombards

[1] 476. — [2] 493.

débordèrent comme un torrent impétueux sur les belles plaines qui s'étendent depuis les rives du Benacco et de la Brenta, jusqu'à celles du Pô. Hommes, femmes, vieillards et enfants, suivirent la route indiquée par le doigt de Dieu; elle les conduisit dans ce beau et fertile pays qu'on appelle encore de nos jours Lombardie.

Les rois lombards ceignirent la nouvelle couronne italienne : elle était de fer; leur domination le fut aussi, et ils restèrent maîtres de l'Italie depuis la fin du VIe siècle jusqu'à la moitié du VIIIe. Les exarques de Ravenne, qui avaient administré les provinces d'Italie pour les empereurs, y introduisirent les titres de comte et de duc : les Lombards, en se partageant leur conquête, adoptèrent ces titres seigneuriaux et les prérogatives qui en étaient la conséquence; la féodalité s'établit alors en Italie : les terres, les villes, les hommes, ap-

partinrent aux barons, dont chacun se constituait l'égal, le compagnon, le *comes* du prince, jamais son sujet : ce beau pays fut fractionné en autant de fiefs indépendants qu'il plut aux Lombards d'en créer. C'est de ce temps que date l'érection de tant de duchés et de principautés, qui substituaient l'intérêt du municipe à celui de la nation. La domination des Lombards en Italie y arrêta l'essor de l'esprit humain : à peine existait-il à Rome et à Pise des écoles où l'on enseignât les éléments de la grammaire et de la théologie ; ces hommes ne savaient que combattre, ils ne connaissaient que la science de la guerre ; aussi ils honoraient les soldats et méprisaient les clercs. On eût dit que l'intelligence était morte : plus de livres, plus d'instituteurs ; l'ignorance et la crainte, le meurtre et le pillage régnaient sur l'Italie. Cependant un phare s'élevait au milieu de cette nuit profonde ; les moines l'avaient

édifié; une étincelle sacrée de la divinité, l'âme de l'homme, y avait entretenu la flamme qui devait guider les générations futures sur les traces des générations éteintes. Dans ce pays inondé de sang, les couvents devinrent les seuls refuges de la civilisation, car la fureur des guerriers s'arrêtait à leur seuil; la main du pieux solitaire qui avait défriché la terre inculte, abattu les arbres de la forêt, prenait la plume pour écrire les chroniques de son temps[1], ou pour copier de précieux manuscrits; c'était ainsi que les hommes de Dieu préparaient la voie à la conquête de la renaissance.

Le règne des Lombards, qui avait été fondé par l'épée, fut détruit par l'épée.

Pepin et Charlemagne marchèrent vers

[1] Voyez les *Chroniques des couvents de Monte-Casino, de Casa-d'Oro, de Farfa, de Saint-Vincent sur le Volturne*, etc., qui se trouvent dans le IV[e] vol. de Muratori.

l'Italie; la victoire protégea leur entreprise, et le chef des Francs fut salué empereur de Rome. Ainsi fut rétabli l'empire d'Occident, et le pape qui couronna le fils de Pepin, créa le premier élément des discordes qui devaient exister plus tard entre l'Église et le pouvoir temporel.

Charlemagne tenta de restaurer les lettres en Italie et en France; car chez nous, comme au-delà des Alpes, l'ignorance était profonde : ce que l'inaction des Lombards avait produit dans la Péninsule, la conquête des Francs, des Guades et des Marcomans, l'opéra dans la Gaule. En ces temps de déplorable mémoire, la barbarie était à l'ordre du jour : les efforts de Charlemagne, ceux de Paul Diacre[1] et du célèbre moine Alcuin, ne purent rendre la vie intellectuelle à la société; elle ressemblait à un cadavre que le fluide galvanique fait mou-

[1] Le fameux Paul Warnfrid. TIRABOSCHI, *Istoria della Litteratura italiana.*

voir un instant en lui imprimant des oscillations nerveuses, mais auquel il ne saurait rendre le souffle qui établit une sublime harmonie entre l'esprit et la matière!

L'historien est forcé d'employer de lugubres couleurs pour peindre les siècles qui suivirent celui de Charlemagne. On voit se dresser de temps en temps, dans le fond de ce sombre tableau, un homme puissant par l'intelligence, mais il disparaît aussitôt. L'Italie, souillée de crimes et veuve des arts qui l'embellissaient naguère, était un champ où toutes les ambitions venaient combattre. Des barbares l'avaient parcourue la lance au poing, versant des torrents de sang, blanchissant ses plaines d'ossements humains; et les descendants de ces barbares, ennemis entre eux, ennemis de la civilisation et de l'Italie, semblaient avoir conservé toutes les haines de leurs ancêtres avec la tradition de leurs forfaits.

Vers le XIe siècle, un moine de l'ordre de Saint-Benoît, Gui d'Arezzo[1], inventa la musique; il écrivit un traité pour démontrer son système, laissant toutefois à ses successeurs le soin de marier la langue qu'il venait de découvrir à celle de sa patrie, et cette harmonieuse union a été la source des succès que l'Italie a obtenus depuis en ce genre.

Le progrès que nous venons de signaler fut suivi de beaucoup d'autres, qui annonçaient que l'esprit humain achèverait bientôt de briser ses entraves. Les Arabes ramenaient les sciences en Europe; les Espagnols et les Siciliens, tout en courbant la tête sous le cimeterre des Sarrasins, faisaient des efforts inouïs pour secouer leur joug.

On institua dans le royaume de Pouille la fameuse école de Salerne, si riche en sen-

[1] En 1030.

tences, si féconde en hommes célèbres. Le commerce et la navigation prenaient aussi l'essor; les républiques de Pise, de Gênes, de Naples, d'Amalfi et de Venise, couvraient les mers de leurs navires, elles établissaient des comptoirs dans le Levant; le voile de l'ignorance était déjà à moitié soulevé, et un nouvel événement le déchira tout-à-fait. Une foule de villes qui étaient encore soumises au pouvoir odieux de Frédéric-Barberousse et de ses Tudesques, se soulevèrent contre eux, et préludèrent ainsi à la formation de la Ligue lombarde.

Frédéric, battu à Legnano et devant Alexandrie, fut contraint à faire la paix : il reconnut par le traité de Constance l'indépendance de plusieurs villes qui se constituèrent en républiques, et qui rappelèrent bientôt dans leurs murs les lettres et les sciences que la guerre en avait bannies.

L'étude des lois fut la première qu'on cultiva dans ces états nouvellement constitués [1], et les Italiens ne gardèrent pas pour eux seuls le fruit de leurs travaux, puisqu'ils envoyèrent alors des professeurs en France et en Angleterre, pour y enseigner les lois romaines [2]. Les croisades du XIIe siècle accélérèrent ce mouvement vers la renaissance, et les Vénitiens prouvèrent, en s'emparant de nouveau des chevaux de l'hippodrome de Constantinople, que leur patrie était digne d'être habitée par le génie des arts.

A la fin du XIIe siècle, la société italienne semblait mûre pour une rénovation littéraire; il ne lui fallait plus qu'une langue pour exprimer ses idées, pour constater ses découvertes; cette langue existait, mais elle était

[1] BETTINELLI, *Risorgimenti d'Italia.*

[2] GINGUENÉ, *Histoire littéraire d'Italie.*

informe, elle attendait qu'un homme de génie lui posât des règles, lui donnât du coloris et de la grâce; ce génie parut, il s'appelait Dante.

CHAPITRE II.

ORIGINE DE LA LANGUE ET DE LA LITTÉRATURE ITALIENNES, DES POÈTES ET DES PROSATEURS QUI PRÉCÉDÈRENT LE DANTE.

CHAPITRE II.

Origine de la langue et de la littérature italiennes, des poètes et des prosateurs qui précédèrent le Dante.

Les besoins et les passions créèrent les langues primitives, et la corruption successive d'un dialecte par un autre produisit les langues modernes.

Après la chute de l'empire romain, la société changea d'aspect et de formes : les Barbares qui vinrent s'incorporer à une nation énervée, vieillie et plongée dans le luxe le plus immodéré, les Barbares, disons-nous, lui apportèrent des mœurs et des lois tout-à-fait différentes de celles des Romains; le contact de deux peuples dont l'un était encore dans l'enfance, tandis que l'autre arrivait à la décré-

pitude, créa des idées nouvelles, des besoins jusqu'alors inconnus, et une existence sociale qui n'était ni barbare ni romaine. Cette étrange organisation devait nécessairement amener une fusion dans le langage, et il fallait inventer de nouveaux signes pour exprimer les pensées que l'accouplement de la barbarie et de la civilisation avait fait naître : d'ailleurs, les vaincus détestaient l'âpre idiome de leurs maîtres, et ceux-ci n'étant propres qu'au métier des armes, ne pouvaient apprendre le latin, qui exigeait de longues études, et dont les inflexions douces n'étaient pas faites pour des oreilles habituées à des sons aigus et rudes semblables à ceux de la trompette qui annonce les combats.

La langue qu'on parla après l'invasion fut d'abord appelée vulgaire, puis *lingua cortigiana, langue de la cour*, et enfin langue italienne. Ainsi, l'Italie qui avait vu cor-

rompre autrefois sa langue tyrrhénienne, pélasgique ou étrusque par le contact de ses habitants avec ceux des colonies de la Grande-Grèce [1]; l'Italie vit plus tard défigurer sa langue du latium, par les conquérants du Nord. Si l'on étudie avec soin l'histoire générale des peuples, on y verra que la succession rapide des siècles, qui détruit les empires, ramène à de longs intervalles les mêmes causes et les mêmes effets.

[1] La langue des Romains n'était ni tout-à-fait barbare ni tout-à-fait grecque; *Histoire de Denys d'Halicarnasse*, liv. I, vol. II. Voyez aussi le *Discours sur les Tables de Gubbio*, et l'*Histoire diplomatique* de Maffei : il prouve que le vieux latin s'est formé de la langue tyrrhénienne, pélasgique ou étrusque, qui, loin d'être dérivée du grec, lui est antérieure. Maffei s'appuie sur une foule d'autorités : il cite notamment Pline, Plutarque et Varron; il parle aussi des tables de bronze trouvées à Gubbio. Dernièrement encore, on a découvert en Toscane des vases étrusques d'une grande antiquité.

Les dialectes de l'Italie durent être aussi variés que les hommes qui habitaient ses diverses provinces étaient différents entre eux, et l'on retrouve leurs éléments opposés dans les nombreux patois que les habitants de la Péninsule parlent encore aujourd'hui[1]. La Lombardie, Gênes, les villes de la Romagne, le Piémont, le royaume de Naples, etc., avaient des langues différentes, à l'origine desquelles on peut facilement remonter, en recherchant les dérivations qui corrompirent le latin. C'est ainsi que le dialecte sicilien a conservé des mots arabes, et le napolitain des mots grecs[2]. On

[1] Au XIIIe siècle, on comptait en Italie quatorze langues : la pugliese, la veneziana, la napolitana, la romana, etc., et plus de mille patois. BETTINELLI, *Risorgimenti d'Italia*.

[2] La république de Naples, colonie grecque, est l'une de celles que l'empire d'Orient conserva le plus long-temps sous sa domination. Il est resté dans son patois beaucoup

ne doit pas s'étonner que des provinces, des villes même, divisées d'intérêts, se soient alors constituées indépendantes, puisqu'elles manquaient du premier élément de toute nationalité, l'unité du langage. Aucun de ces idiomes diffus n'avait encore été écrit au XIIe siècle, aucun n'avait fixé l'attention des hommes intelligents, et pourtant chacun de ces dialectes renfermait des trésors qui ont enrichi la langue harmonieuse des Italiens. Lorsque la société fut assise sur des bases solides, l'accroissement du commerce amena le goût du luxe et remit les lettres en honneur; on comprit alors qu'il fallait que les inspirations du génie fussent à la portée des masses, et que ses élans poétiques pouvaient servir à

de mots dérivés du grec. Voyez le Dictionnaire publié à Naples en 1829. Le patois de Pouzzol, ville située à une lieue et demie de Naples, est une tradition des Arabes, qui l'habitèrent pendant long-temps.

l'instruction ou à l'amusement des femmes, « qui savent toujours, dit M. de Sismondi, « donner des grâces au langage qu'elles adop- « tent. »

Le provençal eut un instant de vogue au XIIe siècle. C'était le temps où les poètes errants venaient chanter la gloire et l'amour dans toutes les cours d'Italie; aussi beaucoup d'Italiens écrivirent leurs ouvrages dans la langue des troubadours, dont les rimes ont été conservées par les poètes italiens [1]. Nous citerons, parmi ceux qui ont écrit en provençal, Calvi et Doria, de Gênes; Giorgi, de Venise, et le fameux Sordel, de Mantoue. La

[1] Crescimbeni, Tiraboschi et Ginguené soutiennent que les poètes italiens du XIIe et du XIIIe siècle imitèrent la versification des Provençaux, et Crescimbeni, dit dans son *Histoire de la Poésie vulgaire*, qu'ils adoptèrent simplement les vers rimés des Latins, autrement appelés *vers léonins*.

France et l'Italie s'acheminaient vers la civilisation, en se prêtant un mutuel appui. A la fin du XII[e] siècle, quelques poètes siciliens osèrent écrire dans la langue qu'on parlait à la cour de leurs rois, *la lingua cortigiana;* ils furent bientôt imités par d'autres, dont les essais ne présageaient pas le chef-d'œuvre qui devait bientôt paraître. « La poésie italienne, « née au XII[e] siècle, commença à bégayer, dit « le célèbre Maffei, aussitôt que la langue eut « pris une forme. » Les premiers poètes italiens furent Ciullo d'Alcamo [1], Pietro delle Vigue [2], Guido Colonna [3], l'empereur Frédéric, et plusieurs autres, dont les productions sont informes, sans couleur, sans élégance. On y trouve beaucoup d'expressions emprun-

[1] Il vivait en 1197, et il était né au château d'Albano en Sicile.

[2] Pietro delle Vigue, chancelier de Frédéric II.

[3] Guido Colonna, juge à Messine.

tées au patois sicilien. En un mot, elles n'étaient pas dignes de passer à la postérité. On en pourra juger par ce morceau, de Ciullo d'Alcamo :

Rosa fresca aulentissima,
Ca pari in ver l'estate,
Le donne te desiano,
Pulcelle e maritate;
Traheme deste focora,
Se teste a bolontate.
Per te non aio abento nocte e dia,
Pensando pur di voi madonna mia.

« Rose fraîche et odorante,
« Qui parais vers l'été,
« Les femmes te désirent,
« Vierges et mariées ;
« Tire-moi de ce feu,
« Si c'est ta volonté.
« Pour toi n'ai plus repos ni jour ni nuit,
« Songeant toujours à toi qui es ma dame. »

Tels furent les premiers essais des poètes siciliens, dans une langue qui venait d'éclore. Leur exemple fut suivi par Cino de Pistoja, et beaucoup d'autres, parmi lesquels on distingue Fra Guittone, qui inventa le sonnet.

Les prosateurs de ce temps obtinrent des succès plus notables que les poètes; car l'historien florentin Ricordano Malespini est encore cité pour la naïveté et la grâce de son style.

CHAPITRE III.

PREMIÈRE ÉPOQUE DE LA LITTÉRATURE ITALIENNE.

DANTE.

CHAPITRE III.

Première époque de la littérature italienne. — Dante.

Nous venons de voir, dans les chapitres précédents, quel fut l'état de la langue et de la littérature, en Italie, jusqu'au XIIIe siècle; nous allons maintenant les suivre dans les diverses phases de leur brillante destinée.

Singulier pays que l'Italie! qui s'est servie tour à tour, pour gouverner les peuples, de l'épée victorieuse du conquérant, de l'humble croix du martyr et du sceptre des arts.

Rome, la ville éternelle, la capitale de la chrétienté, fut réduite à s'humilier devant Florence, devenue pour un temps la métropole du monde intellectuel. Dante, Giotto, Cimabué, Brunelleschi, furent les premiers

des affaires; les nouveaux magistrats ne tardèrent pas à bannir les hommes les plus recommandables d'entre les *blancs;* et Dante, qu'ils considéraient comme un transfuge, fut enveloppé dans la proscription de 1301. Il commença alors une nouvelle vie, qui devait être pauvre, errante, et pourtant glorieuse. Que de fois il s'écria avec une amère douleur, pendant ses vingt années d'exil :

Oh come sa di sale lo pane altrui!

Désirant toujours revoir la patrie qu'il idolâtrait, il tenta d'abord de fléchir le peuple de Florence, en lui adressant une épître en latin[1]. Ce moyen n'ayant pas réussi, il eut recours aux armes, et fit marcher des troupes impériales contre les Florentins, qui furent vainqueurs. La prière et la force avaient été

[1] L'épître commençant par ces paroles du Psalmiste : « O mon peuple, que t'ai-je fait ? »

infructueuses ; aussi l'illustre proscrit perdit tout espoir : il se traîna péniblement de ville en ville pour chercher un abri à sa misère, et termina son immortel poëme pendant cette triste *pérégrination*.

A Lucques, à Udine, à Vérone, on montre encore les lieux que visita le Dante ; à Ravenne, on voit sa tombe, sur laquelle on pourrait inscrire, comme sur celle de Coriolan :

Ingrata patria, ne quidem mea ossa habes.

Dante mourut au mois de juillet 1321, âgé de cinquante-six ans. Le chagrin avait miné lentement cette noble vie, dont l'exil avança le terme. Pour colorer cette faible esquisse de la vie du grand poëte, nous empruntons les remarques suivantes à un chroniqueur florentin qui vivait de son temps :

« Il fut un grand savant en toute science,

« quoiqu'il n'eût été clerc; il fut grand poète « et parfait rhétoricien, soit en prose, soit « en vers, ou même dans ses harangues. Ses « œuvres sont écrites d'un style si noble et si « poli, qu'on ne vit rien de mieux ni de son « temps ni avant lui. Ce Dante, à cause de « son grand savoir, fut quelque peu présomp- « tueux, petit, dédaigneux et presque bourru, « à la manière des philosophes anciens. Il ne « savait pas converser avec les gens illettrés; « mais pour les vertus d'un si grand citoyen, « sa science et sa valeur, il convient de lui « donner dans cette chronique une renom- « mée impérissable. D'ailleurs, les nobles ou- « vrages qu'il nous a laissés rendent le plus « digne témoignage de son mérite; et contri- « buent à la célébrité de notre ville [1]. » Dante a fait plusieurs ouvrages. Le livre des *Novelle*

[1] Giovanni Villani, *Istorie fiorentine*.

vie d'Amor retrace certaines incartades de sa jeunesse. Ceux de ses ouvrages qui traitent de l'éloquence de la langue vulgaire ou italienne, et de la monarchie, sont écrits en latin, ainsi que ses épîtres au peuple de Florence, à l'empereur Henry, et celles qu'il composa pour les cardinaux, après la mort du pape Clément. Ses chansons morales et ses sonnets sont très estimés; mais le poëme qu'il a appelé lui-même du nom de *Comédie*, nom auquel la postérité a joint l'épithète de *divine*, est son plus beau titre à l'immortalité[1]. Nous analyserons rapidement cette œuvre, dont le

[1] Dante classe les poëmes en trois catégories: tragédies, comédies, élégies; il place dans la première ceux dont le style est le plus élevé; il range dans la seconde les productions médiocres; et les poésies légères sont mises au troisième rang: aussi il donne à son ouvrage le titre modeste de *Comédie*, tandis qu'il appelle *Tragédie* le poëme de Virgile. Voyez les notes aux *Chroniques florentines* de Villani.

lecteur pourra apprécier quelques beautés en lisant les morceaux que nous nous proposons de citer.

La *Divina Commedia* fixe, depuis quatre siècles, l'attention des littérateurs de tous les pays. Cette œuvre gigantesque renferme les plus hauts enseignements de la morale et de la philosophie, unis à des beautés poétiques du premier ordre et à une pureté de langage qui étonne, lorsqu'on examine l'état de la société au sein de laquelle vivait le Dante. Sa poésie se colore des nuances les plus chatoyantes; elle se revêt des formes les plus variées : tantôt sombre et terrible comme l'enfer qu'elle décrit, tantôt calme et douce comme l'expression d'une jeune mère qui veille son enfant endormi; tantôt sublime et imposante comme la divinité que le génie inspiré ose envisager face à face; et si l'on cherche la source de ces élans d'imagination, de ces conceptions har-

dies, on la trouvera facilement; car la pensée morale du poète se révèle dans chacune de ses pages; il marche sans cesse à son but avec persévérance et courage; il châtie le vice avec la force que donne une noble indignation, et peint la vertu si belle, que le lecteur fasciné croit la reconnaître sous la forme gracieuse de l'une des vierges saintes qui entourent le trône de Dieu. Grands et petits, princes et prélats, nul n'échappe à la censure du poète, qui distribue le blâme et la louange avec une égale impartialité. Son grand ouvrage est divisé en trois parties : l'Enfer, le Purgatoire et le Paradis; la première se compose de trente-quatre chants, et il y en a trente-trois dans chacune des deux autres.

Dante a environ trente-cinq ans lorsqu'il commence son fantastique voyage [1]; il s'égare

[1] Nel mezzo del cammin di nostra vita.

Inferno, canto I.

dans une forêt sombre, où il rencontre un lion, une louve et une loutre, qui lui barrent le passage. L'ombre de Virgile lui apparaît alors, et lui annonce que Dieu s'est laissé toucher par les prières de sa bien-aimée Béatrix, qui a voulu lui faire explorer l'empire de la Mort. Les deux poètes visitent ensemble l'enfer, le purgatoire; et leur course ascendante les conduit jusqu'au paradis. Virgile s'arrête là, et laisse à Béatrix le soin de guider son mystique amant dans les régions célestes.

Voici le plan du poëme, dont le mérite a été reconnu par un homme d'un goût éclairé et d'un vaste savoir. M. de Sismondi exprime ainsi son opinion sur l'œuvre du poète florentin : « Peu de chefs-d'œuvre ont mieux « manifesté la force de l'esprit humain que « le poëme du Dante. Complétement nouveau « dans son ensemble et dans ses détails, sans « modèle dans aucune langue, il est le premier

« monument des temps modernes, le premier « grand ouvrage qu'on ait osé composer dans « une littérature nouvellement née; il est con- « forme aux règles essentielles et invariables « de l'art, l'unité de plan et d'action; il porte « le cachet d'un génie puissant qui embrasse « en même temps un tout et ses parties, qui « dispose avec facilité des plus grandes « masses, et qui est assez fort pour observer « la symétrie sans en ressentir jamais la « gêne [1]. »

Ces observations générales nous portent naturellement à analyser chaque partie du poëme. La description que Dante fait de l'enfer est effrayante; jamais la fantaisie bizarre d'aucun poète n'enfanta une plus sublime horreur.

On n'a pas encore franchi les limites de

[1] SISMONDI, *Littérature du Midi*, tome I, page 386.

l'infernal empire, qu'on s'arrête, glacé d'épouvante par l'inscription gravée sur la porte :

Per me si va nella città dolente,
Per me si va nell' eterno dolore,
Per me si va tra la perduta gente!

Le poète dit, lorsqu'il est entré :

Quivi sospiri, pianti ed alti guai
Risonavan per l'aer senza stelle,
Perch' io al cominciar ne lagrimai.
Diverse lingue, orribili favelle,
Parole di dolore, accenti d' ira,
Voci alte e fioche, e suon di man con elle,
Facevano un tumulto, il qual s' aggira
Sempre 'n quell' aria senza tempo tinta,
Come la rena quando 'l turbo spira.

« Ici des soupirs, des pleurs et des gémissements
« Remplissaient le ciel sans étoiles,
« Ce qui me fit d'abord pleurer.
« Des langues différentes, d'horribles discours,

« Les plaintes de la douleur, les accents de la colère,
« Des voix hautes et rauques, et des battements de mains,
« Faisaient un tumulte qui bruyait
« Sans cesse dans cet air sans couleur,
« Semblable à la grève quand l'orage souffle. »

Les supplices sont proportionnés aux crimes, et Dante devait comprendre ainsi la justice divine.

L'enfer est divisé en neuf cercles. Les lâches et les pusillanimes occupent le premier; ils sont sans cesse agités par des tourbillons qui les enveloppent, et ils souffrent les piqûres d'innombrables insectes, tandis que des vers rampent à leurs pieds pour recueillir leurs larmes et sucer le sang qui coule de leurs blessures. « Ces misérables, dit Virgile, ne furent jamais vivants; ainsi n'en parlons pas, regardons-les et passons! »

Questi sciaurati, che mai non fur vivi,
Non ragioniam di lor, ma guarda e passa.

Le portrait de Caron, et la description des flammes qui épouvantent les âmes à leur arrivée, sont des images dont la grandeur et le coloris appartiennent spécialement au génie du Dante.

Après avoir passé l'Achéron, les deux poètes se trouvent dans les limbes, où restent ceux qui sont nés trop tôt pour participer aux bienfaits du christianisme. Les hommes célèbres de l'antiquité sont réunis dans un palais magnifique; ils parlent de choses que Dante « aime mieux taire que de les révéler aux « hommes. » Les voluptueux subissent leur châtiment dans le second cercle; une épaisse fumée les environne; ils sont suspendus en l'air, et ballottés de telle manière qu'ils n'ont pas un instant de repos. On voit là Sémiramis, Cléopâtre, Hélène et l'infortunée Françoise de Rimini, dont l'histoire est un des plus beaux épisodes du poëme. Le troisième

cercle est le lieu destiné aux gourmands. Une pluie froide, mêlée de grêle et de neige, les inonde incessamment; le redoutable Cerbère est au milieu d'eux, et il accroît leur supplice par ses continuels aboiements. Ici le poète s'écrie :

Nuovi tormenti e nuovi tormentati
Mi veggio intorno, come ch' i' mi muova,
E come ch' i' mi volga, e ch' i' mi guati.

Les prodigues et les avares sont confondus dans le quatrième cercle. Ils soutiennent des poids énormes sur leur poitrine, et tournent sans cesse une roue très lourde dans le sens contraire à son impulsion naturelle. Cette roue est celle de la Fortune. Virgile la compare à la lumière éternelle qui éclaire le monde, et il explique à son compagnon le mystérieux symbole du bonheur et du malheur des humains :

Perch' una gente impera e l'altra langue.

On aperçoit au fond du cinquième cercle un étang bourbeux : c'est le Styx, et ceux que la colère a dominés pendant leur vie y restent éternellement plongés. Flégias reçoit les deux voyageurs dans sa barque, et les dépose devant *la ville de Dite*[1] ; mais les démons en ferment les portes, et les Furies, qui ont aperçu un vivant, courent chercher Méduse. Virgile recommande à Dante de fermer les yeux, s'il veut se soustraire à la vertu pétrifiante de la Gorgone. Cependant un ange vient ordonner aux démons d'ouvrir les portes d'airain, et les deux poètes entrent dans la ville. Ils se trouvent d'abord dans un vaste champ, tout rempli de tombeaux, dont les couvercles suspendus en laissent sortir des flammes. Ces sépulcres renferment des incrédules, des hérésiarques ;

[1] *Dite*, nom que les anciens poètes italiens donnaient au diable.

et l'ombre imposante de Farinata [1] se dresse hors du sien, pour prédire à Dante une partie de ses malheurs. Les usuriers et les fripons occupent le sixième cercle. Le septième est destiné à ceux qui furent avides de richesses et prodigues de la vie des hommes : ces grands pécheurs nagent dans une rivière de sang dont les vagues bouillonnent et se referment sur eux. Les poètes sont forcés de passer ce fleuve pour arriver à un bois dont l'aspect est horrible, et dans lequel aucun sentier n'est frayé; les Harpies l'habitent, et chaque arbre, chaque plante de cette forêt renferme l'âme d'un être qui, n'ayant pu supporter les maux de la vie, a osé se donner la mort. Si une branche ou une feuille se détache de ces arbres, le sang coule, et les pauvres âmes souffrent cruellement. C'est aussi dans le septième cercle que

[1] Qui remporta la bataille de Montaperti.

sont les rebelles à Dieu et à la nature; ils font d'inutiles efforts pour arracher de leur chair le feu qui la dessèche. L'impie Capanée reste seul impassible au milieu d'eux. On voit, dans le même lieu, un animal immonde qui a la tête d'un homme et le corps d'un serpent; sa peau est zébrée et tachetée; il a une queue fourchue et des pattes velues : ce monstre est l'image de la Fraude. Le huitième cercle est divisé en dix fossés concentriques. Dans le premier, des démons sont occupés à fouetter ceux qui ont trafiqué de l'honneur de leurs enfants; le second est destiné aux femmes vénales, qui respirent là un air infect; dans le troisième, on voit les papes et les cardinaux coupables de simonie. Ce fossé est fermé par un couvercle percé de trous ronds qui laissent voir les jambes des patients, tandis que le reste de leur corps est dans les flammes; et les douleurs qu'ils souffrent leur font remuer les

pieds d'une façon horrible. Dante rencontre dans cet endroit le pape Nicolas III, qui lui annonce que Boniface VIII est attendu aux enfers[1]. Le poète se rappelle alors combien de prélats furent dominés par l'amour immodéré des richesses, et il exhale son fiel en véhémentes apostrophes.

Ahi Costantin, di quanto mal fu matre,
Non la tua conversion, ma quella dote
Che da te prese il primo ricco padre.

Les devins, les magiciens et les sorciers sont dans le quatrième fossé : ils marchent à reculons, ayant le visage du même côté que le dos, de sorte que leurs épaules sont inondées de larmes. C'est là que Virgile raconte à Dante l'origine fabuleuse de Mantoue, sa patrie. Il y a dans le cinquième fossé un lac de poix bouillante où les trompeurs sont enfoncés; si

[1] Celui qui exila le Dante.

par malheur ils montrent leur tête à la surface, des démons les tirent avec des fourches, et les y replongent après les avoir écorchés. Dans le sixième fossé, on assiste au supplice des hypocrites : ils sont couverts, de la tête aux pieds, par des manteaux tout dorés en dessus, et doublés de plomb; ils ne s'arrêtent jamais; mais le poids énorme qu'ils supportent les force à marcher lentement. Une quantité prodigieuse de serpents rampent sur le sol du septième fossé; les voleurs y sont mordus par les reptiles, puis consumés par les flammes; ils tombent en poussière, et renaissent ensuite pour souffrir de nouveau. C'est dans ce lieu qu'un homme et un serpent ont pris la forme l'un de l'autre, et qu'ils ont confondu leurs deux natures dans de mutuelles étreintes. Le huitième fossé est réservé aux donneurs de conseils fallacieux : on y voit Diomède et Ulysse, qui raconte la fin de ses

voyages; et Dante, prévoyant sans doute la découverte d'un nouveau monde, le fait échouer sur une plage inconnue, qui est, dit-il, au-delà des colonnes d'Hercule. Ceux qui ont propagé des schismes, ou causé du scandale, sont dans le neuvième fossé, où des diables leur coupent les membres et déchirent les entrailles à Mahomet. Lorsque Dante arrive au dernier fossé, il sent une odeur fétide, et il entend les plaintes lamentables des alchimistes et des fabricateurs de fausse monnaie, qui sont tourmentés par la fièvre, l'hydropisie et la lèpre.

Le neuvième cercle est plein de traîtres qui sont dans un lac glacé, en compagnie de Lucifer, monstre aux trois têtes et aux six ailes; on aperçoit dans une cavité de ce lac le comte Ugolin, qui ronge la tête à l'archevêque Roger. Interrompant son horrible repas pour raconter son histoire à Dante, « Tu veux, lui

« dit-il, que je renouvelle la douleur extrême « qui me serre le cœur, rien qu'en y pensant; « mais, si mes paroles sont la semence qui « puisse rapporter l'infamie au traître que je « ronge, tu me verras pleurer et tu m'enten- « dras parler. Je ne sais qui tu es, ni de quelle « manière tu es venu ici-bas; mais vraiment, « lorsque je t'écoute, tu me sembles Floren- « tin. Tu dois savoir que je fus le comte Ugo- « lin, et celui-ci l'archevêque Roger : je te « dirai donc pourquoi je suis si près de lui; « quant à te raconter le succès de ses mauvais « desseins, et comment, m'étant fié à lui, je fus « arrêté et je mourus ensuite, il n'en est pas « besoin. Ce que tu n'as peut-être pas appris, « c'est combien ma mort fut cruelle : tu « m'entendras et tu sauras s'il m'a offensé. La « petite fenêtre de la prison qu'on a nommée « à cause de moi *Tour de la Faim*, et dans « laquelle on devrait encore en renfermer

« d'autres [1], la fenêtre m'avait déjà laissé voir « bien des lunes par son ouverture, lorsque « je fis le funeste rêve qui déchira pour moi « le voile de l'avenir : cet homme m'apparais- « sait comme un prince souverain, chassant un « loup et ses louveteaux sur la montagne qui « cache Lucques aux Pisans; semblables à des « chiens fluets, alertes et intelligents, Gua- « landi, Sismondi et Lanfranchi lui for- « maient une avant-garde. Après une courte « marche le loup et ses petits me parurent « épuisés, et il me semblait voir déchirer leurs « flancs par des dents aiguës. Avant le jour, « lorsque je fus éveillé j'entendis mes enfants « qui étaient avec moi pleurer dans leur som- « meil et demander du pain. Tu es bien cruel « si tu ne t'attendris pas déjà en pensant à ce

[1] Dante entend parler des agitateurs qui troublaient alors Florence.

« qui menaçait mon cœur ; et si tu ne pleures
« pas, de quoi pleures-tu donc? Ils venaient
« de s'éveiller et l'heure approchait où l'on
« avait coutume d'apporter notre nourriture;
« chacun doutait de son rêve. J'entendis alors
« fermer la porte inférieure de l'horrible tour,
« et, sans faire un mouvement, je regardai mes
« enfants en face; je ne pleurais pas, tant mon
« âme était pétrifiée; ils pleuraient eux; et
« mon Anselme dit : Comme tu regardes, père!
« qu'as-tu? mais je ne répondis ni ne pleurai
« durant tout ce jour et la nuit qui le suivit,
« jusqu'à ce qu'enfin le soleil vînt éclairer le
« monde de nouveau. Aussitôt qu'une faible
« lueur eut pénétré dans la prison douloureuse,
« et que j'eus vu ma propre expression sur
« quatre visages, je me mordis les mains de
« désespoir. Eux, pensant que c'était la faim
« qui me faisait agir, se levèrent spontanément
« et dirent : Père, cela nous ferait moins de

« mal de te nourrir de notre chair ; tu nous « donnas cette misérable enveloppe, dé- « pouille-nous-en : alors je me calmai pour ne « pas les rendre plus tristes. Ce jour-là et le « lendemain, nous restâmes tous muets. O « terre inexorable, pourquoi ne t'ouvris-tu « pas? Quand nous eûmes atteint le quatrième « jour, Gaddo se jeta tout de son long à mes « pieds, disant : Mon père, que ne m'as- « sistes-tu? Il mourut là; et comme tu me « vois, je vis tomber les trois autres un à un, « entre le cinquième et le sixième jour. Moi « qui étais déjà aveugle, je me traînai vers eux « en tâtonnant, et je les appelai pendant les « trois jours qui suivirent leur mort. La faim « fit alors ce que le chagrin n'avait pu faire[1] ! « Quand il eut dit cela, il regarda, avec des « yeux hagards, le misérable crâne qu'il reprit

[1] Il mourut.

« avec ses dents, fortes comme celles d'un « chien, et il les enfonça jusqu'à l'os. »

...... Tu vuoi ch' i' rinnovelli
Disperato dolor che 'l cuor mi preme,
Già pur pensando, pria ch' i' ne favelli.
Ma, se le mie parole esser den seme
Che frutti infamia al traditor ch' io rodo,
Parlare e lagrimar vedrai insieme.
I' non so chi tu sie, nè per che modo
Venuto se' quaggiù; ma Fiorentino
Mi sembri veramente quand' i' t' odo.
Tu de' saper ch' i' fui 'l conte Ugolino,
E questi l' arcivescovo Ruggieri;
Or ti dirò perch' i son tal vicino.
Che, per l' effetto de' suoi ma' pensieri,
Fidandomi di lui io fossi preso,
E poscia morto, dir non è mestieri.
Però quel che non puoi avere inteso,
Cioè come la morte mia fu cruda,
Udirai, e saprai se m' ha offeso.
Breve pertugio dentro dalla muda,
La qual per me ha 'l titol *della Fame*,

E 'n che conviene ancor ch' altri si chiuda ;
M' avea mostrato per lo suo forame
Più lune già, quand' i' feci 'l mal sonno
Che del futuro mi squarciò 'l velame.
Questi pareva a me maestro e donno,
Cacciando 'l lupo e i lupicini al monte,
Perchè i Pisan veder Lucca non ponno.
Con cagne magre, studiose e conte,
Gualandi, con Sismondi e con Lanfranchi,
S' avea messi dinanzi dalla fronte.
In picciol corso mi pareano stanchi
Lo padre e i figli, e con l' agute scane
Mi parea lor veder fender li fianchi.
Quando fui desto innanzi la dimane,
Pianger senti 'fra 'l sonno i miei figliuoli
Ch' erano meco, e dimandar del pane.
Ben se' crudel, se tu già non ti duoli,
Pensando ciò ch' al mio cuor s' annunziava ;
E se non piangi, di che pianger suoli?
Già eram desti, e l' ora s' appressava
Che 'l cibo ne soleva essere addotto,
E per suo sogno ciascun dubitava,

Ed io senti' chiavar l'uscio di sotto
All'orribile torre; ond' io guardai
Nel viso a' miei figliuoli senza far motto.
I' non piangeva, sì dentro impietrai;
Piangevan elli, ed Anselmuccio mio
Disse : Tu guardi sì, padre! che hai?
Però non lagrimai, nè rispos' io
Tutto quel giorno nè la notte appresso,
Infin che l'altro sol nel mondo uscio.
Come un poco di raggio si fu messo
Nel doloroso carcere, ed io scorsi
Per quattro visi il mio aspetto stesso,
Ambo le mani per dolor mi morsi;
E quci, pensando ch' i' 'l fessi per voglia
Di manicar, di subito levorsi,
E disser : Padre, assai ci fia men doglia
Se tu mangi di noi; tu ne vestisti
Queste misere carni, e tu le spoglia.
Quetàmi allor, per non fargli più tristi.
Quel dì e l'altro stemmo tutti muti.
Ahi dura terra! perchè non t'apristi?
Posciachè fummo al quarto dì venuti,

Gaddo mi si gittò disteso a' piedi,
Dicendo : Padre mio, che non m'aiuti?
Quivi morì ; e, come tu mi vedi,
Vid' io cascar li tre ad uno ad uno
Tra 'l quinto dì e 'l sesto ; ond' i' mi diedi,
Già cieco, a brancolar sovra ciascuno,
E tre dì gli chiamai dacch' e' fur morti ;
Poscia più che 'l dolor, potè 'l digiuno.
Quand' ebbe detto ciò, con gli occhi torti
Riprese 'l teschio misero co' denti,
Che furo all' osso, come d' un can, forti.

Le poète établit ensuite l'existence des antipodes et la théorie de la gravitation des corps, qui a été si bien développée depuis par Newton. Pour sortir de ce dernier cercle, Virgile et Dante s'appuient sur les pieds de Lucifer et se trouvent au bas de la montagne du purgatoire, qui est opposée au centre de la terre.

E quindi uscimmo a riveder le stelle.

La sentence terrible gravée sur la porte de

l'enfer, le fatal arrêt qui bannit l'Espérance du séjour des réprouvés, ne frappe pas les pécheurs qui sont retenus dans le purgatoire : la céleste consolatrice vient adoucir leurs souffrances; aussi, en changeant de lieu, le poète change d'accents; sa muse austère, qui s'est d'abord inspirée aux sources où puisèrent après lui Michel-Ange et Salvator Rosa, va nous faire entendre des mélodies suaves et gracieuses comme les compositions de l'Albane et de Raphaël. La transition est déjà sensible dans ces premiers vers du Purgatoire :

Per correr miglior acqua alza le vele
Omai la navicella del mio ingegno,
Che lascia dietro a sè mar si crudele.

Lorsque Dante reprend son rôle de narrateur, il épuise toutes les beautés de la poésie descriptive, et ces trois vers servent en quelque sorte d'introduction à son nouveau récit :

Dolce color d' oriental zaffiro,
Che s' accoglieva nel sereno aspetto
Dell' aer puro infino al primo giro.

Les deux voyageurs sont au pied de la montagne au milieu de laquelle est le Purgatoire et dont le sommet sert de piédestal au Paradis : la seconde partie de ce mont escarpé est divisée en sept cercles dans chacun desquels on punit un péché mortel ; mais bien qu'il y ait là des flammes et des souffrances, on n'y entend que concerts de louanges et prières touchantes, car les âmes, consolées par la pensée que leurs peines les rendront dignes de la béatitude céleste, s'écrient dans un saint enthousiasme : *Hosanna*, gloire à Dieu !

Caton garde l'entrée du purgatoire, et c'est ainsi que Dante le représente :

Lunga la barba e di pel bianco mista
Portava a' suoi capegli simigliante,
De' quai cadeva al petto doppia lista.

Li raggi delle quattro luci sante
Fregiavan sì la sua faccia di lume,
Ch' io 'l vedea, come 'l sol fosse davante.

« Il portait une longue bar be mêlée de poil blancs,
« Il y en avait aussi dans ses cheveux,
« Dont un double étage tombait sur sa poitrine.
« Les rayons des quatre étoiles sacrées
« Embellissaient tellement sa face lumineuse,
« Que je le regardais comme si le soleil eût été devant moi. »

Lorsque le poète admire la beauté des anges, dont chacun est doué d'un *charme* particulier, il dit en parlant de l'un d'eux :

A noi venia la creatura bella,
Bianco vestita e nella faccia quale
Par tremolando mattutina stella.

La première partie de ce beau poëme est sans contredit la plus remarquable par l'originalité et la hardiesse des pensées; mais la seconde lui est supérieure, si on ne la considère que sous le point de vue poétique; la

troisième n'est pas dépourvue de beautés descriptives, et les sujets les plus arides y sont présentés sous une forme gracieuse; mais elle est plutôt du domaine de la science que de celui de la poésie : la théologie et la physique en sont les principales bases. La physique de Dante est peut-être erronée, mais ses fautes à cet égard prouvent plutôt l'ignorance de son époque qu'un travers de son esprit.

Tel est l'ensemble du poëme sur lequel on a publié jusqu'à présent des volumes de commentaires. Le fils de Dante a cherché le premier à deviner la pensée intime qui le dicta; il a prétendu y découvrir des allusions, des allégories, et l'on a donné depuis un vaste champ aux conjectures, en disant des choses étranges sur un ouvrage qui est, selon nous, l'histoire d'une époque féconde en événements.

Dante mourut dans l'exil, pauvre, dé-

laissé; et son livre, qui devait opérer une révolution salutaire dans la langue et dans la littérature de son pays, ne fut apprécié de ses compatriotes que lorsque la mort eut mis fin à ses longues souffrances.

On peut croire que la Providence, dont nous tenons tous les biens de ce monde, ne dédaigne pas de s'occuper des ouvrages qui attestent la puissance de l'esprit humain, puisqu'après avoir doté l'Italie d'un génie qui pouvait créer, elle lui envoya un esprit intelligent qui savait comprendre. Boccace, le plus ancien modèle des prosateurs italiens, fut aussi le premier à qui l'on confia la tâche difficile d'expliquer la *Divina Commedia*.

CHAPITRE IV.

PÉTRARQUE.

CHAPITRE IV.

Pétrarque.

Francesco Petrarca naquit en 1304 à Arezzo, en Toscane. Son père, Petrarca ou Petraccolo, et sa mère, Eletta Canigiani, avaient été compris dans l'exil de la faction des *Blancs*, le même qui atteignit Dante Alighieri. Ils habitèrent pendant quelque temps la petite ville de Carpentras, près d'Avignon, où le pape Clément V résidait alors. Comme une foule d'auteurs ont écrit la vie de Pétrarque [1], nous nous bornerons à donner quelques détails sur ses travaux et sur ses penchants. Il étudia le droit canon et la lit-

[1] L'abbé de Sade, Tiraboschi, Baldelli, etc.

térature, l'une pour satisfaire son goût dominant, l'autre pour plaire à sa famille. Son père l'envoya d'abord à l'université de Montpellier, puis à celle de Bologne. Ses professeurs admiraient la merveilleuse facilité avec laquelle il résolvait les problèmes les plus ardus de la science. Il nourrit de bonne heure son esprit des chefs-d'œuvre qui illustrèrent le siècle d'Auguste. Sa jeunesse s'écoula dans ces douces occupations; elles lui faisaient oublier la pauvreté, qui le força, plus tard, à embrasser l'état ecclésiastique; car c'était la seule carrière dans laquelle il pût parvenir à la fortune. Lorsque Pétrarque eut atteint l'âge mûr, sa vie fut en proie à une agitation continuelle. Bon, généreux, aimant, il ne douta jamais de ses amis, et poursuivit constamment le bonheur, qui lui échappa sans cesse. Il eut pour sa patrie un amour qu'il poussa quelquefois jusqu'au fanatisme. Tout ce qui était étranger

à l'Italie lui semblait barbare et indigne d'attirer l'attention. Il eût voulu la voir de nouveau maîtresse du monde, et il adjurait tantôt les papes, tantôt les empereurs, de lui rendre sa force, son unité, et avec elles sa grandeur passée; mais ni les papes ni les empereurs ne pouvaient ranimer ce cadavre. Des bandes de soldats mercenaires avaient éteint l'esprit belliqueux des Italiens; d'ailleurs des conflits perpétuels entre l'Église et les petits princes qui exploitaient alors la péninsule, rendaient cette tâche non seulement difficile, mais impossible.

Lorsque le tribun Rienzi apparut sur la scène politique, Pétrarque ne désespéra plus de la fortune de l'Italie; mais son espoir fut éphémère, comme la secousse qui l'avait causé. La célébrité littéraire de Pétrarque lui valut plusieurs ambassades et de riches bénéfices. Dans sa jeunesse, il avait beaucoup aimé le

monde, les plaisirs, et il mit peut-être ensuite trop d'austérité dans sa réforme. Son triomphe à Rome est un des événements les plus marquants de sa vie, car cette couronne de poète avait été le but constant de ses travaux; le jour où il apprit que le sénat et le peuple romain la lui décernaient fut aussi celui que choisit le grand-chancelier pour lui annoncer que l'Université de Paris l'attendait pour lui rendre les mêmes honneurs; mais Pétrarque préféra l'Italie à la France. Il se rendit d'abord à Naples, où Robert d'Anjou l'accueillit. Ce prince, qui n'était étranger à aucune science, examina publiquement le candidat pendant trois jours, et le déclara enfin digne d'être couronné au Capitole. Il le fut en effet par le sénateur Orso de l'Anguillara, le jour de Pâques 8 avril 1341, et les applaudissements de tout un peuple contribuèrent à l'éclat de cette solennité. La récompense dé-

cernée à Pétrarque fut la première voie ouverte au progrès chez les nations modernes, le premier hommage qu'elles rendaient au talent, le premier triomphe de l'intelligence sur la force : la palme du poète avait vaincu le moyen âge!

Les longues veilles et les travaux assidus de Pétrarque détruisirent lentement sa santé, et, le 18 juillet 1374, on le trouva mort dans sa bibliothèque, la tête appuyée sur un volume ouvert. Ainsi il mourut comme il avait vécu, au milieu de ses livres. Le clergé, la noblesse et le peuple de Padoue rendirent de grands honneurs à la dépouille mortelle de l'immortel poète. Ils lui élevèrent un monument en marbre devant l'église d'Argua; mais les larmes versées sur ce tombeau furent un plus bel hommage rendu à la mémoire de Pétrarque, que les pompes funèbres qui accompagnèrent son corps jusqu'à sa dernière demeure.

Pétrarque a composé en latin beaucoup d'ouvrages qui sont restés comme autant de monuments du goût de son siècle, pendant lequel on chercha à exhumer la langue que les conquérants barbares du vieux Latium avaient plongée dans l'oubli. Pétrarque croyait établir sa renommée sur une base indestructible lorsqu'il publia *l'Africa*, et ce poëme est oublié; tandis que ses poésies italiennes sont toujours admirées, et n'ont été égalées jusqu'à présent par aucun poète.

Le désir de plaire aux femmes, et surtout à la célèbre Laure de Sade, décida Pétrarque à abandonner le latin, pour écrire en langue vulgaire; le genre de ses compositions est encore une preuve du culte qu'il rendait à la beauté. La langue italienne, qui avait été âpre et vibrante dans les chants inspirés d'Alighieri, devint tendre, suave, mélodieuse et passionnée dans les vers de Pétrarque: Boccace

devait la rendre élégante et spirituelle. Dante éblouit les imaginations enthousiastes, Pétrarque captive le cœur, et Boccace charme l'esprit.

Le chaste et plaintif amant de Laure connaissait tous les secrets de sa langue harmonieuse; car il a uni, dans ses sonnets et dans ses canzoni, la perfection du style à la beauté des pensées. Tour à tour tendre et passionné dans les trois sonnets que les Italiens appellent *les trois Grâces*[1], sa muse est noble et grave dans *le Triomphe de la Mort;* elle atteint même le sublime dans la *Canzone a Cola de Rienzi*. Ce n'est plus un amant qui se plaint des rigueurs de sa maîtresse, c'est un Romain des anciens jours qui pleure les malheurs de sa patrie.

Spirto gentil, che quelle membra reggi
Dentro alle qua' peregrinando alberga

[1] Sur les yeux de Laure.

Un signor valoroso, accorto, e saggio;
Poi chè se' giunto all' onorata verga,
Con la qual Roma, e suoi erranti correggi,
E la richiami al suo antico viaggio;
Io parlo a te, però ch' altrove un raggio
Non veggio di vertù, ch' al mondo è spenta;
Nè trovo chi di mal far si vergogni.
Che s' aspetti non so, nè che s' agogni
Italia; che suoi guai non par che senta;
Vecchia, oziosa, e lenta.
Dormirà sempre, e non fia chi la svegli?
Le man l' avess' io avvolte entro i capegli.
Non spero che giammai dal pigro sonno
Mova la testa per chiamar ch' uom faccia:
Sì gravemente è oppressa, e di tal soma.
Ma non senza destino alle tue braccia,
Che scuoter forte e sollevarla ponno,
E' or commesso il nostro capo Roma.
Pon man' in quella venerabil chioma
Securamente, e nelle treccie sparte
Sì, che la neghittosa esca del fango.
I', che dì e notte nel suo strazio piango;

Di mia speranza ho in te la maggior parte:
Che se 'l popol di Marte
Devesse al proprio onor' alzar mai gli occhi,
Parmi pur ch' a' tuoi dì la grazia tocchi.

« Ame noble et courageuse, ô mortel pru« dent et sage! puisque tu es parvenu à un « poste éminent, et que tu commandes dans « Rome, c'est à toi qu'il appartient de la cor« riger de ses erreurs et de la rappeler à son « antique gloire. Je ne trouve qu'en toi un « rayon de vertu; car elle est exilée de la « terre. Il n'est plus de mortel qui connaisse « la honte, et que le crime fasse rougir. L'Ita« lie, qui ne semble pas avoir la conscience « de ses maux, dormira-t-elle toujours comme « un corps vieilli dans l'oisiveté et la mol« lesse? Quelle main soulèvera sa tête appesan« tie? Je n'espère pas qu'elle s'éveille jamais « de ce honteux sommeil, tant elle est acca« blée; mais ce n'est pas sans un arrêt du

« Destin que Rome se trouve confiée à ton
« bras, le seul qui soit capable de la relever.
« Porte une main courageuse dans sa cheve-
« lure vénérable ; saisis ses tresses dispersées,
« et fais que l'indolente sorte de sa fange ! Moi
« qui pleure nuit et jour son malheur, c'est
« en toi que j'espère le plus. Oui, si le peuple
« de Mars est jamais éclairé sur les intérêts de
« sa propre gloire, c'est à toi que l'honneur
« en sera dû. »

Pétrarque a été imité avec peu de succès par une foule de poètes lyriques qu'on appelait *pétrarquistes*, à cause du culte qu'ils avaient voué à leur modèle. Ils inondèrent l'Italie de sonnets sur les yeux, sur les mains, sur la bouche de *Nice;* et ces fades compositions firent tomber la poésie italienne dans l'enflure et le mauvais goût, dont les concetti du XVIIe siècle donnent une juste idée.

Dans ce déluge de vers, ceux de Pétrarque

sont les seuls que le temps ait respectés; et le chantre de Vaucluse s'élève au-dessus de ses imitateurs, comme un astre lumineux au milieu de ses pâles satellites.

CHAPITRE V.

BOCCACE.

CHAPITRE V.

Boccace.

Du sang français a coulé dans les veines du célèbre prosateur italien. Jean Boccace, fils de Boccacio di Chellino, et d'une parisienne, naquit à Paris en 1313; sa famille était originaire de Certaldo, l'un des plus beaux châteaux du val d'Elsa en Toscane. Amené à Florence à l'âge de trois ans, il montra dès lors des dispositions précoces qui annonçaient un glorieux avenir; et il n'en avait pas encore sept, lorsque, sans connaître les règles de la poésie, il composa plusieurs fables en vers, qui lui firent donner par ses jeunes condisciples le surnom de *poète*.

Le commerce et l'industrie constituaient

alors la base de la société florentine; aussi Boccacio voulait faire de son fils, de celui qui devait contribuer si puissamment à la gloire de sa patrie, il voulait, disons-nous, en faire un habile commerçant. Il le confia dans ce but à un négociant florentin, que ses affaires appelaient à Paris. Boccace resta six ans dans cette ville, mais il n'y apprit pas le commerce; il opposa une puissance négative, une force d'inertie à la persévérance de son maître. Comment en effet les résolutions et les violences de cet homme eussent-elles pu étouffer les inspirations d'un génie qui devait percer tôt ou tard?

Comme Boccace faisait peu de progrès dans la profession qui lui était imposée, on prit le parti de le rappeler à Florence, où il étudia la littérature avec une ardeur croissante, ce qui ne fit cependant pas renoncer son père au projet qu'il avait d'abord formé. Il l'envoya

plus tard à Naples, espérant toujours qu'il prendrait goût au commerce; mais le jeune homme explora les environs de cette belle ville, il les admira avec le sentiment d'un poète, et la vue du tombeau de Virgile, de ce monument qui recèle tant de gloire sous des formes mesquines, décida du destin de sa vie. Plus de calculs étroits : Horace, Virgile, Ovide et Dante, devinrent ses maîtres. Il fallut bien se résigner; son père céda enfin aux élans de son imagination : dès cet instant il s'adonna exclusivement à l'étude, il apprit le grec, les mathématiques, la théologie et l'astrologie, science qu'on croyait généralement alors la plus infaillible de toutes.

L'amour de Boccace pour la princesse Marie, fille naturelle de Robert, roi de Naples, vint encore exciter son talent; elle fut pour lui ce que Béatrix et Laure avaient été pour Dante et Pétrarque, une muse inspiratrice!

Parvenu à l'âge où les illusions de la jeunesse s'évanouissent, où les chimères font place aux réalités, il sentit qu'il devait s'occuper de ses intérêts de fortune, et il retourna dans sa ville natale pour recueillir l'héritage de son père. Cette circonstance le fixa à Florence où il exerça plusieurs charges publiques. Il fut envoyé comme ambassadeur près des empereurs d'Allemagne, Louis de Bavière, Charles IV, et près des papes Innocent IV et Urbain V.

Une tendre amitié unit l'auteur du *Décaméron* au chantre de Vaucluse; il y avait entre eux une grande conformité de penchants : ils avaient eu l'un et l'autre une jeunesse orageuse, adonnée aux plaisirs, et tous deux mirent la plus grande réserve dans leur conduite dès qu'ils eurent revêtu la sainte étole. Cependant les libéralités de Boccace, et le peu de cas qu'il avait toujours fait de la fortune, le réduisirent

bientôt à la détresse, et le forcèrent de recourir à des amis dont quelques-uns se montrèrent peu généreux envers lui; l'affection de Pétrarque fut la seule qui ne lui fit jamais défaut.

Fier et indépendant, il refusa les honneurs et les places que plusieurs souverains de l'Italie lui offrirent. Il ne voulut pas même recevoir l'hospitalité de l'ami auquel il avait porté le décret de la république, qui lui rendait, avec ses biens, le rang et les droits de citoyen florentin[1], dont les troubles civils l'avaient privé. L'auteur du *Décaméron* était déjà vieux, lorsque Florence, voulant réparer autant que possible son ingratitude envers le plus grand de ses poètes, fonda une chaire pour expliquer la *Divina Commedia,* et donna à Boccace la charge de professeur, avec trois cents florins de salaire annuel; mais il ne put

[1] Pétrarque.

jouir qu'imparfaitement de ce retour de fortune, car il fut attaqué presque aussitôt d'une cruelle maladie; il languit long-temps sous le poids de ses maux, et mourut enfin à Certaldo, dans la demeure de ses pères, le 21 décembre 1375, à l'âge de 62 ans.

Les premiers pas de Boccace, dans la carrière littéraire, furent dirigés vers la poésie vulgaire : il inventa l'*ottava rima*, ce vers facile et coulant qui a été employé depuis avec tant de succès par les poètes épiques italiens. Il composa une foule de canzoni et de sonnets qu'il croyait destinés à lui survivre; enfin il espéra un instant recueillir à lui seul l'héritage de Dante, et dominer son siècle, comme l'auteur de la *Divina Commedia* avait dominé le sien; mais, lorsqu'il lut les vers de Pétrarque, il se trouva si inférieur à lui qu'il brûla toutes ses poésies du genre de celles que Pétrarque avait composées.

Boccace a fait quatre poëmes : la *Théséïde, Philostrate, Ninfale Fiesolano* et la *Vision amoureuse*. La *Théséïde* est le premier poëme en *ottava rima* qui ait paru en Italie; *Philostrate* et *Ninfale Fiesolano* le suivirent de près; la *Vision amoureuse* est écrite en *terza rima* ou tercets. Ces poëmes sont tissus d'aventures extraordinaires empruntées à la fable et à la guerre de Troie. Il n'est pas étonnant que Boccace ait choisi de pareils sujets puisqu'ils plaisaient à ses contemporains [1]. En fait de romans, il a écrit *Filocopo,* qui se compose de neuf livres; *Fiammetta,* de sept, et *Urbain;* celui-ci est plus court que les deux autres. Il publia aussi, sous le titre de *l'Admète,* un recueil de prose rimée et de poésies pastorales, imitées depuis par Jacopo Sannazaro, charmant poète qui a atteint la perfection

[1] Voyez Tiraboschi et Ginguené, *Histoire littéraire d'Italie*; et Crescimbeni, *Histoire de la Poésie vulgaire*.

dans ce genre, et dont les suaves productions rappellent souvent Virgile.

On a de Boccace plusieurs livres en latin, qui traitent de la généalogie des dieux, des montagnes, des rivières et des lacs, des infortunes des hommes et des femmes illustres. Il fit aussi plusieurs églogues; ces divers ouvrages furent grandement appréciés par ses contemporains. La *Généalogie des Dieux* prit place dans toutes les bibliothèques; elle a été consultée par beaucoup de savants, et pouvait soutenir pendant long-temps la renommée du célèbre Florentin; mais il lui fallait un plus solide appui pour parvenir jusqu'à nous. Parmi les productions de Boccace, on ne lit plus guère que celles où il a surpassé les plus élégants prosateurs de sa nation. Ce n'est donc pas à ses traités en latin, à ses poésies ni à ses romans qu'il a dû sa plus grande célé-

brité, mais bien à l'ouvrage qu'il composa pour se délasser de ses travaux sérieux, au *Décaméron,* qu'il fit par ordre de la princesse Marie[1] : il le publia en 1352. Ce livre a été traduit dans toutes les langues et admiré de tous les lecteurs. Boccace eut une heureuse inspiration lorsqu'il abandonna à Pétrarque sa part du domaine dont le Dante s'était fait roi, pour se jeter dans un champ qu'il trouva inculte et dont il a moissonné les plus belles palmes. La délicatesse de ses expressions, l'élégance de sa diction, la contexture de ses périodes, qui ont quelque chose de la phraséologie cicéronienne, en firent un chef d'école, un type sur lequel les Guicciardini, les Machiavelli ont modelé leur style; et il est encore étudié par tous les écrivains modernes qui s'efforcent de rendre à la langue italienne

[1] Baldelli, *Vie de Boccace*.

la pureté et la grâce que de récentes invasions lui ont fait perdre.

La description de la peste de 1348, qui désola l'Asie et l'Europe, commence le *Décaméron* et sert de prologue aux *Cent Nouvelles*.

Ce morceau est de la plus exquise beauté. Les causes de la contagion, les progrès de la maladie; l'égoïsme de l'homme qui méconnaît les droits du sang et qui oublie les sentiments les plus sacrés pour ne s'occuper que de sa propre conservation; le cri poussé en même temps par une multitude de pauvres qui s'emparent des dépouilles des riches; ce cri impie de *Vive la peste,* que répètent des misérables dans leurs sales orgies; la corruption qui régnait alors dans les mœurs : tout cela est rendu avec une couleur, une profondeur de vues, un fini d'exécution qu'on ne trouve que dans les tableaux animés des grands peintres. Pour écrire ainsi il faut être à la fois

orateur, philosophe et poète. L'auteur du *Décaméron* n'est pourtant pas exempt de reproches; quelques-uns de ses contes se ressentent de la licence de son siècle : aussi nous indiquons les éditions épurées de Londres, et celle de Florence de 1573, comme étant les seules qu'on puisse mettre entre les mains de la jeunesse. Dans ces éditions on a fait disparaître les taches pour ne laisser que les beautés, afin que ceux qui lisent Dante et Pétrarque puissent aussi lire Boccace; car on ne saurait bien juger la littérature italienne qu'après avoir étudié à fond ces trois grands modèles.

CHAPITRE VI.

DES ÉCRIVAINS DU XIVe ET DU XVe SIÈCLE.

CHAPITRE VI.

Des écrivains du XIVe et du XVe siècle.

Si le XVIe siècle fut le temps prospère de l'éloquence, on peut considérer le XIVe comme l'âge d'or de la langue italienne. Elle avait encore, à cette époque, une décence native qu'aucun souffle impur n'avait ternie. Elle était simple, concise, claire, énergique, belle enfin de sa nudité. Les écrivains connus sous la dénomination de *Trecentisti* en saisirent si bien le génie, que leur style est encore admiré par les appréciateurs de la bonne littérature. « On « doit remarquer, dit un de nos savants con« temporains [1], que les écrivains du XIVe siècle

[1] Paolo Costa, professeur d'éloquence à l'Université de Bologne. Voyez son livre sur l'Élocution.

« donnèrent à notre langue vulgaire une clarté, « une noblesse et une grâce que leurs imita- « teurs n'ont pu atteindre. »

Les meilleurs ouvrages des *Trecentisti* sont les *Cent Nouvelles anciennes*, dont le style est un modèle de concision et de netteté; la *Nouvelle Vie du Dante*, les *Chroniques* de Dino Compagni, qui sont écrites avec force et rapidité. Cet auteur est grand dans sa simplicité; il est le Salluste de l'Italie moderne. Les *Nouvelles* du Pecorone peuvent être citées aussi pour la pureté de la diction et pour l'exactitude dans les détails de mœurs. Les *Nouvelles* de Sacchetti [1], quoique pauvres de style, charment par leur naïveté, et peignent bien les usages du temps. Les *Vies des Saints Pères*, les *Dialogues de saint Grégoire* et les *Petites Fleurs de saint François*, sont estimés

[1] Franco Sacchetti, né en 1335.

pour leur style coulant, clair, gracieux et quelquefois noble. La *Traduction* de Boëce [1], par maëstro Alberto, prouve que la phrase italienne se prête merveilleusement à rendre l'énergie et l'élégance de la période latine.

Le style des *Chroniques florentines*, de Giovanni et de Matteo Villani, est abondant, facile et d'un beau coloris. Les ouvrages d'Agnolo Pandolfini [2] sont très remarquables. La *Traduction* de l'histoire de Tite-Live est un des chefs-d'œuvre de cette époque. Nous citons le jugement du professeur Costa à l'appui de notre opinion sur ce bel ouvrage. « On « y trouvera, dit-il, des pensées sublimes, « exprimées avec tant de force et d'élégance, « qu'on sentira en le lisant combien il est im- « portant de soigner son style, et l'on verra « en même temps ce qu'était, au XIV[e] siècle,

[1] *De la Consolation de la Philosophie.*

[2] Le dernier des *Trecentisti.*

« la langue qui a servi à traduire si harmo-
« nieusement l'histoire du premier peuple du
« monde. »

Cependant le goût qu'on montrait alors pour la langue et pour la littérature italienne changea complétement dans le siècle suivant, où les lettres grecques et latines reprirent faveur. Une foule d'auteurs préférèrent alors le latin à leur belle langue vulgaire; elle fut délaissée jusqu'à la moitié du XVe siècle; mais Laurent de Médicis, dit le Magnifique, usa de son influence pour la remettre en honneur parmi les savants. Ce fut ainsi qu'il aplanit la route aux grands écrivains du XVIe siècle. L'un des premiers poètes du XVe est cet Angelo Poliziano[1], qui fut l'ami de Laurent de Médicis et le précepteur de Léon X. Ses *Stances* sur les joûtes de Florence et son *Dithyrambe*

[1] Né à Monte Pulciano, en 1454; mort à Florence, en 1494.

à Bacchus lui ont valu plus de réputation que ses ouvrages latins et que sa traduction d'Homère, qui malheureusement s'est perdue.

La poésie burlesque prit aussi naissance dans ce siècle. Un barbier de Florence, Dominique Burchiello, qui était né poète, fut l'inventeur de ce genre, que le Berni perfectionna plus tard, et auquel il donna même son nom.

On cite, parmi les meilleurs poètes *bernesques*, Louis Pulci, auteur du poëme intitulé *Morgante maggiore;* Francesco Bello, surnommé l'Aveugle de Ferrare : il composa le *Membriano*. Bojardo Matteo, qui chanta les exploits de Roland dans un poëme que le Berni a refait, et auquel l'Arioste a emprunté le sujet de son admirable épopée. Laurent de Médicis s'est aussi essayé à la poésie lyrique. Il composa, le premier, de ces chants populaires qu'on appelait à Florence *carnascia-*

leschi, du carnaval, et des comédies *villageoises*, *rustiche* ou *contadinesche*[1]. On distingue, dans cette foule de littérateurs, plusieurs femmes qui cultivèrent les lettres avec éclat. On a d'elles des harangues, des poésies latines et italiennes qui sont des modèles de goût, d'élégance; et Politien[2] lui-même cite avec éloge les noms célèbres d'Isotta, comtesse de Rimini, d'Hippolyte Sforza et de Cassandra Fedeli.

Léonard Bruni fut homme de goût et l'un des prosateurs élégants de cette époque; il écrivit en latin une Histoire de Florence qu'Acciajuoli traduisit plus tard en langue vulgaire, et il publia en italien la Vie du Dante et celle de Pétrarque. Giannozzo Manetti a fait beaucoup d'ouvrages latins d'un grand mérite.

[1] Tiraboschi, *Histoire de la Littérature italienne*. — Crescimbeni, *Hist. de la Poésie vulgaire*.

[2] Voyez les *Lettres familières* de Politien.

Poggie Bracciolini et Leon-Baptista Alberti publièrent aussi nombre de livres en latin. L'un a écrit, en outre, un Traité très remarquable sur la peinture; l'autre, une excellente Histoire de Florence et un Recueil de facéties: ces trois ouvrages sont en latin.

C'est aussi dans ce siècle que vécut le célèbre Pic de la Mirandole, l'un des hommes les plus savants de son temps. Ses nombreux in-folio attestent une vaste érudition. Jérôme Savonarola fut aussi un des hommes illustres de cette époque, ainsi que Jean-Baptiste Guarino, qui a écrit avec talent la Vie d'Aristote et celle de Platon. Le livre de Palmieri, sur la vie civile, et le Commentaire du Dante, par Landino, sont aussi de fort bons ouvrages. Nous ne pouvons oublier ici Antoine Beccatelli, de Palerme. Philosophe, historien et poète, il est généralement connu sous le nom de Panormita. Il fonda à Naples l'académie appelée

Pontaniana, parce que Jean Pontano l'illustra par ses écrits et ses savantes recherches. Terminons cette courte revue par quelques observations sur la tendance de la littérature au XVe siècle, et les progrès que la raison et les arts avaient faits en Italie jusqu'à cette époque.

La littérature italienne, rude et fière à sa naissance comme l'âme du Dante qui l'avait enfantée, prit des formes plus élégantes et plus polies au XIVe siècle; elle fit encore un grand pas pendant la période suivante, et atteignit enfin son apogée au XVIe siècle; mais elle ne parcourait plus alors un champ sans limites, comme celui qui s'offrait naguère aux beaux génies de la Grèce; elle subissait l'influence des vicissitudes politiques qui troublaient la péninsule. Dominée tour à tour par les Visconti, par les princes d'Este, de Ferrare, de Gonzague, de Mantoue, de Florence; par

les Médicis et les souverains aragonais, qui gouvernaient Naples à cette époque, la littérature italienne devint insensiblement adulatrice et courtisanesque; elle gagna en agréments ce qu'elle perdit en élévation, et cette métamorphose ne contribua pas peu à énerver le caractère italien.

endant les trois siècles qui précédèrent celui de Léon X, les arts se perfectionnèrent comme la littérature. A Gênes, à Pise, à Venise, à Florence, des chefs-d'œuvre d'architecture et de sculpture s'élevaient de toutes parts; les églises, les palais, les *campo santi*, étalaient leurs merveilles; les fresques de l'Orcagna ornaient les murs du vaste cimetière de Pise et la belle église de Santa-Croce, qui renferme les restes précieux de plusieurs grands hommes.

Le commerce prospérait; les Florentins avaient établi des comptoirs dans le Levant,

et les flottes de Pise, de Gênes, de Venise, se disputaient l'empire des mers. Malgré les guerres civiles qui déchiraient la plupart des villes d'Italie, il y régnait une aisance, une recherche de propreté et une élégance exquise. Des universités prospéraient à Pise, à Padoue, à Ferrare, à Bologne, à Naples; on y enseignait la théologie, le droit romain, l'astronomie, la philosophie, la médecine, et l'on compta jusqu'à dix mille étudiants dans celle de Bologne[1].

Après avoir parcouru l'Europe, on explora l'Orient pour rechercher des manuscrits rares, dont on enrichit les bibliothèques d'Italie. L'élan était déjà donné lorsque trois événements, qui devaient influer puissamment sur les destinées du monde, vinrent étendre le domaine de la science. La découverte du Nou-

[1] Tiraboschi, *Histoire de la Littérature italienne*.

veau-Monde par deux Italiens, Christophe Colomb et Améric Vespuce; l'invention de l'imprimerie par l'Allemand Guttemberg, et la chute de l'empire d'Orient, donnèrent un merveilleux éclat au règne de la renaissance.

« L'Italie était ainsi préparée, dit le célèbre « Ginguené, lorsque l'Orient s'écroule et jette « en quelque sorte dans son sein des savants, « des philosophes, des littérateurs dispersés, « qui emportent avec eux, comme des dieux « pénates, non les statues de leurs ancêtres, « mais les chefs-d'œuvre immortels des plus « beaux génies. Ils arrivent dans des lieux « bien disposés à les recevoir, comme dans une « seconde patrie; ils n'y trouvent pas seule« ment un asile, mais des distinctions et des « honneurs. Des chaires s'élèvent pour eux, « des gymnases leur sont ouverts; Aristote « retrouve son lycée, et Platon son académie! »

Ainsi la littérature des Italiens, qui se forma,

au XIIIe siècle; de celle des Latins et des Provençaux, se modèle encore, au XIVe, sur les lettres grecques et romaines; elle est entièrement latine au XVe siècle, et tout italienne au XVIe; mais à cette époque mémorable, elle emprunte toujours ses plus grandes beautés aux hommes célèbres de la Grèce et de Rome.

CHAPITRE VII.

L'ITALIE AU XVIe SIÈCLE.

CHAPITRE VII.

L'Italie au XVIe siècle.

Le jour qui devait ramener à l'Italie sa gloire dès long-temps éclipsée brillait enfin à l'horizon. Les lumières de la civilisation pénétraient dans toutes ses provinces; l'étude des sciences et de la littérature devenait le goût dominant de l'époque, car l'Orient avait légué son génie à la péninsule. La chute du grand empire, en faisant tomber le trône de Constantin au pouvoir des Osmanlis, plongea ces prestigieuses contrées dans les ténèbres de l'ignorance. Les voûtes de Sainte-Sophie résonnaient encore d'actions de grâces, mais c'étaient celles des barbares enfants d'Ali.

Les savants grecs [1], que l'Italie avait recueillis après ce désastre, lui payèrent leur dette de reconnaissance en propageant le goût des bonnes études, et préludèrent ainsi aux prodiges du XVIe siècle. Les princes qui régnaient alors en Italie, les papes Léon X et Clément VII, les magistrats des républiques de la péninsule, et les Médicis, employèrent tous les moyens qui étaient en leur pouvoir pour réédifier le temple des lettres, que les hordes de Mahomet II avaient à jamais détruit en Orient.

La nature seconda puissamment le travail des hommes, en faisant naître à cette époque une foule de beaux génies dans les sciences et

[1] Lascaris, dont M. Villemain a écrit l'histoire avec un talent et une pureté de goût si remarquables, tenait, à Venise, une école de jeunes gens, que Léon X destinait à professer dans ses états la langue de Platon et d'Homère.

dans les arts. L'Italie sortait des catacombes pour se réchauffer au soleil radieux du siècle d'Auguste, qui venait éclairer en même temps les merveilles de l'ancienne et de la nouvelle Rome, le Colysée et le Vatican.

Michel-Ange pose son *David* sur la place des *Offices*, sa *Nuit* et ses *Heures* sur le tombeau des Médicis; Raphaël peint les Loges du Vatican, et Leonardo da Vinci sa divine *Cène;* Machiavel sonde les abîmes de la politique; le Tasse et l'Arioste marchent sur les traces de Virgile et d'Homère; Guicciardini et Ammirato méritent d'être comparés à Tite-Live et à Tacite; Bembo et Sadolet font revivre, dans les dépêches de la cour de Rome, la concision de Salluste et l'élégance de Cicéron.

« C'était le temps de la gloire de l'Italie; « les beaux-arts y avaient déjà repris une vie « nouvelle, et les Italiens les honorèrent du « nom de *vertu*, comme les premiers Grecs

« les avaient caractérisés du nom de *sa-*
« *gesse*[1]. »

Tous les efforts du génie, dans les arts comme dans les lettres, tendaient à faire régner la civilisation par la magnificence. « Ce qui « frappe dans ce siècle illustre, a dit encore l'au-« teur de *la Henriade*, c'est que, malgré les « guerres que l'ambition excita, et malgré les « querelles de religion qui commençaient à « troubler les états, ce même génie qui faisait « fleurir les beaux-arts à Rome, à Naples, à « Florence, à Venise, à Ferrare, et qui de là « portait sa lumière dans l'Europe, adoucit « d'abord les moeurs des hommes dans presque « toutes les provinces de l'Europe chrétienne. »

Ainsi le triomphe de la renaissance n'est pas la seule gloire de l'Italie; elle eut aussi celle de propager la civilisation dans les autres pays.

[1] Voltaire, *Siècle de Louis XIV*, Introduction.

Elle possédait à cette époque, outre l'Arioste et le Tasse, un nombre prodigieux de poètes dont les ouvrages, riches de pensées, sont presque tous écrits d'un style élégant. Ces productions portent pour la plupart le cachet du grand siècle qu'illustrèrent Léon X et Charles-Quint. La poésie épique fut perfectionnée; on créa la poésie pastorale, la satire; et ces essais furent regardés avec raison comme des chefs-d'œuvre.

On doit diviser la poésie épique des Italiens en trois branches : l'épopée romanesque, le poëme héroïque et le poëme héroï-comique.

Les premières épopées romanesques retraçaient les aventures du roi Arthus, celles des chevaliers de la Table-Ronde et les exploits de Charlemagne. Louis Pulci s'essaya le premier dans ce genre, et l'Arioste l'a tellement perfectionné qu'aucun poete n'a pu encore l'égaler.

Le Trissino créa le poëme héroïque, que le Tasse a porté à son plus haut point de perfection.

Le poëme héroï-comique est de l'invention de Théophile Folengo, ou *Merlino Coccajo*, esprit fantasque et original. Les poètes du XVIe siècle, qui s'adonnèrent à ce genre, le laissèrent très imparfait; il était réservé à Tassoni et à ses émules de l'élever au niveau des deux autres.

L'épopée romanesque est une création italienne, car les anciens ne la connaissaient pas. La poésie lyrique, et celle que nous appelons héroï-comique, furent léguées aux modernes, l'une par les Grecs, l'autre par les Latins.

Tous les poètes italiens du XVIe siècle n'ont pas atteint le sommet du Parnasse; cependant la plupart n'en sont pas restés très éloignés. Mais l'analyse détaillée de leurs ouvrages remplirait des volumes; aussi nous nous borne-

rons à en citer quelques-uns, et nous commencerons par la poésie romanesque.

Le *Trojano*, poëme en vingt chants, traite de la guerre de Troie, de la fondation de Rome, de Padoue et de Venise [1].

Louis Dolce a composé, sur le même sujet, un poëme en cinquante-cinq chants, qui a pour titre : *Achille et Énée*. Il en a fait un autre en vingt chants sur le sujet de l'Odyssée, et il l'a intitulé : *Ulysse*. Louis Dolce composa encore deux autres poëmes, où tout est de son invention : *Palmerin d'Olive* et *Primaléon*, son fils.

Louis Alamanni, noble exilé florentin, pour qui la France fut une seconde patrie, et qui jouit d'une grande faveur à la cour de nos rois, est non seulement le meilleur poète didactique qu'ait eu l'Italie, mais il fit, à la

[1] Il fut imprimé à Venise, en 1569.

recommandation de François I[er], une épopée romanesque, sous le titre de *Giron-le-Courtois*, où il raconte, en vingt-quatre chants, les faits et gestes de son héros, l'un des chevaliers les plus célèbres de la Table-Ronde. « Ce poëme est, dit Ginguené, fort noble et « fort raisonnable, généralement bien écrit; « mais froid, et par conséquent un peu en« nuyeux, peut-être par cela même que l'au« teur y a mis trop d'ordre et de raison. »

Le poëme d'*Amadis*, de Bernardo Tasso, est comme une transition entre l'épopée romanesque et le poëme épique. Cet ouvrage est plein de sentiments élevés, de belles pensées, et il eût valu beaucoup de célébrité à son auteur si la renommée du fils n'eût éclipsé celle du père.

Nous allons voir maintenant succéder à tous ces essais dans le roman épique la grande, la sublime épopée de l'Arioste.

CHAPITRE VIII.

L'ARIOSTE.

CHAPITRE VIII.

L'Arioste.

Ludovico Ariosto naquit à Reggio le 8 septembre 1474. L'aîné des dix enfants de Niccolo Ariosto, gentilhomme ferrarais, Ludovico fit présager de bonne heure le génie extraordinaire qui se développa plus tard en lui. Il préférait les jeux d'esprit aux exercices bruyants, et il était encore enfant lorsqu'il mit en vers la fable de *Thisbé*. Son père l'envoya au collége de Ferrare, et quand il en fut sorti, il étudia les lois, mais avec dégoût, et par conséquent sans succès. Cinq années de cette belle vie furent employées à des travaux infructueux, et l'Arioste avait vingt ans lorsque son père lui permit de les quitter pour

suivre la route glorieuse que la nature lui avait tracée.

Grégoire de Spolète le guida dans ses études poétiques; il lui fit comprendre Plaute, Térence, et dans ses instants de loisir le jeune Arioste composait ses deux premières comédies : *la Cassaria* et *I Suppositi*. On raconte que lorsqu'il s'occupait de *la Cassaria*, son père l'ayant sévèrement réprimandé pour une faute dont il n'était pas coupable, au lieu de faire cesser le discours paternel par une justification qui lui eût été facile, il l'écouta attentivement jusqu'au bout, car il pensait à sa comédie : un jeune homme s'y trouvait dans la même position que lui; il avait besoin d'un modèle pour *le Sermon du Père*, et il profita du hasard qui le lui offrait.

La mort de Niccolo Ariosto, arrivée en 1500, força le poète de dérober à l'étude des instants que les affaires réclamaient impérieusement.

Ce fut pourtant à cette époque qu'il composa les poésies latines et italiennes qui attirèrent l'attention du cardinal Hippolyte d'Este.

L'Arioste déploya dans les diverses missions qui lui furent confiées une adresse qui lui valut la confiance de son maître. Le désir de plaire au cardinal Hippolyte lui fit entreprendre son grand ouvrage, l'un des plus beaux fleurons de la couronne poétique de l'Italie. L'Arioste avait, à ce qu'il paraît, le sentiment de sa puissance, car lorsque son ami Bembo lui conseilla d'écrire son poëme en latin, disant que tous les essais faits jusqu'alors en langue italienne lui persuadaient qu'on ne pouvait l'élever au ton de l'épopée, il lui répondit qu'il aimait mieux être le premier parmi les poètes toscans, qu'à peine le second parmi les latins, et qu'il se placerait si haut par son style et par son sujet qu'il ôterait à tout autre poète l'espérance de le sur-

passer, et même de l'égaler, dans un poëme du même genre que le sien[1]. Il y travailla pendant à peu près dix ans, et le publia en 1516. Il le corrigea et l'augmenta par la suite; mais l'Arioste eut dès lors une renommée dont les plus beaux génies jouissent rarement. Plusieurs circonstances avaient contribué à la lui faire acquérir. D'abord *Roland* était une oeuvre telle que les ébauches des poètes qui le précédèrent n'avaient pu la faire pressentir; d'ailleurs la publication de ce poëme jetait beaucoup d'éclat sur la famille d'Este, et notamment sur le cardinal Hippolyte.

Le duc Alphonse nomma plus tard l'Arioste commissaire à Garfagnano, où il resta trois ans. De retour à Ferrare, il trouva la cour occupée de représentations théâtrales, ce qui lui donna l'idée de composer de nouveau des

[1] Camillo Pellegrino, *Dialogue sur la Poésie epique.* — Ginguené, *Histoire littéraire d'Italie*, tome IV.

comédies. Il en traduisit deux de Térence. Malheureusement ces traductions se sont perdues.

La littérature légère ne lui faisait pas négliger des travaux plus importants; il corrigeait et augmentait l'*Orlando furioso*, qu'il fit réimprimer en 1532 tel qu'il est resté. On a prétendu que le travail forcé qu'exigea cette nouvelle édition causa à l'Arioste la maladie dont il mourut après huit mois de souffrances, à l'âge de cinquante-huit ans. Il fut inhumé sans pompe dans la vieille église de Saint-Benoît. Ses cendres restèrent quarante années dans cette humble sépulture; et l'on ne voyait d'autre ornement sur son tombeau que les vers latins et italiens dont les poètes voyageurs faisaient hommage à leur maître.

En 1572, un gentilhomme ferrarais, Agostino Mosti, qui avait été dans sa jeunesse le disciple de l'Arioste, lui fit ériger à ses frais,

dans la nouvelle église des Bénédictins, un tombeau en marbre, orné de figures, et surmonté du buste du poète. Il y transporta de ses propres mains les précieux restes du grand homme le jour de l'anniversaire de sa mort. Enfin, quarante ans après, Louis Arioste, petit-fils du poète, fit élever à la mémoire de son aïeul un monument beaucoup plus beau que le premier, dans lequel les cendres de l'Arioste sont encore aujourd'hui. Tous les voyageurs qui s'arrêtent à Ferrare vont visiter ce mausolée, quelques-uns dans le seul but de dire qu'ils l'ont vu, d'autres, et nous aimons à croire que c'est le plus grand nombre, pour offrir un tribut d'admiration aux mânes du grand poète.

L'Arioste était doué d'un extérieur agréable; sa conversation piquante et enjouée faisait deviner la bonté et la franchise de son caractère. Il aimait la solitude, et se livrait volon-

tiers à la rêverie. Ce beau génie a surpassé dans ses poésies diverses la plupart des poètes lyriques de son temps. Ses satires eurent aussi beaucoup de succès; mais comme c'est dans la poésie épique qu'il s'est le plus distingué, son poëme est le seul de ses ouvrages que nous nous proposons d'analyser.

On ne peut guère juger l'*Orlando furioso* à une première lecture; on a besoin de se familiariser avec ce sujet, si vaste qu'il étonne. Tant de personnages concourent à l'action, que les récits se croisent, les épisodes se succèdent, et sont comme autant de fils qui se brouillent si l'esprit du lecteur n'est pas attentif à suivre chacun d'eux là où la fantaisie du poète veut le conduire; mais ce qui demande d'abord une attention soutenue devient ensuite une source d'amusement : les acteurs de ce drame compliqué intéressent davantage lorsqu'on les connaît mieux, et dans le style, ce qu'on

n'avait trouvé que simple paraît sublime. Quelques critiques ont accusé l'Arioste d'avoir dérogé aux règles de l'épopée antique, en mêlant *l'héroïque* et *le populaire* dans le caractère de ses personnages et dans le récit de leurs aventures; mais comment eût-il pu faire autrement dans un roman épique, où il fallait représenter les actions les plus nobles et les plus communes de la vie, des rois et des bergers, des géants et des nains. Du reste, Roland, dont le nom si justement célèbre sert de titre à l'ouvrage, n'est pourtant pas celui qui y tient le plus de place; les amours de Roger et de Bradamante forment le fond du sujet; le reste du cadre est rempli par une foule d'épisodes accessoires qui sont comme autant de romans, et qui varient à l'infini les impressions du lecteur[1]. C'est ainsi que le poète entre en matière :

[1] L'Arioste semble avoir secoué à dessein le joug de

Le donne, i cavalier, l' arme, gli amori,
Le cortesie, l'audaci, imprese io canto....

Et il termine cette exposition de son sujet par ces vers, qu'il adresse au cardinal d'Este :

Voi sentirete, fra i più degni eroi
Che nominar con laude m' apparecchio,
Ricordar quel Ruggier, che fu di voi
E de' vostri avi illustri il ceppo vecchio.
L' alto valore e i chiari gesti suoi
Vi farò udir, se voi mi date orecchio,
E i vostri alti pensier cedono un poco,
Si che trar lor miei versi abbiano loco.

« Parmi les plus dignes héros que je m'ap-« prête à citer avec éloge, vous entendrez « nommer ce Roger, qui fut l'antique souche « de vos illustres aïeux. Je vous dirai sa haute « valeur et ses actions éclatantes, si toutefois

l'unité d'action; prenant le sujet que lui a fourni Bojardo, il entre en matière au milieu des combats et au moment d'une confusion générale. — SISMONDI, *Litt. du Midi.*

« vous me prêtez une oreille attentive, et si, « faisant trève un instant à vos grandes pen« sées, vous accordez parmi elles une place à « mes vers ! »

Une querelle s'élève entre Renaud et Roland, qui aiment en même temps la belle Angélique. Cependant Charlemagne, redoutant que les suites de ce démêlé ne le privent du secours de ses meilleurs chevaliers, confie la coquette beauté au duc de Bavière, et promet qu'elle sera le prix de celui des deux rivaux qui aura tué le plus grand nombre de Sarrasins dans le combat qui doit avoir lieu prochainement. Mais cette espérance est déçue : les chrétiens sont battus, le duc de Bavière est fait prisonnier, et Angélique, qui a prévu l'issue de la bataille, monte à cheval et profite, pour s'enfuir, du désordre qui précède la déroute. Elle entre dans un sentier étroit, au milieu d'un bois, et voit un cavalier qui

vient droit à elle : c'est Renaud, fils d'Aimon. Il court à la poursuite de son cheval Bayard, et, tout occupé de sa recherche, il jette à peine un coup d'œil sur la belle; mais elle, qui se croit poursuivie, anime son destrier, et se laisse guider par lui. Il la conduit au bord d'une rivière, près de laquelle elle trouve Ferragus, qu'une soif ardente a amené là. Son casque est tombé dans la rivière, et il n'a pu encore le retirer. Lorsqu'il a reconnu Angélique, qui pousse de grands cris, il s'empresse de voler à son aide, et s'élance ensuite au-devant de Renaud. Pendant qu'ils se battent, la belle prend la fuite; et comme aucun des deux paladins n'est tué ni même blessé, ils se mettent de nouveau, chacun de son côté, à la poursuite de la fugitive. Ferragus retourne à l'endroit d'où il est venu, et après avoir long-temps cherché son casque dans la riviere, il le voit sur la tête d'un homme qui surgit

du sein des eaux : c'est l'ombre menaçante du frère d'Angélique, auquel appartenait le casque lorsqu'il tomba sous les coups de Ferragus. Le Sarrasin avait promis au vaincu de jeter son armure dans le fleuve, il n'a pas accompli sa promesse, et pour expier ce manque de foi, il fait vœu de ne jamais porter de casque, si ce n'est celui d'Almont, que le brave Roland a su lui arracher. Ferragus se met donc à la recherche de Roland.

Angélique chemine long-temps sans s'arrêter ; elle s'assied enfin sur le bord d'un ruisseau, et aperçoit un chevalier qui vient s'y reposer aussi. Sacripant, car c'est le roi de Circassie en personne, a entendu dire que la belle Angélique est promise au chevalier que la victoire favorisera ; à cette nouvelle, il a aussitôt quitté l'Orient ; mais n'ayant pu conquérir celle qu'il aime, il se plaint amèrement, la croyant bien loin de lui. Elle, qui a tout

entendu, est d'abord tentée de s'éloigner; puis elle réfléchit qu'elle peut prendre Sacripant pour son guide, car elle lui suppose beaucoup de délicatesse. Lorsqu'il la voit paraître inopinément, cette surprise le charme; mais la confiance qu'on lui témoigne, loin de l'encourager à la mériter, lui inspire de mauvais desseins contre la vertu d'Angélique. Heureusement une rencontre fortuite l'empêche de les exécuter. Un chevalier, qui vient d'arriver, se bat contre Sacripant, et le laisse étendu sur la place. Un courrier passe en cet instant, et lui apprend qu'il a été vaincu par une femme, par Bradamante. A peine est-il remis de cette défaite, que Renaud vient le provoquer. Voyant cela, Angélique prend le parti de s'enfuir sur le cheval de Sacripant.

Cependant Bradamante, après avoir défait le roi de Circassie, recommence à chercher son cher Roger. Elle rencontre Pinabel, qui

l'égare et la conduit dans une caverne, où elle voit le tombeau de Merlin et la magicienne Mélisse, qui lui dit que l'anneau d'Angélique, à l'aide duquel Roger doit être enlevé du château d'Atlant, est maintenant au pouvoir du petit roi Brunel. Ne voulant pas tuer ce prince, elle l'attache au pied d'un arbre, prend l'anneau, et va délivrer Roger. Il monte sur l'hippogriffe d'Atlant, et il est emporté dans les airs, où il reste tout le temps que l'Arioste met à raconter le voyage de Renaud en Écosse, et sa rencontre avec Ginevra.

Roger quitte enfin les régions célestes pour descendre dans l'île enchantée d'Alcine. Cette dangereuse fée a recours aux prestiges de son art pour séduire le héros; mais la bonne Mélisse veille sur lui; elle reçoit l'anneau libérateur des mains de Bradamante, et va enlever Roger aux charmes qui l'avaient trompé.

Mais nous sommes inquiets d'Angélique,

que nous avons laissée seule dans un bois avec un ermite, dont le caractère peu moral n'est pas fait pour nous rassurer. Elle échappe à cet homme abominable pour être prise par des corsaires, qui l'emmènent dans l'île d'Ébude, dont le roi la destine à servir de pâture à un monstre auquel il est obligé de donner chaque jour une jeune fille à dévorer. Le poète la laisse au pied du rocher où elle est attachée, pour s'occuper de Roland, dont il n'a pas encore parlé. Ce héros, si brave et si amoureux, quitte le siége de Paris pour suivre son Angélique; il couvre son armure d'un vêtement, afin de n'être pas reconnu, et part bien décidé à aller, s'il le faut, jusqu'au bout du monde pour la trouver. Après avoir parcouru toute la France, il apprend l'affreuse coutume de l'île d'Ébude; un funeste pressentiment le détermine à aller combattre le monstre qui répand la désolation dans cette contrée; mais

il s'élève pendant la traversée une tempête qui le jette en Zélande, où il est arrêté par l'aventure du féroce Cimosque, de Birène et d'Olympie.

Roger parvient à fuir Alcine, et il va trouver, dans l'autre partie de l'île, sa sœur Logistille, fée bienfaisante, qui lui montre comment on dirige un coursier docile. Il prend son vol vers la France, portant à l'arçon de sa selle le bouclier magique d'Atlant, et à son doigt l'anneau enchanté. En passant au-dessus de l'île d'Ébude, il aperçoit Angélique enchaînée, et le monstre qui s'avance pour la dévorer. Après avoir porté des coups inutiles à ce redoutable ennemi, il lui présente le bouclier qui endort, et le monstre s'assoupit aussitôt. Mais il avait eu auparavant la précaution de passer l'anneau au doigt d'Angélique, pour que le charme n'eût pas d'effet sur elle. Il la fait monter en croupe derrière lui sur l'hip-

pogriffe, qui s'élève de nouveau dans les airs. Le guerrier se détourne souvent pour regarder sa belle compagne de voyage; elle lui inspire des désirs qu'il ne peut maîtriser; il espère les satisfaire lorsqu'il sera seul avec elle dans une solitude agréable. Il s'arrête donc dans un lieu délicieux, sur les côtes de la Bretagne; mais Angélique, qui a deviné son dessein, met l'anneau enchanté dans sa bouche, et devient invisible. Pendant ce temps, l'hippogriffe rompt la bride qui l'attachait à un arbre, et s'envole; de sorte que l'infortuné Roger reste seul dans la forêt.

Lorsque Roland a terminé son expédition de Zélande, il part pour l'île d'Ébude; il y arrive au moment où une nouvelle victime allait être dévorée par le monstre, il le tue et délivre la jeune beauté, qui est cette Olympie qu'il avait rendue à Birène : l'infâme, après l'avoir enlevée, l'a abandonnée sur le rivage,

où elle a été prise par des corsaires. Enfin tout s'arrange : le roi d'Irlande se trouve là, devient amoureux d'elle, et Roland assiste à leur mariage. Il retourne en France dans le temps où Paris est assiégé par les Sarrasins. Charlemagne soutient ce siége avec une valeur sans pareille, ses chevaliers l'imitent, mais ils sont assaillis par de nombreux ennemis. L'intrépide Rodomont porte partout la terreur, tandis qu'Agramant attaque avec des troupes d'élite la porte que Charlemagne défend avec ses braves paladins; Renaud arrive alors avec ses Anglais, et les efforts des ennemis se tournent contre lui.

Angélique, s'étant échappée des bras de Roger, se procure des habits, un cheval, et arrive près de Paris. C'est là qu'elle fait connaissance avec le beau Médor; ce jeune page s'est exposé à la mort pour aller chercher le corps de son maître qui gisait privé

de sépulture. Lorsque Angélique rencontre Médor, il est étendu par terre et baigné dans son sang : voyant qu'il respire encore, elle lui prodigue ses soins, le fait porter dans la cabane d'un pâtre; elle y reste avec lui pour achever de le guérir; et cette reine, qui s'est montrée jusqu'alors si dédaigneuse, donne son cœur au beau page, en qui elle a reconnu de nobles sentiments. Elle l'épouse, et après avoir joui pendant quelque temps du bonheur que donne un amour partagé, la reine du Catay veut retourner dans ses états, pour donner la couronne à son cher Médor. Ils se rendent en Espagne; lorsqu'ils sont sur le point d'arriver à Barcelone, un insensé, dont l'aspect est effrayant, s'élance au-devant d'eux d'un air furibond : c'est Roland qui n'a pas cessé de chercher Angélique. Malheureusement il s'est arrêté près de la cabane que les deux amants ont habitée ensemble, il a vu

des chiffres gravés sur l'écorce des arbres, dans ce lieu où tout parlait de leur amour, de leur bonheur, et il est tombé dans un accès de folie furieuse.

Cependant le vieil Atlant imagine un stratagème pour attirer Roger dans un château qu'il vient de construire par enchantement. Le paladin croit voir sa chère Bradamante, qu'un géant emmène dans le château magique : il la suit; mais aussitôt qu'il y est entré, la porte se referme sur lui, et pendant qu'il cherche sa belle maîtresse en ce lieu, elle l'attend à Marseille. Mélisse court l'instruire du malheur de son amant; elles partent ensemble pour le délivrer : mais Bradamante ne se conforme pas assez ponctuellement aux instructions de la magicienne, elle est enfermée avec Roger, ils restent toutefois invisibles l'un pour l'autre. Astolphe, qui est aussi captif dans cette prison, se doute qu'il y a là quelque

enchantement; il possède un cor *merveilleux* et s'en sert pour détruire le château; lorsque les amants sont en liberté, ils se reconnaissent. Bradamante est bien heureuse de revoir son cher Roger, elle ne veut pourtant pas se donner à lui, à moins qu'il ne se fasse chrétien : il le promet; mais d'autres aventures les séparent de nouveau. La belle croyant aller à Vallombreuse, où Roger doit être baptisé, arrive à Montauban; c'est dans cette ville que demeurent ses parents; ils la reçoivent avec joie, mais le souvenir de son amant l'empêche de jouir de ce bon accueil. Cependant Roger ne juge pas à propos de remplir sa promesse dans le moment où son roi Agramant a le plus besoin de ses services : il écrit à Bradamante qu'il se fera baptiser aussitôt qu'il aura délivré son seigneur et maître. Roger se bat avec une bravoure extraordinaire, il est grièvement blessé et forcé par consé-

quent de rester dans sa tente pendant les divers combats qui consommèrent la ruine d'Agramant.

Bradamante apprend que Roger a été blessé; on lui dit aussi que la jeune Marfise le voit fort souvent, et qu'on parle même de leur prochain mariage. A cette nouvelle elle est dévorée de jalousie, elle part armée de la lance d'or qu'Astolphe lui a laissée, et dont elle ignore comme lui la vertu magique. Elle dirige d'abord ses pas vers Paris; mais apprenant qu'Agramant a été défait et qu'il s'est retiré à Arles, c'est là qu'elle se rend, pensant que Roger a dû suivre son roi, puisqu'il est malheureux. Elle envoie un défi à celui qu'elle croit infidèle, pour lui prouver qu'il est traître à sa foi, et en l'attendant elle combat plusieurs autres chevaliers, dont elle triomphe glorieusement. Roger arrive enfin, mais il la reconnaît et demande une explication. Se dé-

robant à la foule qui les entoure, ils vont dans un bois au milieu duquel est un mausolée. Cependant Marfise les a suivis, et lorsque la jalouse Bradamante l'aperçoit, c'est elle qui devient le but de ses attaques. Roger veut les séparer; mais au moment où il se dispose à frapper Marfise, une voix sort du tombeau et leur apprend qu'ils sont frère et soeur : ils s'embrassent, et les deux femmes se réconcilient. Lorsque Roger a dit à sa sœur quelle est leur origine, Marfise veut se rendre de suite au camp de Charlemagne; elle y recevra le baptême et ne combattra plus désormais que pour la foi de ses pères. Roger a le même désir, mais c'est Agramant qui l'a armé chevalier; ce monarque est tombé dans l'infortune, et il serait affreux de l'abandonner dans un pareil moment. Bradamante et Marfise ne peuvent qu'approuver de si nobles sentiments : Roger les quitte donc pour revenir à Arles;

elles se rendent au camp de Charlemagne, qui marche de nouveau à la victoire.

Cependant Astolphe, après avoir quitté Bradamante, voyage en France, en Espagne, en Afrique, et jusqu'en Éthiopie. Arrivé là, il gravit une montagne au sommet de laquelle il trouve des jardins enchantés : c'est le paradis terrestre. Saint Jean reçoit très bien Astolphe, il lui apprend que son cousin Roland est devenu fou; il ajoute que Dieu lui a envoyé cette infirmité pour le punir d'avoir trop aimé une païenne; mais trois mois de folie suffisent pour expier sa faute, et c'est Astolphe qui doit le guérir : il faut aller dans la lune pour trouver le remède à ce mal, le char d'Élie est tout prêt, l'apôtre et le guerrier y montent, et après avoir rencontré sur leur passage des choses merveilleuses, ils arrivent au magasin du bon sens. Il y en a une masse aussi haute qu'une montagne; ce sont des fioles herméti-

quement fermées, remplies d'une liqueur subtile, qui s'évapore facilement; les unes sont grosses, les autres petites. La fiole du comte d'Anglante est la plus volumineuse de toutes; on lit dessus : *Bon sens du paladin Roland.* Astolphe la met à part pour l'emporter, et il est fort étonné, en lisant les autres étiquettes, de voir là les fioles de gens qu'il croyait sages, et qui avaient d'eux la même opinion. Il y trouve aussi une partie de son bon sens, respire tout ce que contient sa fiole, et depuis lors il ne fit jamais de folies. Le paladin redescend sur la montagne du paradis, emportant le bon sens de Roland, et une herbe qui rend la vue aux aveugles; il s'en sert pour guérir le roi d'Éthiopie de sa cécité; celui-ci, en reconnaissance d'un si grand service, lui donne une nombreuse armée, avec laquelle il va ravager les états d'Agramant, qui reçoit en France ces tristes nouvelles : il veut repasser en Afrique,

mais avant de partir il fait proposer à Charlemagne de terminer leur querelle, par un combat singulier entre les deux guerriers les plus braves des deux armées. Charlemagne choisit Renaud, et Agramant désigne Roger. Celui-ci, bien qu'il soit fier d'un tel honneur, se désespère d'être obligé de se battre contre le frère de Bradamante.

Cependant Astolphe a réuni tous ses braves, et il est sur le point de passer en France avec son armée, lorsqu'il entend un bruit soudain qui jette le trouble dans son camp. Un seul homme cause cette frayeur : armé d'un énorme bâton, il a déjà tué beaucoup de soldats. Astolphe accourt et reconnaît l'infortuné Roland, qui a passé le détroit de Gibraltar, suivi la côte d'Afrique, et qui, dès qu'il a vu une armée, s'est déterminé à l'attaquer. Astolphe va chercher la fiole renfermant le bon sens du comte d'Angers ; ses anciens frères d'armes le

serrent de si près qu'ils parviennent à le terrasser; ils l'attachent et le mettent hors d'état de se défendre; Astolphe place ensuite la fiole de manière à ce que Roland puisse la respirer d'un trait, et sa folie disparaît à l'instant ainsi que son amour. Ne pensant plus qu'à son pays, il suit l'armée que commande Astolphe.

Le combat qui devait avoir lieu en France, entre Roger et Renaud, était déjà commencé; le premier se défendait mollement parce qu'il voulait ménager son adversaire. Cependant la bonne Mélisse, qui se trouve toujours là où il y a du bien à faire, vient mettre fin à cette lutte : elle trompe Agramant, le pousse à rompre le traité qu'il a fait et à livrer aux chrétiens une bataille générale. Agramant est vaincu de nouveau, il fait embarquer les faibles restes de son armée et retourne en Afrique; mais poursuivi par un malheur constant, il rencontre l'armée d'Astolphe qui brûle

une grande partie de ses vaisseaux et coule les autres à fond. Agramant a beaucoup de peine à se sauver, il arrive en vue de sa capitale au moment où on la met à feu et à sang; tout à coup une tempête le repousse loin du rivage et le fait aborder à une île déserte, avec son fidèle Sobrin; Gradasse y arrive de son côté, et lui apprend quels sont les hommes qui ont détruit Biserte; après s'être consultés ils se décident à envoyer défier Roland de venir lui et deux autres chevaliers se mesurer avec eux trois. Roland accepte, il choisit son cousin Olivier et Brandimart. Ils se rendent à l'île de Lipaduse, où ils livrent à leurs trois antagonistes un combat plus terrible que tous ceux qu'on a déjà vus. Brandimart est tué, Olivier blessé, et Roland, qui reste vainqueur, tue Agramant et Gradasse; il fait panser les blessures de Sobrin et lui prodigue les mêmes soins qu'à Olivier.

Roger, qui n'a pu empêcher la ruine d'Agramant, ignore ce qui vient de se passer en Afrique, et croit qu'il est de son devoir de le suivre jusqu'à la fin : il s'embarque donc, et la même tempête qui a assailli le vaisseau d'Agramant fond sur celui de Roger : celui-ci est jeté sur une île où il trouve un saint ermite qui le baptise.

Cependant Renaud, qui s'était arrêté à la fontaine de l'amour, a trouvé aussi celle de la haine; il n'aime plus Angélique, et ne songe qu'à chercher Roland, dont il a appris la maladie et la guérison : il va le trouver à Lipaduse, ils passent ensemble en Sicile et de là en France. Chemin faisant, ils rencontrent Roger chez le bon ermite qui l'a baptisé. Renaud prend beaucoup d'amitié pour lui et promet de lui donner sa soeur.

Charlemagne, qui était à Arles depuis la fuite d'Agramant, fait à ces braves guerriers

une réception très honorable; Roger lui est présenté. Marfise et Bradamante sont enchantées de revoir, l'une son amant, l'autre son frère. Renaud fait part à son père des engagements qu'il a pris avec Roger; mais le vieux duc Aymon qui a promis sa fille à Léon, fils de l'empereur Constantin Copronyme, se met dans une furieuse colère : la tendre Bradamante est désolée et Roger veut aller combattre ce Léon; il espère que lorsqu'il l'aura détrôné ainsi que son père, les parents de sa fiancée le trouveront digne d'elle. Bradamante se jette aux pieds de Charlemagne, pour le prier d'ordonner qu'aucun chevalier ne puisse obtenir sa main à moins qu'il ne l'ait vaincue en combat singulier. Mais son père et sa mère, que cette démarche a irrités, la renferment dans un château fort entre Perpignan et Carcassonne.

Roger part pour exécuter son entreprise; il

trouve Constantin à la tête d'une armée, se disposant à reprendre Belgrade aux Bulgares : ceux-ci sont en fuite, mais Roger les rallie, et malgré l'infériorité de leur nombre, ils parviennent à repousser les Grecs. Léon a vu faire de tels prodiges à Roger qu'il lui voue une amitié sincère ; les Bulgares désirent qu'il devienne leur roi, mais il refuse cet honneur, et veut avant tout la vie de Léon. Roger porte un bouclier sur lequel est peinte une licorne ; il est donc aisé de reconnaître en lui le guerrier qui a arraché la victoire à l'empereur ; il est arrêté pendant son sommeil et conduit en prison. Léon est instruit de cette circonstance, et il espère en tirer parti pour faire partager au prisonnier l'amitié qu'il a conçue pour lui ; mais malheureusement Roger avait tué dans le combat le fils de Théodora, sœur de Constantin, elle sollicite la mort de celui qui lui a ravi son bien le plus précieux, l'empereur ne

peut la lui refuser, Roger est jeté dans un cachot et menacé du plus cruel supplice. Charlemagne avait fait publier, dans tout son empire, que celui qui voudrait obtenir Bradamante devait se présenter pour la combattre. Mais Roger est parti, et sa maîtresse, qui s'inquiète de son absence, est loin de soupçonner le danger qu'il court. Cependant le généreux Léon, ne pouvant se résoudre à voir mourir de cette manière un si brave chevalier, l'arrache de sa prison et le cache dans son propre palais, en attendant qu'il puisse le renvoyer en sûreté. La haine de Roger fait place à une reconnaissance qu'il sera bientôt à même de lui témoigner, car Léon a entendu parler du cartel publié par Charlemagne; il avoue son infériorité dans le métier des armes, et il imagine d'engager le chevalier inconnu à se présenter au combat sous son nom. Roger, qui lui doit la vie et qui ne veut pas se faire connaître, ne

peut le refuser. Ils partent donc ensemble : le jour du combat est fixé, il a lieu, et Bradamante est vaincue. Roger, de retour dans la tente de Léon, reçoit les plus vifs remerciements, mais il n'y répond que par un silence glacé et s'enfuit au milieu de la nuit dans une forêt solitaire où il veut se laisser mourir. Marfise, voyant Bradamante désespérée, lui prête assistance : elle va trouver Charlemagne, lui affirme que sa protégée a donné sa foi à Roger, en présence de Roland, de Renaud, d'Olivier, et qu'elle n'est plus libre d'accorder sa main à un autre. Bradamante ne la contredit pas, et Roland ainsi qu'Olivier déposent dans le même sens que Marfise : la cour se partage entre Roger que l'on croit absent, et Léon à qui l'on attribue le succès du combat. Marfise fait une proposition : puisque la fiancée de Roger ne peut appartenir à un autre de son vivant, que Léon se batte contre lui, et Brada-

mante sera le prix de la victoire. Léon, qui compte sur le chevalier de la licorne, accepte le défi ; mais lorsqu'il apprend la fuite de l'inconnu, il tombe dans de mortelles inquiétudes. La bonne Mélisse ne le laisse pas longtemps en cet état ; elle va lui dire que le guerrier qu'il cherche est sur le point de perdre la vie et qu'il peut le sauver : sans rien ajouter, elle le conduit dans la forêt, où ils trouvent Roger étendu sur la terre ; il est là depuis trois jours, bien décidé à y mourir.

Après beaucoup d'instances, Roger finit par avouer son nom et son amour au généreux Léon, qui renonce à toutes ses prétentions : il présente lui-même Roger à Charlemagne, dit tout ce qui s'est passé, et lui demande la main de Bradamante pour son ami.

Sur ces entrefaites, des ambassadeurs bulgares viennent solliciter le chevalier de la li-

corne de régner sur leur nation : ce peuple reconnaissant persiste à le vouloir pour roi.

Le bonheur de Roger est complet, et l'ambitieuse Béatrix doit être satisfaite aussi, puisque sa fille sera reine. Le mariage est célébré à la cour par des fêtes somptueuses. La joie générale est pourtant troublée par l'apparition subite du seul ennemi qui restât en France à l'empereur et à Roger. Rodomont n'était pas reparti pour ses états, il s'était imposé un an de pénitence, c'est-à-dire de suspension d'armes : comme ce terme vient d'expirer, il se présente devant la table de Charlemagne, où les époux sont assis, l'un à la droite, l'autre à la gauche de l'empereur ; il interpelle Roger, lui soutient qu'il est traître à sa religion, à son roi, et le défie au combat. Roger prend ses armes, entre en lice et commence une lutte acharnée.

La longueur du récit n'a pas lassé le con-

teur, son énergie n'a pas faibli, on dirait même que sa puissance s'accroît lorsqu'il veut décrire ce dernier combat. Le roi d'Alger, après avoir fait des prodiges de valeur, tombe enfin :

Del capo e della schiena Rodomonte
La terra impresse, e tal fu la percossa,
Che delle piaghe sue, come da fonte,
Lungi andò il sangue, a far la terra rossa.
Ruggier, che ha la fortuna per la fronte,
Perchè levarsi il Saracin non possa,
L' una man col pugnal gli ha sopra gli occhi,
L' altra alla gola, e al ventre gli ha i ginocchi.

Come tal volta, ove si cava l' oro
Là tra' Pannoni, o nelle mine Ibere,
Se improvvisa ruina su coloro,
Che vi condusse empia avarizia fere
Ne restano si oppressi, che può il loro
Spirto appena, onde uscire adito avere,
Cosi fu il Saracin non meno oppresso
Dal vincitor tosto che in terra messo.

« La tête et les épaules de Rodomont s'im-
« primèrent sur la terre, et le choc fut si vio-
« lent, que le sang jaillit de ses plaies comme
« d'une fontaine, et alla au loin rougir le sol.
« Roger, à qui la fortune est propice, veut em-
« pêcher le Sarrasin de se lever, il lui met sur
« les yeux la main qui tient son poignard, de
« l'autre il lui serre la gorge et lui presse la
« poitrine avec ses genoux.

« Comme dans les mines ibériennes d'où
« l'on tire l'or, ou dans celles de la Pannonie,
« si parfois un éboulement vient à fondre sur
« ceux qu'y conduit une coupable avarice, ils
« en demeurent si accablés que leur âme a
« peine à trouver une issue pour s'échapper;
« tel le Sarrasin, dès qu'il fut terrassé, se sen-
« tit oppressé par son vainqueur.

« Roger plonge son poignard dans la tête
« de Rodomont, et cette âme, qui fut si or-

« gueilleuse dans le monde, s'enfuit en blasphé-
« mant vers les rivages bourbeux de l'Aché-
« ron ! »

Nous n'avons pu qu'indiquer, dans cette analyse, les nombreux épisodes qui se lient à l'intrigue principale, à l'action multiple de l'*Orlando furioso;* pour faire bien connaître tous les personnages de cette vaste épopée, il faudrait non l'analyser, mais la traduire. Une grande fécondité d'imagination, de l'originalité et de la variété dans les caractères, dont la vérité est toujours frappante, lors même que la fantaisie du poète le transporte dans les fantastiques régions de la féerie, tels sont les principaux mérites de l'Arioste. Il a peut-être plus d'Homère que du Tasse, auquel on le compare souvent et sans raison, puisqu'ils excellent chacun dans un genre différent. Peu de poètes ont été jugés

plus diversement et plus injustement que l'Arioste; les Italiens le regardent avec raison comme l'un de leurs plus beaux génies, et voici le jugement qu'un de nos littérateurs remarquables en a porté.

« La versification de l'Arioste brille par la « grâce, la douceur et l'élégance bien plus « que par la noblesse. Le début de chacun de « ses chants est orné par la plus riche poésie. « Son langage est si parfaitement harmonieux « qu'on ne peut lui comparer aucun de ceux « qui l'ont précédé ou suivi. Il peint tout ce « dont il parle, et les yeux du lecteur suivent « toujours le poète dans ses récits[1]. »

[1] SISMONDI, *Littérature du Midi.*

CHAPITRE IX.

DU POÊME HÉROÏQUE.

CHAPITRE IX.

Du poëme héroïque.

Après avoir parlé de l'épopée romanesque, nous passons au poëme héroïque, et à Giovanni Giorgio Trissino, qui naquit à Vicence, d'une famille noble. Il cultiva avec succès la poésie et les lettres. Élevé par un Grec qui résidait à Milan, le célèbre Démétrius Chalcondile, il voulut faire revivre en Italie, non seulement l'ancienne tragédie, mais aussi le poëme héroïque des Grecs. Il écrivit d'abord *Sophonisbe*, pièce d'un mérite remarquable, et dont nous parlerons plus longuement dans le chapitre qui traite de la tragédie italienne. Il publia ensuite son grand poëme héroïque, intitulé l'*Italia liberata*. Le sujet en est sim-

ple; il retrace les exploits de Bélisaire contre les Goths, et la délivrance de l'Italie. L'empereur Justinien régnait alors en Orient. Un ange descend des cieux pour lui ordonner, au nom de l'Éternel, d'envoyer une armée en Italie pour la délivrer du joug des Goths. L'empereur assemble son conseil; lorsque la guerre est décidée, il passe ses troupes en revue et il en donne le commandement au célèbre Bélisaire. La flotte met à la voile, et arrive à Brindes. Cependant, des enchantements retardent la marche des troupes; mais un ange se présente au chef sous la forme de Paul Isaurien, et lui donne les moyens de rompre le charme : l'armée continue donc son périlleux voyage; les siéges et les batailles se succèdent rapidement. Bélisaire arrive enfin à Rome, et les Goths sont vaincus.

Qu'on ajoute à cette action principale beaucoup d'épisodes accessoires, des congrès cé-

lestes, des enchantements, et l'on aura une juste idée du poëme de Trissino. Il a substitué, dans cet ouvrage, les vers libres ou *sciolti*, à l'*ottava rima*, qu'on avait jusqu'alors employée dans l'épopée romanesque. Prenant Homère pour modèle, il l'imita platement.

Il en a tout pris, hors le génie; il s'appuie sur Homère pour pouvoir marcher, et il tombe en voulant le suivre; il cueille les fleurs du poète grec, mais elles se flétrissent dans la main de l'imitateur [1]. . . . .

Cet essai du Trissino fit naître en Italie le goût du poëme héroïque, mais ne donna pas à son auteur la célébrité qu'il en attendait. Les vers libres ne furent pas généralement adoptés dans la composition des poëmes épiques; on leur préféra l'harmonie de l'*ottava rima*, et le Trissino, dont le monde littéraire

[1] VOLTAIRE, voyez son jugement sur le Trissino.

a tant admiré la *Sophonisbe,* s'abusa grandement sur la supériorité de son *Italia liberata.*

Oliviero, de Vicence, publia, en 1567, un autre poëme héroïque. Il prit pour sujet la ligue protestante de Smalcade contre Charles-Quint, et dédia son ouvrage à Philippe II. Il employa les vers libres, sans doute pour flatter le Trissino; mais la postérité n'a pu lui tenir compte de sa déférence pour un si pauvre modèle, et son poëme de l'*Alamanna* est presque oublié.

Jean-Baptiste Geraldi a adopté l'*ottava rima* dans un poëme héroïque intitulé l'*Ercole,* qu'on peut assimiler à celui d'Oliviero.

Le célèbre Alamanni touchait à son déclin lorsqu'il composa l'*Avarchide,* poëme héroïque, dont le sujet est emprunté à la Table-Ronde.

Enfin, François Bolognetti a basé son poëme

du *Costante* sur un fait historique : il raconte la captivité de l'empereur Valérien chez les Persans, dans cet ouvrage qui resta inachevé; car le Tasse parut, et fit oublier ces faibles essais.

CHAPITRE X.

LE TASSE.

CHAPITRE X.

Le Tasse.

TORQUATO TASSO, né à Sorente, en 1544, annonça dès l'enfance les dispositions les plus heureuses, puisqu'il n'avait que sept ans lorsqu'il composa ses premiers vers.

Bernardo Tasso, étant attaché au prince de Salerne, le suivit dans son exil et emmena son fils avec lui. Rome fut le lieu de refuge qu'ils choisirent. Le jeune Tasso, envoyé ensuite à Padoue, pour y étudier le droit, reçut là ses degrés en philosophie et en théologie; mais, entraîné par l'impulsion irrésistible de son génie, il écrivit son poëme de *Renaud* à dix-sept ans, et il n'en avait que vingt-deux lorsqu'il entreprit sa *Jérusalem délivrée*.

Quelques années plus tard, il courut au devant de la destinée que son père avait voulu lui faire éviter, en allant se mettre sous la protection du duc de Ferrare; puis il voyagea en France, avec le cardinal d'Este, et fut accueilli avec distinction par le roi Charles IX. De retour en Italie, il s'éprit d'un violent amour pour la sœur du duc de Ferrare; cette passion, jointe aux mauvais traitements qu'il subit à la cour, causa la tristesse qui le consuma pendant vingt années.

Le reste de sa vie fut une suite non interrompue de chagrins : persécuté par des ennemis jaloux et négligé par ceux qu'il croyait ses amis, il lui fallut supporter l'exil, la prison et la pauvreté. Opprimé et calomnié, il s'enfuit de Ferrare pour échapper aux persécutions du prince qu'il avait célébré dans ses vers, et se rendit à pied jusqu'à Sorente, où vivait sa sœur : il espérait trouver près d'elle des se-

cours et des consolations; mais cette dernière espérance fut déçue comme les autres, et le pauvre poète errant retourna à Ferrare, où il ne trouva qu'une prison pour asile. Le désespoir altéra sa constitution, et lui causa de cruelles maladies pendant lesquelles il perdit quelquefois l'usage de la raison. Il fut attaqué dans ce qu'il avait de plus cher, et sa gloire poétique lui fut même contestée. Enfin, après avoir été persécuté pendant vingt ans, son mérite triompha, et le pape Clément VIII l'appela à Rome pour lui donner la couronne de laurier qu'il avait si bien méritée. Le Tasse fut reçu à un mille de la ville, et les hommes les plus éminents par leur rang et par leur mérite le conduisirent en présence du pape. « Je désire, lui dit le pontife, que vous honoriez la « couronne de laurier qui a honoré jusqu'à « présent tous ceux qui l'ont portée. » On pressa les apprêts de ce couronnement, qui

devait avoir lieu au Capitole, et qu'on voulait rendre aussi pompeux que possible; mais la fortune trompa le Tasse jusqu'à son dernier jour : il mourut la veille de celui qu'on avait fixé pour la cérémonie; le 15 avril 1595, à l'âge de cinquante et un ans.

Ses principaux ouvrages sont : 1°. la *Jérusalem délivrée;* 2°. la *Jérusalem conquise;* 3°. *Renaud*, poëme en douze chants; 4°. les *Sept Journées de la Création du Monde;* 5°. l'*Aminte,* qui est un chef-d'œuvre dans le genre pastoral. Ce drame respire la suave mollesse et les grâces naïves qui sont propres à la poésie italienne.

La *Jérusalem délivrée* est le meilleur ouvrage du Tasse; son action est conduite avec une rare habileté; le style en est toujours pur; il devient doux et tendre lorsqu'il exprime l'amour, grave et noble quand il décrit des combats. Le Tasse a donné à sa belle langue

italienne tout le charme et toute l'énergie dont elle est susceptible. Quelques critiques lui ont reproché d'avoir employé trop souvent le merveilleux, et mêlé partout le sacré au profane. Ces défauts, en les supposant réels, lui seraient communs avec les plus grands poètes, avec Virgile et Milton; et d'ailleurs, on devrait les lui pardonner en faveur des beautés dont ils sont la source. Armide n'est-elle pas la plus séduisante de toutes les magiciennes, et son palais le plus beau des lieux enchantés?

« Là, les frimas de l'hiver et les ardeurs de l'été ne se font pas sentir comme ailleurs. Le ciel n'est pas tantôt sombre et tantôt serein; il brille du plus pur éclat, et sa température égale conserve l'herbe aux prairies, les fleurs au gazon, le parfum aux fleurs et l'ombrage à des arbres éternels.

« Assis sur le lac, ce beau palais domine et les monts et les mers qui l'entourent. »

Nè, come altrove suol, ghiacci ed ardori,
Nubi e sereni a quelle piagge alterna;
Ma il ciel di candidissimi splendori
Sempre s' ammanta e non s' infiamma o verna,
E nutre ai prati l' erba, all' erba i fiori,
Ai fior l' odor, l' ombra alle piante eterna.
Siede sul lago, e signoreggia intorno
I monti e i mari il bel palaggio adorno.

Après un magnifique exorde, le poète commence son récit en ces termes :

« Les chrétiens étaient depuis cinq ans en Orient; des batailles et des siéges à jamais mémorables avaient illustré l'armée des croisés; il ne restait plus qu'à s'emparer de la ville qui renfermait le tombeau du Christ, but sublime de tant de nobles travaux. »

L'hiver de la sixième année touchait à sa fin lorsque les chrétiens se préparèrent à un

nouveau combat. Cependant l'armée n'était plus alors aussi nombreuse qu'un historien grec nous la représente. « Il semble, dit Anne « Comnène, que l'Occident, arraché de ses « fondements, veuille fondre sur l'Orient *. » A peine restait-il trente mille croisés; mais c'était l'élite de tous les guerriers d'Europe.

La discorde s'étant introduite parmi les chefs, un ange apparaît à Godefroi et lui annonce que Dieu l'a choisi pour commander les croisés. Les princes et les capitaines rassemblés accomplissent la prédiction en le nommant leur général, et l'armée s'avance ensuite vers Jérusalem.

Cependant le sultan Aladin, qui règne sur la ville sainte, a tout préparé pour sa défense; l'espoir le soutient, car il aura, outre

* *Histoire byzantine.*

ses armes et ses soldats, le secours de l'enchanteur Ismen. Celui-ci lui persuade d'enlever une image de la Vierge, qui est dans le temple des chrétiens, et de la transporter dans leur mosquée : le magicien murmure ensuite des paroles mystérieuses sur ce simulacre, et le roi, se fiant à lui, croit que Solime sera désormais imprenable. Mais, le lendemain, on ne trouve plus l'image dans la mosquée; Aladin accuse les chrétiens de l'avoir dérobée, et ordonne qu'on les fasse tous périr. La plus belle des filles de Solime, Sophronie, la vertueuse Sophronie, se présente au roi et s'accuse d'avoir soustrait l'image : elle est condamnée à mourir; mais que lui importe, puisque le peuple chrétien sera sauvé?

Le jeune Olinde aime en secret Sophronie; il apprend le danger qui la menace, et va déclarer que c'est lui qui a commis le crime dont on la croit coupable. Le roi est saisi d'une

violente colère, en voyant ces deux victimes dévouées lutter de générosité, et il veut qu'on les fasse mourir ensemble. Ils sont attachés à un poteau qui s'élève au milieu du bûcher; le bourreau est près d'y mettre le feu, lorsqu'un guerrier, qui vient d'arriver à Solime, s'approche des condamnés; il est touché de leur sort, et demande qu'on suspende l'exécution. Elle parlera au roi, car ce guerrier n'est autre que Clorinde, dont la renommée retentit dans tout l'Orient. C'est une femme, aussi le Tasse l'introduit dans son poëme par une action digne de son sexe, par la délivrance d'Olinde et de Sophronie. Aladin ne peut rien refuser à Clorinde; il lui accorde le commandement de ses troupes et la liberté des deux prisonniers, qui se rendent du bûcher à l'autel.

Deux célèbres combattants, Soliman et Argant, sont venus se ranger, avec Clorinde,

sous la bannière d'Aladin. Ils se montreront, dans les divers combats qu'ils auront à soutenir, les dignes adversaires des soldats du Christ; car ils sauront leur disputer la victoire.

L'armée des croisés est déjà en marche vers Solime; enfin le siége commence. La belle Herminie, qui a été prisonnière des chrétiens et qui est éprise de Tancrède, désigne tous leurs chefs à Aladin du haut de la tour où il surveille les mouvements de l'ennemi. De brillants faits d'armes ont lieu de part et d'autre; la victoire reste incertaine, et Godefroi voit que pour abattre les murs de Solime il faut d'abord construire des machines. Il envoie donc à la forêt tous les travailleurs du camp; les palmiers sacrés, les frênes sauvages, les funèbres cyprès, tombent sous l'acier tranchant. Mais le roi des enfers, qui voudrait voir les chrétiens anéantis, rassemble, pour les accabler, les puissances de l'a-

hime, et ordonne à chacune d'elles de mettre tout en œuvre pour y réussir. Le magicien Idraot envoie la belle Armide au camp de Godefroi; c'est lui qu'elle voudrait séduire le premier; mais, ne le pouvant pas, elle emploie toutes ses grâces et le charme de son esprit à entraîner ses plus braves guerriers loin du camp. Elle se fait passer pour une reine détrônée, et demande à Godefroi qu'il lui accorde au moins le secours de quelques-uns de ses chevaliers, pour l'aider à reconquérir son royaume. Dix des plus braves sont déjà choisis; mais l'élection du chef qui doit remplacer Dudon, à la tête de l'escadron des *aventuriers*, provoque des rivalités; un duel a lieu entre Renaud et Gernand: celui-ci est tué, et l'autre est obligé de fuir pour se soustraire à la sévérité de ses juges. Enfin, le jour fixé pour le départ de la perfide est arrivé: des noms sont mis dans une urne pour que le sort

désigne les défenseurs qu'elle va traîner à sa suite, comme autant de rivaux enchaînés à son char. Sur ces entrefaites, un courrier vient annoncer à Godefroi que la flotte égyptienne couvrira bientôt les mers, et que des vivres destinés à l'armée chrétienne ont été pris par des bandes d'Arabes. Cette nouvelle se répand aussitôt dans le camp, et glace les soldats d'épouvante; mais Godefroi ranime leur courage, bien qu'il soit lui-même dévoré d'inquiétude.

Un doux espoir rassure les assiégés : on leur a apporté beaucoup de provisions pendant la nuit, et les murs du côté du nord ont été munis d'armes et de machines de guerre. Le sarrasin Argant, qui trouve l'ennemi trop lent à venir, sort de la ville et va défier les chrétiens jusque dans leur camp. Othon se mesure le premier avec lui, car le brave Tancrède, qui se proposait de le combattre, a vu

Clorinde, et il n'a plus de pensées et de regards que pour celle qu'il aime. Mais, rougissant bientôt d'avoir oublié un instant la gloire pour l'amour, il s'avance fièrement contre le Sarrasin; une lutte acharnée s'engage entre eux, et la nuit vient avant que l'un des deux antagonistes ait pu vaincre l'autre; ils sont forcés de se séparer et d'ajourner la suite de leur combat.

La tendre Herminie, la compagne de Clorinde, revêt l'armure de son amie, et pénètre dans le camp ennemi pour voir son cher Tancrède et pour panser elle-même ses blessures; mais pendant qu'un écuyer annonce son arrivée au héros, elle est attaquée par ceux qui sont commis à la garde du camp, et s'enfuit dans la campagne où elle est recueillie par un pâtre. Tancrède se met à sa poursuite; il s'égare dans une forêt et rencontre un prétendu courrier qui lui dit aller au camp des chrétiens, mais

qui le conduit dans le palais d'Armide, où il est retenu prisonnier. Il se désespère, car le jour fixé pour son nouveau combat avec Argant se passera sans qu'il puisse répondre à cet appel. En effet, lorsque le Sarrasin se rend au camp de Godefroi, celui-ci ne sait quel adversaire lui opposer; il est décidé à le combattre lui-même, lorsque le sage Raimond lui dit qu'en s'exposant il compromet le salut de toute l'armée, et l'intrépide vieillard sollicite l'honneur de se battre à la place de Tancrède. L'ange que la Providence a chargé de guider Raimond dans son enfance s'occupe encore de ses destins : il le couvre d'un bouclier de diamant, sur lequel s'émoussent les traits du féroce Circassien. Belzébuth vient, de son côté, au secours de l'infidèle; il dirige le bras d'un habile archer, qui lance une flèche contre Raimond : celui-ci est blessé; mais le coup n'a pu lui être porté par son adversaire; les

conditions du duel sont violées : des cris d'indignation retentissent dans les airs et le combat devient général.

Les chrétiens sont vainqueurs : ils veulent profiter de ce succès en poursuivant leurs ennemis; mais ils sont assaillis par une furieuse tempête qui les force à se retirer.

Un guerrier vient annoncer la mort de Renaud au général de l'armée chrétienne. Au moment où cet étranger attendrit tous les cœurs par son triste récit, on voit arriver des soldats qui apportent l'armure ensanglantée du jeune héros : une rumeur s'élève alors dans le camp, et plus d'une voix accuse Godefroi d'avoir causé la mort de Renaud. Le grand capitaine calme cette sédition par de sages discours, et, tout occupé de ses nouveaux projets, il va se préparer à attaquer Solime avant la fin du troisième jour.

La Discorde conseille à Soliman de massa-

crer les chrétiens pendant la nuit; mais le Tout-Puissant, qui du haut du ciel a surpris ces projets de l'enfer, envoie l'ange Michel sur la terre. Les infidèles ne peuvent plus compter sur l'appui des démons. Soliman désespère de la victoire, et s'enfuit jusqu'à Gaza. Ismen lui apparaît alors pendant son sommeil, et lui persuade de retourner à Solime où il le fait entrer secrètement.

Après avoir rendu les honneurs funèbres aux guerriers qu'il a perdus dans le dernier combat, le pieux Godefroi ordonne qu'on prépare tout pour livrer l'assaut le lendemain. Chacun goûte, en attendant, les douceurs du repos, et le vaillant chef reste seul éveillé. Au point du jour, les chrétiens implorent la protection du ciel en chantant des hymnes sacrés. L'ermite Pierre se met à leur tête; Godefroi marche après les saints prêtres et il est suivi par les autres chefs. Les chrétiens, pleins d'au-

dace, montrent une valeur extraordinaire dans cette attaque.

Clorinde a déjà tendu sept fois son arc, et ses traits sont venus frapper sept chevaliers des plus braves : une huitième flèche blesse le vaillant Godefroi, qui est obligé de s'éloigner pour quelques heures du champ de bataille.

La fortune des chrétiens disparaît avec lui : leur courage faiblit ; mais il est guéri miraculeusement par un ange, et revient animer ses soldats par sa présence et par son courage. Cependant, les chrétiens ayant été repoussés, Godefroi fait construire d'énormes machines que Clorinde se propose d'aller brûler. Elle se rend donc à leur camp, mais elle est poursuivie par Tancrède, que l'obscurité empêche de la reconnaître : il se bat contre elle et la tue. Quelle est sa surprise et son désespoir, lorsqu'il apprend que son fier ennemi n'est autre que celle qu'il aime! La

voyant près d'expirer, il lui donne le baptême et s'éloigne ensuite pour pleurer sa victoire. Mais le brave guerrier oublie bientôt ses propres douleurs pour s'occuper du salut de tous.

Godefroi est en proie à la plus vive inquiétude ; il a envoyé des travailleurs dans la forêt, où l'on a pris du bois pour construire les nouvelles machines, et ils sont revenus épouvantés, car Ismen a peuplé cette forêt de spectres effrayants. Tancrède se dévoue, et va tenter de détruire ces enchantements.

Godefroi pense souvent à Renaud, et il désire son retour ; enfin, une nuit, Dieu lui révèle en songe où il est, et quel moyen il faut employer pour l'arracher à son inaction. Godefroi ne fait d'ailleurs que céder au vœu des autres chefs, en envoyant deux braves guerriers vers Renaud, pour l'engager à quitter la demeure de son enchanteresse. Ubald et son

compagnon conduisent cette affaire avec tant de prudence et d'habileté, que Renaud consent à les suivre. Les prières et les larmes de sa maîtresse sont désormais impuissantes pour le retenir. Armide, désespérée de l'abandon où il la laisse, détruit son palais et s'achemine vers Gaza. Son dépit se change bientôt en haine; et lorsqu'elle apprend que le soudan d'Égypte fait marcher son armée contre les chrétiens, elle se rend dans son camp et séduit ses guerriers, qui jurent de la venger en faisant couler le sang de Renaud. Celui-ci a déjà obtenu son pardon de Godefroi; sentant que le meilleur moyen de lui faire oublier sa faute est de lui donner de nouvelles preuves de sa valeur, il va détruire les enchantements de la forêt, et achève ainsi l'œuvre que Tancrède avait tentée.

Lorsqu'on apprend à Godefroi que l'armée du soudan s'approche, il se dispose à

l'attaquer près de la ville assiégée. Après avoir combattu vaillamment, les soldats du Christ se croient maîtres des remparts; l'intrépide Godefroi s'avance à leur tête : mais, ô prodige! ils sont soudainement enveloppés de flammes fétides, que l'impie Ismen a lancées contre eux. Les puissances du ciel triomphent encore, dans cette circonstance, de celles de l'enfer, et les chrétiens, victorieux, plantent l'étendard de la croix sur les murs de Solime.

Les infidèles ont renoncé à défendre la place; le seul Argant reste sur la brèche, et de là il défie les chrétiens. Aussitôt que Tancrède l'a aperçu il fond sur lui. Le Circassien, qui reconnaît l'ennemi avec lequel il s'est déjà mesuré, l'entraîne loin de la ville pour lui livrer un combat à outrance. Le brave Tancrède reste vainqueur; mais le succès lui coûte cher, et les douleurs que lui causent ses blessures le font tomber sans connaissance. Heu-

reusement la tendre Herminie arrive à temps pour le secourir.

Soliman s'est retiré, ainsi qu'Aladin, dans la tour qui porte le nom de David. Le monarque égyptien tente de relever le courage du roi vaincu, et veut lui persuader qu'il doit combattre de nouveau; mais comme Aladin refuse de faire ce que son allié lui conseille, celui-ci le quitte pour se joindre à l'armée égyptienne qui vient attaquer les chrétiens. Le roi le suit enfin sur le champ de bataille, et tous deux périssent, l'un de la main de Renaud, l'autre de celle de Raimond.

On se bat avec une égale ardeur dans la plaine, et là victoire semble, là aussi, favoriser les chrétiens, lorsque le général égyptien aperçoit l'enseigne de son maître abattue sur la poussière : il s'élance tout à coup au-devant de Godefroi, qui est blessé au bras gauche et dont le bouclier est percé; mais le brave ca-

pitaine n'est pas affaibli par sa blessure, car il porte à son adversaire un coup si furieux, qu'il chancelle et tombe pour ne plus se relever.

Le chef mort, il ne reste que de faibles débris de cette grande armée; Godefroi triomphe enfin! Comme le jour luit encore, il conduit les vainqueurs au divin tombeau de Jésus-Christ; les mains teintes du sang des infidèles, il entre dans le temple avec ses guerriers; il y suspend ses armes, et, prosterné sur la tombe sacrée, il adresse des actions de grâces à l'Éternel!

Que de grandeur et de dignité dans le caractère de Godefroi! que de tendresse dans l'âme d'Herminie! que d'intrépidité dans le cœur d'Argant et dans celui de Tancrède! Si l'italien Renaud est le plus vaillant parmi les héros du Tassé, ce poète a placé notre nation au dessus de toutes les autres pour son savoir

dans l'art de la guerre, car le chef de l'armée chrétienne unit la valeur d'un preux à la prudence d'un grand capitaine. Baudouin, Eustache, Raimond, etc., se font remarquer non seulement par leur courage, mais encore par cette grâce et cette urbanité que le Tasse savait être les caractères distinctifs de la *chevalerie française !*

CHAPITRE XI.

DES POÈTES QUI SUIVIRENT LE TASSE.

CHAPITRE XI.

Des poètes qui suivirent le Tasse.

PLUSIEURS poètes contemporains du Tasse composèrent des poëmes héroïques, dont nous ne ferons qu'indiquer les titres : le *Fido Amante*, de Curzio Gonzaga, le *Nouveau Monde* de Giorgini, la *Maltéide* de Fratta, et la *Jérusalem détruite* de Potenzano, sont de pauvres ouvrages, surtout si on les compare à la *Jérusalem délivrée*.

DU POËME HÉROÏ-COMIQUE.

Les poëmes héroï-comiques du Pulci et du Berni trouvèrent aussi des imitateurs au XVIe siècle. Théophile Folengo, surnommé

Merlino Coccajo, publia en 1526 son *Orlandino*, poëme très burlesque (*giocoso*).

La chronique de Turpin qui avait fourni le sujet de *Roland furieux*, de *Roland amoureux*, de *Morgante maggiore*, et qui servit de texte aux fables des épopées romanesques, où l'on célébrait les exploits de Charlemagne; cette chronique inspira aussi à Folengo toutes ses facéties. Il raconte, mais toujours du ton de la plaisanterie, les faits et gestes de Milon et ses amours avec Berthe, sœur de Charlemagne; la fuite des deux amants en Italie, la naissance du petit Roland et le pardon que Charlemagne leur accorde. Ce poëme est entremêlé d'épisodes burlesques, auxquels une versification facile, des pensées neuves et piquantes donnent un certain charme. On ne peut en dire autant de la *Gigantea*, de la *Nanea* et de la *Guerre des Monstres* : ces créations toutes fantastiques sont d'une telle médiocrité,

qu'elles ne nous semblent pas dignes d'être analysées.

DU POÈME DIDACTIQUE.

La poésie didactique a été cultivée par les Grecs et par les Latins, qui lui donnèrent des grâces si pures, que la paix des champs pouvait seule les inspirer. Hésiode chanta les travaux rustiques; Aratus, les phénomènes célestes; Virgile et Lucrèce suivirent leur exemple. Cependant la poésie didactique n'a été créée en Italie qu'au XVIe siècle. Giovanni Ruccellai l'y introduisit le premier : son poëme sur les abeilles est plein de goût, d'imagination et de naturel; il est un des monuments littéraires qui ont valu à Florence le surnom d'Athènes moderne.

Louis Alamanni, que nous avons déjà cité au nombre des poètes épiques, a fait aussi un

poëme didactique intitulé la *Coltivazione*; il le dédia à François I[er]. La France était devenue pour lui une seconde patrie; elle accueillit donc avec enthousiasme cette œuvre si remarquable, que les autres poètes italiens du xvi[e] siècle n'ont rien imaginé d'aussi parfait en ce genre.

Bernardino Baldi a fait la *Nautica*, poëme didactique fort estimé, qui traite de la construction des navires, de la découverte de la boussole; les manœuvres et les tempêtes y sont décrites avec une scrupuleuse exactitude. Les poëmes sur la chasse, de Scandianese et d'Érasme Valvasone, celui sur les *vers à soie* par Alessandro Tesauro, ainsi que le *Podere* et la *Balia* de Louis Tanzillo, seront lus avec beaucoup d'intérêt par les jeunes gens qui étudient la langue et la littérature italiennes; les pensées et les expressions y sont toujours chastes et souvent gracieuses.

DE LA SATIRE.

On peut diviser la poésie satirique des Italiens en deux *branches* : la satire grave et la satire bouffonne ; la première a été empruntée aux Latins, la seconde est de création italienne.

Vinciguerra, l'Arioste, l'Alamanni et beaucoup d'autres ont imité les anciens, tandis que le Berni a donné son nom à la satire bouffonne ; avant lui on l'appelait *giocosa*, et depuis on l'a qualifiée de *bernesca*. Firenzuola, Caporali, Varchi, ont marché sur les traces du Berni ; leur style familier est surtout agréable aux Italiens : il a un charme et une grâce qui sont propres à leur langue, et que les traductions les plus exactes ne sauraient reproduire.

DE LA POÉSIE LYRIQUE.

Au milieu de ces chefs-d'œuvre en tout genre, la poésie lyrique ne resta pas en arrière.

On admira plus que jamais les vers de Pétrarque, et ce *roi* du sonnet et de la canzone inspira bon nombre d'imitateurs.

Le cardinal Bembo se présente le premier comme réformateur du goût dans la poésie lyrique : il exhuma l'art délaissé du chantre de Laure; et tant de gens s'y adonnèrent, que les *Pétrarquistes* d'un rang élevé trouvèrent des rivaux dans les classes les plus pauvres de la société.

Les poètes lyriques du XVIe siècle comptèrent dans leurs rangs des hommes déjà célèbres par d'autres ouvrages, tels que l'Alamanni, Guarini, le Tasse, Michel-Ange, Buonarotti, etc. Il y eut encore à cette époque une foule d'autres poètes lyriques en Italie :

Molza, dont les compositions peuvent être citées pour la délicatesse des pensées; le célèbre traducteur de Virgile, Annibal Caro; Rota, Tanzillo, Angelo di Costanzo; enfin Vittoria Colonna et plusieurs autres femmes, qui ont enrichi la littérature du XVIe siècle de leurs charmants ouvrages.

CHAPITRE XII.

DES PROSATEURS DU XVIe SIÈCLE.

CHAPITRE XII.

Des prosateurs du xvie siècle.

Parmi les écrivains du xvie siècle, Machiavel est le premier qui se présente à l'examen du critique. Poète, historien, homme d'État et prosateur élégant, il s'attira de violentes haines par ses écrits, et il a fallu des siècles pour éteindre ces passions soulevées contre l'homme dont la tombe porte aujourd'hui cette inscription si connue :

Tanto nomini nullum par elogium.

Niccolo Machiavel naquit à Florence, le 3 mai 1469, d'une famille noble, mais pauvre. Il fut d'abord chancelier de la grande chambre, et obtint à 29 ans une charge encore plus

élevée dans l'État. Le savoir, les talents et l'esprit de Machiavel lui valurent plus tard la place de secrétaire d'ambassade près les cours de France et d'Allemagne, et celle de délégué aux armées qui assiégeaient Pise. Modeste, actif et laborieux, il vécut dans une extrême pauvreté, triste récompense de ses travaux. Lorsque la république florentine fut détruite par la famille puissante qui avait basé son influence sur la protection qu'elle accordait aux sciences et au commerce, Machiavel fut accusé d'avoir ourdi une conspiration contre les Médicis et on l'emprisonna. Rendu ensuite à la liberté, il passa beaucoup d'années à la campagne, oublié, délaissé, et n'ayant pour toute société que son génie. Ses études sur l'antiquité lui fournirent des modèles qu'il sut égaler dans ses *Discours sur Tite-Live* et dans son *Histoire de Florence*. Proscrit de cette belle ville qu'il aimait, c'est ainsi qu'il rendait

compte à un de ses amis de son genre de vie.

« Le soir venu, je me retire à la maison, « j'entre dans mon cabinet, je me dépouille à « la porte de mon costume villageois, je mets « des habits de ville et de cour; vêtu ainsi « convenablement, j'entre dans les cours des « hommes de l'antiquité, et reçu d'eux avec « bienveillance, je me repais de cette nourri- « ture, la seule qui me convienne, et pour la- « quelle je suis né. »

Cependant ni ses méditations, ni son *Livre du Prince*, ni son *Histoire de Florence*, ne tirèrent Machiavel de la misère où il languissait; il crut toucher à la prospérité lorsque le connétable de Bourbon attaqua la puissance des Médicis, dans la personne de Clément VII; mais le triomphe momentané des républicains lui fit perdre sa dernière illusion : ils l'abandonnèrent, et cette ingratitude le fit mourir

de chagrin. La vie de ce grand homme peut donc se résumer en peu de mots : il fut pauvre, haï et persécuté ! Après sa mort on brûla son effigie, on mit ses œuvres à l'index, et il fut proclamé l'ennemi du genre humain [1]. Ses ouvrages sont : les *Discours sur Tite-Live*, le *Livre du Prince*, un *Traité sur l'art de la guerre*, des *Relations sur les affaires de France et d'Allemagne*, une *Histoire de Florence*, deux comédies, des poésies et des lettres. On trouve dans ces divers ouvrages une rare pureté de langage et une grande élévation de style et de pensées.

Le *Livre du Prince* a été fortement attaqué et défendu. Les uns y virent un piége tendu à la famille des Médicis, qui eût ruiné son crédit si elle eût mis les maximes de Machiavel en pratique ; d'autres lui ont reproché d'avoir

[1] M. Artaud s'est chargé de réhabiliter la mémoire de Machiavel.

réduit le despotisme en système. Cependant les Italiens de nos jours jugent l'œuvre de leur compatriote tout différemment : ils prétendent qu'en dévoilant les ressorts cachés qui font mouvoir les gouvernements despotiques, il a voulu inspirer aux peuples la haine de la tyrannie. Le Florentin Donato Giannotti dans son *Analyse sur le gouvernement de Venise,* le Vénitien Paruta dans ses *Discours politiques,* Scipion Ammirato dans ses *Commentaires sur Tacite,* et Giovanni Botero dans sa *Raison d'État,* ont marché sur les traces de Machiavel, qui fit de la politique une science écrite. Botero est un écrivain très avancé pour son siècle; il tenta le premier de rapprocher cette science des principes du christianisme, c'est-à-dire de la justice et de l'humanité; il puisa sa politique dans l'Écriture-Sainte, comme Bossuet l'a fait depuis.

L'Italie eut de très bons historiens au XVIe

siècle : Costanzo, Bembo, Ammirato, Varchi, Maffei, Guicciardini, et plusieurs littérateurs, tels que Geraldi, Barbieri, Possevino, qui écrivirent des histoires littéraires. Cette époque eut aussi ses conteurs et ses *nouvellistes*, parmi lesquels on remarque Matteo Bandelli et le célèbre Leonardo da Vinci, qui fut peintre, mathématicien, mécanicien et prosateur élégant. Au commencement de cette glorieuse période, la philosophie divisa les savants en deux camps : les uns défendaient la doctrine d'Aristote, les autres celle de Platon; mais vers la fin du XVIe siècle, Cardano, Telesio et Giordano Bruno s'affranchirent de l'autorité des anciens, pour fonder une école de philosophie italienne, la première qui ait paru depuis la chute de l'empire romain.

La philosophie morale compta parmi ses disciples Sperone Speroni, les deux Piccolomini, Bernardo Castiglioni, et l'infortuné

Tasso, qui écrivait ses dialogues au milieu des angoisses de la captivité : il se croyait alors visité par son génie qui lui apparaissait sous la forme d'*un ange entouré d'une foule de petits amours*[1].

On s'adonna avec ardeur à l'étude des antiquités grecques, latines et égyptiennes; cette explication des temps par les monuments, preuves incontestables de la civilisation des peuples, cette explication, disons-nous, fut donnée aux Italiens du XVI[e] siècle par les savants antiquaires Sigonio, Panvinio, Valeriani, etc.

L'étude du latin et celle du grec devinrent presque générales; on cultiva aussi les langues orientales : Jules II établit à Fano une imprimerie arabe, et l'on imprima à Gênes en 1516 une bible polyglotte dans le psautier en lan-

[1] Voyez le *Dialogue du Messager*, que le Tasse écrivit dans sa prison en 1588.

gue hébraïque, grecque, arabe et chaldéenne.

Deux ans après on publia à Brescia une magnifique édition du Coran, dans la langue originale. Le cardinal Ferdinand de Médicis envoya à ses frais en Orient des savants dont l'emploi était de rechercher des manuscrits, qu'on imprimait ensuite à Rome, où ce prélat avait fondé un établissement à cet effet. L'amour de la science se propagea de plus en plus, et outre les universités célèbres de Bologne, de Pavie, de Padoue, on en créa dans beaucoup de villes d'une moindre importance, telles que Fermo, Macerata et Peruggia. On fonda des séminaires dans tous les diocèses, et l'ordre des jésuites, qui était le plus ferme champion de la foi catholique, attaquée par les schismes de Luther et de Calvin, répandit ses vastes connaissances en se dévouant à l'instruction de la jeunesse. On trouvait dans presque toutes les villes d'Italie des savants,

des professeurs et des écoles; l'histoire naturelle, les mathématiques, la médecine, l'astronomie, firent de rapides progrès; l'architecture prit aussi son essor, sous la direction de Michel-Ange, de Leonardo da Vinci, de Palladio; et Marchi plantait les jalons qui devaient guider Vauban à la découverte d'une nouvelle science, celle des fortifications militaires.

Le nombre des académies littéraires s'accrut outre mesure; il y en avait non seulement à Rome, à Florence, à Naples, mais jusque dans les bourgs et les châteaux; les Alde Manuce et les Giunti à Florence, les Giolito, les Ferrari à Venise, et beaucoup d'autres, rendirent les presses italiennes les plus célèbres de l'Europe.

La jurisprudence fit aussi, dans ce siècle, un pas immense, grâce au savant Alciat, qui porta le premier le flambeau de la critique et

de l'histoire dans le dédale des codes. Enfin, si le schisme de Luther eut pour apôtres Servet, Érasme et Calvin, l'Église romaine trouva en Italie de nobles défenseurs, les Baronius, les Bellarmin, qui furent en même temps les historiens du catholicisme, et beaucoup d'autres doctes théologiens. Telle fut l'Italie au XVIe siècle; elle resplendit comme une vive lumière dans les ténèbres qui couvraient encore le reste de l'Europe. Gloire à cette terre féconde qui a été le berceau de la civilisation moderne! la reconnaissance des autres nations lui est à jamais acquise.

CHAPITRE XIII.

TENDANCE DE LA LITTÉRATURE AU XVII[e] SIÈCLE.

QUELQUES ÉCRIVAINS DE CETTE ÉPOQUE.

CHAPITRE XIII.

Tendance de la littérature au XVII[e] siècle. — Quelques écrivains de cette époque.

Il y a, dans les vicissitudes que subissent les empires, des époques de grandeur et de décadence qui se suivent de près, qui se succèdent presque périodiquement. Aussi les penseurs reconnaissent comme principe incontestable qu'un peuple, arrivé au faîte de l'échelle sociale, redescend rapidement jusqu'à sa base ; et si nous jetons un coup d'œil sur l'immense tableau que l'histoire déroule, nous verrons que ces alternatives de gloire et d'abaissement ont produit dans la république des lettres les mêmes péripéties que dans la politique des empires.

Les Perses, les Phéniciens, les Chaldéens, les Égyptiens brillent et disparaissent. Les Grecs viennent à leur tour s'initier aux mystères des prêtres de l'Égypte, aux secrets des gymnosophistes de l'Indus et du Gange. Les mythes et les arcanes d'Isis et de Wistnou sont portés sur les rivages de l'Alphée et du Ladon. Ils prennent là des formes nouvelles, et les échos de la vallée de Tempé répètent bientôt, ainsi que les sommets de l'Olympe, les vers harmonieux d'Homère et d'Hésiode[1]; le culte des Grâces et des Amours a succédé à celui d'Apis et des autres dieux non moins ignobles de l'Égypte. Le climat voluptueux de cette terre enchantée influa donc sur la religion elle-même.

L'histoire des Grecs consacre ses premières pages aux poètes; les historiens viennent en-

[1] Voyez la *Théogonie* d'Hésiode.

suite, puis les philosophes, les moralistes et les orateurs. Pythagore, Platon, Aristote et Socrate créèrent des systèmes qui ont divisé le monde savant jusqu'au XVIIIe siècle. Socrate fut l'un des hommes qui eut le sentiment le plus élevé de la divinité; il concevait Dieu grand comme l'immensité, sublime comme la morale dont il fut le martyr. Gloire donc à Socrate, qui pressentit la révélation, et dont le supplice précéda celui du *juste des justes!*

Tandis que ces puissants génies éclairaient les nations, Phidias animait le marbre, Apelles peignait ses chefs-d'œuvre; on touchait au siècle de Périclès; le triomphe était proche, la chute ne devait pas se faire long-temps attendre. Philippe et plus tard les Romains éteignirent le génie dans la Grèce, que la misère et l'asservissement ont désolée, puisque les habitants de cette terre poétique, naguère consacrée aux Muses, aux sciences et aux arts,

ne sont plus aujourd'hui que des barbares.

Les Latins s'initièrent à leur tour aux lettres des Grecs et à celles des Étrusques; une nouvelle littérature fut importée dans le Latium. Elle resplendit de son plus bel éclat durant le siècle d'Auguste; mais l'heure de sa décadence sonna, et tous les efforts des générations successives, tous les travaux entrepris dans les siècles de la renaissance, n'ont pu la réhabiliter : Virgile n'a pas eu d'émules.

L'Italie a possédé, elle aussi, des hommes qui puisèrent leurs inspirations aux sources les plus pures de l'antiquité, puisque Michel-Ange, Bramante, Andrea del Sarto et Raphaël, ont reproduit les merveilles du Parthénon, les chefs-d'œuvre de Phidias et d'Apelles. Elle atteint, au XVIe siècle, l'apogée de sa gloire littéraire, et nous la voyons déchoir aussitôt. Elle est tombée dans la poussière, cette belle Italie de la renaissance, comme ont

fait avant elle l'Orient, l'Égypte, la Grèce et la Rome des Césars. Ceux qui s'agitent dans le réseau de la politique assigneront peut-être aux révolutions littéraires des causes résultant de telle ou telle forme de gouvernement; mais nous qui portons nos investigations sur un sujet moins sérieux que la science des hommes d'État, nous pensons que ces alternatives de grandeur et d'abaissement doivent être attribuées le plus souvent à l'individualisme littéraire de telle ou telle nation. Quant à l'Italie, elle eut deux fléaux à combattre durant le XVII[e] siècle : l'influence de la cour d'Espagne et l'hérésie de Luther. Les Espagnols firent passer l'enflure de leur style dans la littérature italienne, et les écrivains de la réforme provoquèrent par leurs ouvrages incendiaires les rigueurs du saint-siége, qui se ligua avec les monarques castillans pour empêcher que la liberté illimitée de penser et d'écrire ne

dégénérât en licence. Mais le bien a quelquefois ses excès comme le mal, puisque Galilée, le plus grand génie du XVIIe siècle, fut accusé et convaincu d'hérésie pour avoir reconnu le mouvement de la terre; Galilée qui, malgré l'amende honorable qu'on exigea de lui, s'écriait, entraîné par l'évidence de son système : « *E pur gira!*[1] » Ce fut donc à cette époque que l'on commença à restreindre l'indépendance des lettres en Italie. Les princes d'Este, les Farnèse, les Gonzague, les Médicis, instruments aveugles de la puissance espagnole, persécutaient à Ferrare, à Parme, à Mantoue, etc., le talent qui refusait de se plier à leurs exigences ou qui dédaignait les futilités de l'époque. Les vice-rois espagnols exerçaient à Naples leur influence funeste aux arts et aux sciences, et d'un bout à l'autre de

[1] Voyez la vie de Galilée dans le chapitre suivant.

la péninsule des peines sévères étaient infligées, non seulement aux auteurs des ouvrages mis à l'index, mais aux libraires qui les répandaient, et à ceux qui les eussent achetés ou cachés dans leur maison. Le sombre génie de Philippe II et de ses successeurs planait sur l'Italie. La littérature espagnole était futile et rampante; la littérature italienne le devint aussi. Des hommes éminents par leurs talents encensaient bassement le pouvoir, et le plus grand poète de ce siècle, l'immortel Lope de Véga [1], ne dédaigna pas de se faire courtisan. En Italie, les poètes ne chantaient que des sujets religieux, tandis que les savants disputaient sur des médailles ou sur des vases antiques. Prosateurs et poètes employaient à l'envi l'antithèse et le style ampoulé; leur exagération acheva de pervertir le goût des Ita-

[1] Lope de Véga a laissé 2200 drames ou comédies, et 25 vol. in-4° de poésies détachées. SISMONDI, *Litt. du Midi.*

liens. Les modernes appellent ces écrivains corrupteurs *seicentisti*. C'est à cette époque qu'on adopta l'usage de composer des sonnets, des chansons et des épithalames sur les moindres circonstances de la vie privée. Les Marini, les Achillini, les Preti, dont les *concetti* sont de pompeux galimatias, où l'on trouve beaucoup de phrases ronflantes et fort peu d'idées, ces poètes, disons-nous, régnèrent en maîtres jusqu'à ce que Métastase vînt les détrôner.

On supprima la plupart des académies, et celles qui subsistèrent furent réduites à discuter sur les poésies du temps. Les journaux littéraires, dont les premiers avaient paru à Venise, furent aussi supprimés. Enfin tout semblait présager la ruine totale des lettres en Italie, lorsque des hommes doués de facultés extraordinaires vinrent prouver que le phénix pouvait encore renaître de ses cendres.

Occupons-nous donc de ces écrivains qu'on vit s'opposer de toute la force de leur génie à l'obscurantisme qui menaçait d'envahir leur pays[1]. La philosophie secoua le joug du péripatétisme, pour interroger les merveilles de la création. Bernardino Telesio[2] de Cosenza, et le célèbre Campanella de Stylo, fondèrent, les premiers, une école où l'on enseignait la philosophie nouvelle. Tandis que Galilée et Torricelli devinaient les secrets de la nature, Borelli[3] appliquait les mathéma-

[1] Nous citons quelques fragments de leurs ouvrages à la fin de ce chapitre.

[2] Telesio et Campanella, qui furent les prédécesseurs de Descartes et de Gassendi. Voyez leurs ouvrages philosophiques, surtout le curieux traité de Campanella, intitulé *de Sensu rerum*, et sa *Città del Sole*; mélanges de vers et de prose. Telesio et Campanella fondèrent à Florence l'Académie *del Cimento*. SISMONDI, *Littérature du Midi*.

[3] Borelli, célèbre anatomiste; voyez l'*Histoire littéraire d'Italie*, par Giacintho Gimma.

tiques à l'étude du règne animal et à celle de la botanique. La poésie même, malgré sa pauvreté, comptait parmi ses adeptes Chiabrera [1], Filicaja [2], Lippi [3], Salvator Rosa, Tassoni [4], Redi [5] et Alessandro Guidi [6]. Les prosateurs

[1] Gabriello Chiabrera, de Savone; voyez ses poésies lyriques sur les passages de Pindare. Tous les ouvrages de Chiabrera sont des modèles de bon langage.

[2] Vincent Filicaja, de Florence, est renommé pour ses chansons et ses sonnets.

[3] Lorenzo Lippi, de Florence; voyez son poëme du *Manmantile reconquis*. Il a abusé du dialecte toscan, aussi son ouvrage est plus apprécié dans sa province que dans les autres parties de l'Italie.

[4] Alessandro Tassoni composa la *Secchia rapita*; ce poëme est devenu presque populaire en Italie. Il a fait aussi un commentaire sur Pétrarque.

[5] Francesco Redi, médecin fameux, écrivain élégant; son dithyrambe, intitulé *Bacchus en Toscane*, est inimitable dans son genre.

[6] Alessandro Guidi, de Pavie, fut peut-être le poète le plus correct de son temps, et aussi le plus heureux dans ses inspirations.

les plus élégants de cette époque de décadence sont Davila Arrigo Catterino [1], Guido Bentivoglio [2], Daniele Bartoli [3] de Ferrare, Paolo Segneri [4] et Vincenzo Viviani [5], élève de Galilée.

Mais ces hommes remarquables ne réussirent pas à changer le goût déjà corrompu des Italiens du XVIIe siècle, qui préféraient, entre tous les poètes, Marini, Preti et Achillini.

Le drame musical fut alors créé en Italie.

[1] Davila Arrigo Catterino, écrivain très connu par son *Histoire des Guerres civiles de France*.

[2] Guido Bentivoglio; voyez sa *Correspondance* et son *Histoire des Guerres de Flandre*.

[3] Daniele Bartoli, de Ferrare; voyez ses *Missions au Mogol*.

[4] Paolo Segneri, prédicateur célèbre, né à Neptune dans la Campagne de Rome; voyez ses Sermons et son livre intitulé *le Modèle du Chrétien*.

[5] Vincent Viviani, né à Florence; ses ouvrages scientifiques et son éloge de Galilée sont très remarquables pour la pureté du langage.

Corsi, Peri et Ottavio Rinuccini exploitèrent, les premiers, cet art encore dans son enfance, tandis qu'Apostolo Zeno lui assignait des règles et préparait ainsi de nouvelles palmes à son pays. Le drame musical charma d'abord les hautes classes de la société; puis les encouragements que lui donnèrent tous les princes d'Italie, et le pape lui-même, le mirent à la portée du peuple, qui se passionna pour ce divertissement; et la couronne de myrte ou de laurier, destinée naguère au triomphateur et au poète, orna le front d'un *tenor* et d'une *prima donna*.

Lanfranchi, Domenichino Rosa et Bernini étaient alors les seuls artistes qu'on pût citer; la prééminence de l'école italienne devait bientôt s'évanouir.

Cependant ce XVIIe siècle, si fatal aux lettres en Italie, fut une époque glorieuse pour la France. L'Europe admirait alors les chefs-

d'œuvre de Corneille, et se passionnait pour les théories de Descartes, comme elle avait récemment admiré les ouvrages de l'Arioste et du Tasse.

ENRICO IV, RE DI FRANCIA, ED ALESSANDRO FARNESE.

« Ben si può credere, che siccome a noi « non sarà discaro di raccontare, così non dis- « piacerà agli altri di leggere, i successi di « guerra che in tal occasione seguirono fra due « capitani i più chiari senza dubbio, e di mag- « gior grido che l'Europa avesse in quel tempo. « Non giungeva per anche all' età di quarant' « anni il re di Navarra; e d'alcuni gli passava « già il duca di Parma. L' uno e l' altro, in « faccie differentissime, aveva l' aspetto ugual- « mente marziale. L' uno e l' altro per natura « inclinatissimo all' armi. Il re poi, nudrito in « esse per occasione; e per occasione altret-

« tanto consumatovi il duca. Popolari amen-
« due nel conciliarsi l'amor de' soldati; ma
« non meno severi nel mantenersi l'autorità
« del comando. Più pronto il re a pigliar le
« risoluzioni, e più circospetto il duca nel
« maturarle. Quegli amatore delle battaglie,
« per l'uso che n'ha prodotto sempre la Fran-
« cia, e questi amico degl' industriosi van-
« taggi, secondo il guerreggiar praticato in
« Flandra. Ma nella diversità delle azioni,
« tanto conforme nondimeno ciascuno di loro
« nella riputazione e fama nell' armi, che si
« troveranno pochi altri fra gli antichi et mo-
« derni capitani più celebri d'un medesimo
« tempo, ch' in tal differenza, abbiano mai
« portata con loro una tale e sì piena simi-
« litudine[1]. »

[1] Guido Bentivoglio, *Guerre di Fiandra*.

HENRI IV, ROI DE FRANCE, ET ALEXANDRE FARNÈSE.

« Nous pouvons croire qu'on aura autant « de plaisir à lire que nous en avons à raconter « les exploits guerriers que firent l'un contre « l'autre, dans une certaine occasion, deux capi- « taines, les plus nobles sans contredit, et aussi « les plus illustres de l'Europe dans leur temps. « Le roi de Navarre n'avait pas encore qua- « rante ans, et le duc de Parme était son aîné « de quelques années. L'un et l'autre, quoique « très différents de visage, avaient l'air éga- « lement martial. Tous deux avaient reçu de « la nature une inclination prononcée pour « le métier des armes. Le hasard développa ce « goût chez le roi, et favorisa aussi celui du « duc. Ils étaient populaires l'un et l'autre, et « habiles à se concilier l'amour des soldats; « mais ils n'en étaient pas moins sévères pour « maintenir l'autorité du commandement. Le

« roi était le plus prompt à prendre des réso-
« lutions, et le duc avait plus de prudence
« que lui pour les mûrir. Celui-ci obtenait
« ses avantages par la ruse, comme cela se
« pratiquait en Flandre; celui-là aimait les
« batailles, parce qu'elles ont toujours été dans
« les moeurs des Français. Mais, malgré cette
« différence dans leur manière d'agir, il y a
« néanmoins tant d'analogie entre eux pour
« leur renom dans les armes, qu'on trouvera
« difficilement, parmi les anciens et les mo-
« dernes, deux autres capitaines plus célèbres
« qui aient existé en même temps, et qui,
« avec de telles différences, aient offert une
« similitude si parfaite. »

COME NELL' INDIE ORIENTALI LE MOGLI SI ABBRUCINO INSIEME COI LORO MARITI DEFUNTI.

« Corre una barbara usanza per tutta l' In-

« dia frà gl' idolatri d' abbruciarsi vive le « mogli, in testimonianza di fedeltà e segno « d'amore, col cadavere del marito. Ella è « solennità che si celebra più o meno pom- « posa, secundo la qualità delle mogli nobili « e ricche, o povere, o del volgo. Che s' ella « è donna di qualche affare, non si gitta in « quel medesimo fuoco dove è il marito, ma « mentre egli arde, ella quivi innanzi tutta « scapigliata e dolente, strilla a gran voci, si « straccia i capegli e i panni, e si dibatte e « schiamazza, e piange alla disperata. Ridotto « in cenere il marito, ella tutto in un subito « si rasserena, e preso sembiante, e parole, e « atti della più consolata donna del mondo, « tutta si rabbellisce, e in guisa di novella « sposa, si addobba de' più bei panni e delle « più care gioje che abbia, et per tutto dove « ha parenti, o va ella stessa tutta imbuitata « di sandalo odoroso, e con nell' una mano

« lo specchio, nell'altra un bel frutto aurino,
« e danzando in mezzo a un coro di sonatori;
« o se tanto non vuole, manda chi che altro
« sia invitandoli per lo tal giorno prefisso a con-
« venir seco nel medesimo campo colà dove
« arse il cadavere del marito. Intanto ella ed
« essi ogni dì sono in banchetti e in balli, e
« in ogni altra maniera di barbara allegrezza,
« come ogni dì fossero nozze. Giunto il ter-
« mine, già prescritto, ella compare il più che
« mai fosse abbigliata, e in ricchi panni e
« con indosso quanto ha in gioielli e perle,
« e ogni altra simil cosa di pregio (carica più
« ch' ornata); e messa sopra un caval bianco
« per così meglio apparire, a suon di nacchere
« e di trombe, accompagnata di tutto il paren-
« tado, che anch' egli come a gran solennità
« e pomposamente vestito, dà una lunga volta
« per le più frequentate vie della città: indi
« n' esce al campo, colà dove le ceneri del

« marito non ancor sotterrate, l'aspettano. « Quivi è apparecchiata una fossa, profonda « poco più di quanta è l'altezza d'un uomo, « e larga quanto alta, piena fino al sommo di « preziosi legni per lo soave odore che gittano, « sandalo, aloè, siccome ad ognuna il com- « portano le sue richezze. A un lato d'essa e « sull' orlo, v' ha un palco sopra cui ella sale « per mettersi in veduta dell' infinito popolo « che vi s' aduna; e così alta; in prima tre « volte tutto intorno si gira, e mostrasi agli « spettatori, poi ferma incontro all' Oriente « leva su verso il cielo le braccia, e tre volte « s' inchina. Ciò fatto, comincia a torsi di « dosso tutti que' suoi adornamenti di gioje e « d' ori, e frà figliuoli e parenti suoi li riparte; « e fallo, non che senza in volto sembiante o « color di smarrita, molto meno d' addolorata « e piangente, ma con un' aria tanto gioliva « e serena, che sembra doversi gittare a volo

« verso il paradiso. Vero è che le più d' esse « hanno innanzi una gran tazza di non so qual « fumoso licore, che le inebbria e toglie più « che mezzo di senno, tal che ve n' ha di quelle « che ballano per intorno alla fossa, e fan « mille tripudi da pazze. Così rimasa in un « guarnello sottile, mentre il sacerdote d' al- « cun de' loro idoli mette fuoco nella stipa, « ella si volta agli uomini, e in voce alta e « franca dice loro : « Mirino, quanto il dover « vuole che pregino, e che riamino le loro « mogli, alle quali è più caro il morir con essi, « che il vivere senza essi. » Indi alle donne : « Imparino come debbano esser fedeli a' loro « mariti. » Così detto si leva in capo una bella « urna piena d' olio e di balsamo, se ne ha, e « con essa di lancio si gitta in mezzo alle fiamme. « E nel medesimo istante, i figliuoli e i pa- « renti, che quivi son d' attorno, le versano « sopra ciascuno un vaso d' alcun simil licore,

« onde in brevissimo spazio arde, e si fa ce-
« nere [1]. »

« Il existe une coutume barbare parmi les « idolâtres de l'Inde. La femme se brûle vivante « avec le cadavre de son mari, pour prouver « sa fidélité et son amour. On célèbre cette « cérémonie avec plus ou moins de pompe, « selon que les femmes sont nobles et riches, « ou pauvres et plébéiennes. Si c'est une « femme de quelque distinction, on ne la met « pas sur le même bûcher que son mari; mais « pendant qu'il brûle, elle est là, plaintive et « tout échevelée; elle jette de grands cris, « s'arrache les cheveux, déchire ses vêtements; « elle se débat, se lamente et pleure en déses- « pérée. Lorsque le corps de son mari est ré- « duit en cendres, elle se calme aussitôt, prend « l'air, le langage et les manières de la femme

[1] DANIELE BARTOLI, *Missione al gran Mogol.*

« la mieux consolée du monde; elle se pare de
« nouveau, et revêt, comme une jeune épouse,
« les plus beaux habits, les bijoux les plus
« précieux qu'elle possède. Elle va elle-même
« visiter ses parents, toute *imprégnée* de sandal
« odorant, tenant un miroir d'une main, de
« l'autre un beau fruit doré, et dansant au
« milieu d'un chœur de musiciens; ou, si elle
« ne veut pas pousser les choses aussi loin,
« elle invite tous ceux qu'elle voit à se trouver
« tel jour avec elle dans le champ où l'on a
« brûlé le corps de son mari. En attendant
« l'époque fixée, la femme et les invités sont
« tous les jours dans les bals et les banquets; ils
« témoignent leur barbare allégresse, comme
« s'ils célébraient chaque jour une noce. Lors-
« que le terme prescrit est arrivé, la veuve se
« montre plus belle que jamais avec ses orne-
« ments les plus riches, portant sur elle perles,
« joyaux, et autres objets de prix. Ainsi char-

« gée (plutôt que parée), elle est sur un che« val blanc, pour qu'on la voie mieux, et « s'avance au son des timbales et des trom« pettes, accompagnée de tous ses parents, « qui sont aussi vêtus comme pour un jour de « fête. Ce long cortége s'achemine par les rues « les plus fréquentées de la ville jusqu'au « champ où l'attendent les cendres du mort, « lesquelles ne sont pas encore enterrées. On « a préparé là une fosse assez profonde pour « qu'un homme y puisse tenir debout, aussi « large que haute, et pleine jusqu'au bord de « bois précieux pour les suaves parfums qu'ils « exhalent, sandal ou aloès, selon la fortune « de chacun. On place au bord de cette fosse « un gradin, sur lequel la femme monte pour « être vue de la multitude de gens qui se ras« semblent là. Ainsi posée, elle commence « par faire trois fois le tour de ce théâtre « pour se montrer aux spectateurs; puis, se

« tournant du côté de l'orient, elle s'arrête,
« élève ses bras vers le ciel, et s'incline trois
« fois. Cela fait, elle commence à se dépouil-
« ler de tous ses ornements, pour les distri-
« buer à ses enfants et à ses parents, mais
« sans qu'on voie aucune altération sur son
« visage, sans verser une larme ni témoigner
« le moindre regret. Son air est, au con-
« traire, si enjoué et si serein, qu'on dirait
« qu'elle prend son vol vers le paradis. Il est
« vrai que la plupart de ces femmes ont de-
« vant elles une grande tasse pleine de je ne
« sais quelle liqueur fumante qui les enivre et
« les prive presque entièrement de leur rai-
« son, ce qui fait que quelques unes dansent
« et trépignent comme des folles autour de la
« fosse, à peine vêtues d'une robe légère. Pen-
« dant que le prêtre de ses idoles met le feu
« au bûcher, la courageuse victime se tourne
« du côté des hommes, et dit d'une voix haute

« et assurée : « Qu'ils voient combien ils doi-
« vent apprécier et aimer les femmes, qui pré-
« fèrent mourir avec eux à vivre sans eux! »
« Puis s'adressant aux femmes : « Qu'elles ap-
« prennent comment elles doivent être fidèles
« à leurs maris! » Cela dit, elle élève au-dessus
« de sa tête une belle urne pleine d'huile ou
« de baume, si toutefois elle en a, et s'élance
« au milieu des flammes. Au même instant ses
« enfants et ses parents, qui sont près de là,
« répandent sur elle une liqueur semblable,
« et peu après il ne reste plus qu'un monceau
« de cendres. »

SONETTO SULL' ITALIA.

Italia! Italia! o tu, cui feo la sorte
Dono infelice di bellezza, ond' hai
Funesta dote d' infiniti guai,
Che in fronte scritti per gran doglia porte.

Deh' fossi tu men bella, o almen più forte,
Onde assai più ti paventasse, o assai
T' amasse men chi del tuo bello a' rai
Par che si strugga, e pur ti sfida a morte!

Che già dall' Alpi non vedrei torrenti
Scender d' armati, nè di sangue tinta
Bever l' onda del Pò gallici armenti.

Nè te vedrei, del non tuo ferro cinta,
Pugnar col braccio di straniere genti,
Per servir sempre, o vincitrice, o vinta [1]!

SONNET SUR L'ITALIE.

« Italie! Italie! ô toi qui reçus du sort le « don fatal de la beauté, source funeste des « innombrables malheurs dont tu portes la « douloureuse empreinte gravée sur ton front.

« Ah! que n'es-tu moins belle ou plus forte! « S'il t'aimait moins, il te craindrait davan-

[1] FILICAJA, *Poesie*.

« tage celui qui semble s'humilier devant ta « magnificence, et qui pourtant te défie à « mort!

« Puissé-je ne plus voir descendre des Alpes « des essaims de soldats et des troupeaux gau- « lois, qu'abreuvent les ondes ensanglantées « du Pô!

« Puissé-je ne plus te voir, ceinte d'une ar- « mure qui n'est pas la tienne, combattre à « l'aide d'un bras étranger, pour servir tou- « jours, ou victorieuse, ou vaincue! »

CHAPITRE XIV.

SALVATOR ROSA.

CHAPITRE XIV.

Salvator Rosa.

SALVATOR ROSA naquit le 20 juin 1615 à l'Arenella, l'un des charmants villages qui s'élèvent sur les collines dont la ville de Naples est entourée. Son père, Antonio Rosa, architecte, et sa mère Giulia Grecco, l'avaient destiné à l'état ecclésiastique; cependant Salvator embrassa une carrière toute différente. Il avait reçu de la nature une beauté remarquable et un talent préçoce; mais son caractère irascible [1] ne pouvant se plier aux règles austères des pères Somasques, il s'enfuit de leur collége et continua ses études de son

[1] *Tutto bile, tutto fuoco*, Lettres familières de S. Rosa à Ricciardi, professeur à Pise.

propre mouvement. Il avait vécu, dès son âge le plus tendre, au milieu des ruines de Misène et de Baja, et les souvenirs de sa première enfance lui firent contracter une habitude qui lui valut plus d'une correction : il dessinait au charbon tous les objets qui le frappaient, sans prendre garde où il plaçait ces tableaux d'un nouveau genre. Un jour qu'il s'essayait sur les colonnes de la Chartreuse de Naples, il fut surpris et fustigé par le supérieur du couvent. Quelques années plus tard, les tableaux de Salvator Rosa étaient les plus beaux ornements de cette église où il avait été si outrageusement puni. Il employait le même procédé pour dessiner sur les murs de sa maison les délicieux paysages du golfe de Naples, et ces ébauches étaient admirables pour la justesse des proportions. Les belles ruines de la Grèce et de Rome parlaient au jeune Salvator de la grandeur passée de sa patrie : il avait étudié

à fond les classiques latins, mais il dédaignait la philosophie d'Aristote et se fit le disciple de Telesio et de Campanella, dont l'esprit indépendant lui plaisait. Ses premiers essais poétiques furent des *canzonette* qu'il chantait en s'accompagnant du luth, dont il jouait fort bien. Son goût pour les sites les plus agrestes de l'Italie le guida vers les montagnes des Abruzzes et de la Calabre : il visita le port romantique de Bari, la vallée de Montesarchio, les Fourches Caudines, et la vue de ces lieux inspira au jeune artiste les grandes pensées qu'il devait reproduire plus tard sur la toile et dans ses poésies.

Après avoir étudié le dessin sous la direction de Grecco, frère de sa mère, il fréquenta l'atelier de Fracanzano, son beau-frère, et celui d'Aniello Falcone, peintre assez connu pour ses tableaux de batailles. Bientôt l'esprit fier et mobile de Salvator dut se plier à la fatigue

d'un travail assidu, et la mort de son père, qui lui léguait une famille pauvre et très nombreuse, lui fit entreprendre ses premiers paysages et ses premières marines; il les signa du nom de *Salvatoriello*[1] et les vendit à un fripier de la rue de Tolède. Le célèbre Lanfranchi les découvrit et les acheta; il encouragea Salvator, mais la meilleure école de peinture lui était fermée, c'était celle de Naples, que dirigeait Ribeira *lo Spagnoletto*. Cette école était tellement protégée par le gouvernement que Ribeira persécutait tous les artistes qui voulaient se soustraire à son joug. Le jeune peintre aima mieux s'expatrier que de fléchir le genou devant lui. Comme Salvator était pauvre il voyagea à pied et arriva ainsi à Rome; ce ne fut pas toutefois sans verser des larmes amères qu'il quitta la belle ville de Naples, où

[1] Diminutif de *Salvator*.

son génie méconnu ne lui eût attiré que des persécutions.

C'était à cette même époque que Milton allait visiter Galilée dans sa prison, Milton, qui peu de temps après, devenu pauvre et aveugle, vendait son immortel poëme deux livres sterling; on eût dit qu'une voix sortie de l'enfer criait partout, excepté en France : Guerre au talent!

Salvator Rosa fut malade aussitôt son arrivée à Rome; il lutta avec constance contre sa mauvaise fortune, et un ami généreux le secourut à temps. Protégé ensuite par le cardinal Colonne, il peignit des fresques, entreprit d'autres ouvrages; enfin ses tableaux et ses poésies lui valurent bientôt l'admiration des Romains. Mais il voulut revoir Naples, où il fut aussi mal jugé cette fois que la première; il peignit deux tableaux pour les Chartreux, et ce fut le seul encouragement qu'il

reçut dans cette ville. Pendant qu'il y était, l'insurrection de Masaniello éclata; Salvator se battit dans les rangs de la *Compagnie de la mort* organisée par Aniello Falcone, son ancien maître. Il fit même plusieurs portraits du chef de cette révolte. Lorsque le pêcheur Masaniello eut été tué, Salvator Rosa quitta Naples en la maudissant, et fit le serment de n'y jamais revenir; il retourna donc à Rome. Ce grand artiste exprima souvent dans ses tableaux, aussi bien qu'en ses vers, les pensées satiriques qui le dominaient : on les remarqua surtout dans son fameux tableau de la *Fortune,* dont les allégories furent applaudies des uns et désapprouvées par le plus grand nombre. Salvator quitta de nouveau sa patrie d'adoption pour se réfugier à Florence, où il reçut de la part du grand-duc, et de l'élite de la société florentine, les marques les plus flatteuses d'intérêt et d'estime. Cependant lorsque l'o-

rage fut apaisé, il revint à Rome, où il passa paisiblement le reste de sa vie, entouré de soins et comblé d'honneurs. Il sut jouir de l'aisance qu'il avait acquise par un travail assidu. Si Salvator Rosa a été l'un des plus nobles soutiens de l'art en Italie, la littérature ne lui assigne pas une place moins distinguée ; les pensées et le style de ses satires sont d'un ordre plus élevé que les ouvrages de la plupart de ses contemporains. On trouve dans *la Guerra* et dans *l'Invidia* des morceaux pleins de chaleur et d'inspiration, tels que ceux-ci :

Dite che della fede è spento il zelo,
E che a prezzo d'un par vender si vede
L'onor, la libertà, l'anima, il cielo, etc.

Dans le passage suivant [1] il décrit les événements dont Masaniello fut le promoteur.

Mira l'alto ardimento, ancorchè inerme;
Quante ingiustizie in un sol giorno opprime

[1] Extrait de *la Guerre*.

Un vile, un scalzo, un pescator, un verme!
Mira in basso natal alma sublime
Che per serbar della sua patria i fregi,
Le più superbe teste adegua all' ime!
Ecco ripullular gli antichi pregi
Dei Codri, degli Ancuri e dei Trasibuli,
S' oggi un vil pescator da norma ai regi.

« Voyez sa noble audace, quoiqu'il soit désarmé; que d'injustices il détruit en un jour, ce vil pêcheur aux pieds nus, ce ver de terre! Admirez une âme sublime dans un homme du peuple, qui abaisse jusqu'à terre les têtes les plus élevées, pour soutenir la gloire de son pays! Voici revenir en foule les antiques vertus des Codrus, des Anchure et des Trasybule, si aujourd'hui un vil pêcheur dicte des lois aux monarques. »

Le style de Salvator Rosa, ordinairement grave et sévère, est quelquefois facétieux, comme on va le voir :

Era la notte, e delle stelle i lumi
Cintia cingean, che del cornato argento
Sulla testa a più d' un scotea gl' influssi.
Tacea dell' aria il garrulo clemente,
Tacea dell' ocean il moto alterno,
E soffiavan le spie, ma non il vento.

(*L'Invidia.*)

« La nuit était venue, et la clarté des étoiles « entourait Cynthie, dont le croissant ar- « genté répandait son influence sur la tête de « plus d'un mortel. Le doux murmure de l'air « se taisait, le mouvement alterne de l'Océan « avait cessé, et, au défaut du vent, les « mouches [1] soufflaient ! »

Tel fut l'homme et tels sont ses ouvrages, si peu appréciés lorsqu'ils parurent; mais la postérité, plus équitable que les contemporains de Salvator, l'a classé parmi les plus grands peintres et les littérateurs les plus originaux

[1] Mouches, *espions*.

de son pays. L'excentricité de Salvator Rosa l'a fait chef d'école, lui qui ne voulut appartenir à aucune et qui n'imita jamais que la nature.

Prêtre d'un culte ignoré de son siècle, enthousiaste de l'indépendance dans l'art, il la prêcha surtout par son exemple.

CHAPITRE XV.

GALILÉE.

CHAPITRE XV.

Galilée.

Galilée Galilei naquit le 18 février 1564. Son père, qui était fort pauvre, lui donna cependant une éducation très soignée. Le jeune Galilée fit ses études à l'Université de Pise, et bien qu'on le destinât à la médecine, il pria le mathématicien Ricci de lui enseigner les premiers éléments de la science dont il était épris sans la connaître. Galilée suivit dès lors la route où son génie l'entraînait : les ouvrages d'Euclide et d'Archimède furent les seuls qu'il voulut étudier ; Hippocrate et Galien restaient ouverts devant lui, mais toujours à la même page, tandis qu'il résolvait à la dérobée les problèmes les plus difficiles. Le père de Galilée

découvrit bientôt cette supercherie; cependant, comme il était lui-même homme d'esprit, il ne s'opposa pas à un penchant qu'il jugea irrésistible.

Affranchi de toute contrainte, le jeune Galilée se lança avec ardeur dans la carrière qu'il devait parcourir si glorieusement. Il abandonna tous les systèmes pour les mathématiques, science à l'aide de laquelle il se proposait d'étudier la nature.

Le Hollandais Jacques Metius venait de découvrir le télescope; mais il ne l'avait appliqué à aucune destination spéciale. Galilée vit le nouvel instrument, il en fit un lui-même, s'en servit pour observer les astres, pour mesurer les distances, et ses calculs ne tardèrent pas à renverser la cosmographie d'Aristote.

Nommé professeur à Padoue, Galilée continua ses investigations et il fit de nouvelles découvertes astronomiques, telles que les pha-

ses de Vénus, les taches au soleil et les quatre satellites de Jupiter, qu'il appela les astres de Médicis.

Passant du ciel à la terre, il fixa les principes de la mécanique, de la statique, de l'hydrostatique, et appliqua à l'horlogerie ses observations sur l'oscillation des corps suspendus.

Lorsque Michel Moestlin lui eut fait connaître les idées de Copernic sur le mouvement de la terre, il les adopta avec enthousiasme et les appuya de solides raisons. Mais sa théorie ne fut généralement connue que lorsqu'elle lui eut attiré des persécutions.

En 1615, il fut pour la première fois sommé de comparaître au tribunal du Saint-Office, où défense lui fut faite de persévérer dans son système. Galilée promit tout; mais il continua à suivre la pente vers laquelle son génie l'entraînait à la recherche

de la vérité. Il médita, pendant des années, sur les théories qui ont opéré dans les sciences naturelles les progrès que Newton perfectionna encore. Après avoir produit une foule de preuves physiques et mathématiques pour établir le mouvement de la terre et la configuration des cieux, Galilée publia ses Dialogues sur les systèmes de Ptolomée et de Copernic, dans lesquels il employa tout ce qu'un esprit fin et un goût délicat peuvent imaginer de plus charmant pour rendre la vérité attrayante. Trois personnages figurent dans cet ouvrage : le Vénitien Sagredo, le Florentin Salviati, et un certain Simplicius, rhéteur obstiné, qui refuse de croire aux axiomes les mieux démontrés, lorsqu'ils sont en opposition avec les principes du maître qu'il révère : les deux autres sont, au contraire, avides de connaissances et de découvertes. Ce livre, qui excita généralement une vive admiration, pro-

voqua la haine de l'école, dont l'esprit avait prévalu pendant des siècles. Une nouvelle persécution fut la récompense de tant de travaux et de veilles. Mais laissons parler Galilée à ce sujet.

LETTERA AL PADRE VINCENZO RENIERI.

« Voi ben sapete, padre Vincenzo, che la « mia vita non è stata finora, che un soggetto « d'accidenti e di casi, che la sola pazienza « d'un filosofo può riguardare con indiffe- « renza, come effetti necessarj delle tante strane « rivoluzioni, a cui è sottomesso il globo che « abitiamo. I nostri simili per quanto ci affa- « tichiamo di giovargli, a diritto, ed a rovescio « procurano di renderci la pariglia coll' in- « gratitudine, co' furti, colle accuse, e tutto « ciò si ritrova nel corso della mia vita. Ciò « vi basti senza più interpellarmi circa le no- « tizie d' una causa, e di un resto che io nep-

« pure so d'avere. Voi mi domandate conto, « nell' ultima vostra de' 17 di giugno di quest' « anno, di ciò che in Roma mi è accaduto, e « di qual tenore fosse verso di me il padre « commissario Ippolito Maria Lancio, e mon- « signor Alessandro Vitrici, assessore. Questi « sono i nomi de' miei giudici, ch' ho presenti « ancora alla memoria, sebben ora mi vien « detto, che tanto l' uno come l' altro sieno « mutati, e sia fatto assessore monsignor Pie- « tro Paolo Febei, e commissario il padre Vi- « cenzo Macolani. M' interessa un tribunale, « in cui per esser ragionevole, sono stato ri- « putato poco men ch' eretico. Chi sa che non « mi riducano gli uomini dalla professione di « filosofo a quella di storico dell' Inquisizione? « Ma me ne fan tanto a fine ch' io diventi « l' ignorante e lo sciocco d' Italia, che farà « d' uopo alla per fine finger d' esserlo. Caro « padre Vincenzo, io non sono alieno di porre

« in carta i miei sentimenti su di ciò che mi « domandate, purchè si prendino le precau- « zioni per farvi giugnere questa lettera, che « già si preser da me allor quando mi con- « venne rispondere al signor Lotario Sarsi Si- « gensano, sotto il qual nome era nascoso il « padre Orazio Grassi, gesuita, autore della « *Libra astronomica e filosofica*, il quale « ebbe l'abilità di pungere me unitamente « con il signor Mario Guiducci, nostro co- « mune amico. Ma non bastarono le lettere, « bisognò dar fuori il *Saggiatore*, e porlo « sotto l'ombre delle Api di Urbano VIII, « acciò pensasser esse col loro aculeo a pun- « gerlo, ed a diffendermi. A voi però basterà « questa lettera, che non mi sento portato « a fare un libro su d'uno processo, e sull'In- « quisizione, non essendo nato per fare il « teologo, e molto men l'autor criminalista. « Io aveva fin da giovane studiato e meditato

« pareva giusta; non ostante fu sempre tras-
« curata, e non ebbi per riposta che un' alzata
« di spalle, solito rifugio di chi è persuaso
« per pregiudizio e per antecipata opinione.
« Finalmente fui obbligato di ritrattare, come
« vero cattolico, questa mia opinione, ed in
« pena, mi fu proibito *il Dialogo*, e dopo
« cinque mesi licenziato di Roma (in tempo
« che la città di Firenze era infetta di peste),
« mi fu destinata per carcere, con generosa
« pietà, l'abitazione del mio più caro amico
« che avessi in Siena, monsignor arcivescovo
« Piccolomini; della cui gentilissima conver-
« sazione io godetti con tanta quiete e soddis-
« fazione dell' animo mio, che quivi repigliati
« i miei studj, trovai e dimostrai gran parte
« delle conclusioni meccaniche sopra la resis-
« tenza de' solidi, con altre speculazioni. E
« dopo cinque mesi incirca, cessata la pesti-
« lenza della mia patria, da Sua Santità mi è

« stata permutata la strettezza di quella casa « nella libertà della campagna, da me tanto « gradita, onde me ne tornai alla villa di Bel- « losguardo, e dopo in Arcetri, dove tuttora « mi ritrovo a respirare quest' aria salubre « vicino alla mia cara patria Firenze. State « sano[1]. »

LETTRE AU PÈRE VINCENT RENIERI.

« Vous savez bien, père Vincent, que ma « vie a été jusqu'à présent une suite non inter- « rompue d'événements et de circonstances, « qu'un philosophe patient peut seul considé- « rer avec indifférence, comme les effets néces- « saires des révolutions fréquentes et bizarres « auxquelles le globe que nous habitons est « soumis. Plus nous nous efforçons de diriger

[1] GALILEI, *Opere*.

« nos semblables dans le droit chemin, plus « ils nous témoignent d'ingratitude; ils nous « volent, ils nous accusent, et tout cela se « retrouve dans le cours de mon existence. « Cessez donc de m'interroger sur les détails « de mon procès et sur un reste de vie dont « j'ai à peine la conscience. Dans votre der- « nière du 17 juin de cette année, vous me « demandez compte de ce qui m'est arrivé à « Rome, et de quelle manière le père commis- « saire Hippolyte-Marie Lancio, et l'assesseur « monseigneur Alexandre Vitrici, se sont con- « duits à mon égard. Ces noms, que j'ai en- « core présents à la mémoire, sont ceux de « mes juges; mais on me vient dire qu'ils « ont été changés; que monseigneur Pierre « Paolo Febei a été fait assesseur, et le père « Vincent Macolani commissaire. Il m'inté- « resse ce tribunal, qui m'a déclaré hérétique « parce que j'ai osé lui parler raison. Qui sait

« si les hommes ne me forceront pas, de phi-
« losophe que je suis, à me transformer en
« historien de l'Inquisition? Mais ils m'en font
« tant dans le but de me rendre l'homme le
« plus sot et le plus ignorant d'Italie, qu'il
« faudra bien à la fin que je tâche de le pa-
« raître. Cher père Vincent, je ne suis pas
« éloigné de vous écrire mon opinion sur ce
« que vous demandez, pourvu qu'il soit pos-
« sible de prendre, pour vous faire parvenir
« cette lettre, les précautions que je fus obligé
« d'employer lorsque je voulus répondre à
« M. Lotario Sarsi Sigensano, sous le nom
« duquel était caché le père Orazio Grassi,
« jésuite, auteur de la *Libra astronomica e*
« *filosofica*, lequel eut le talent de m'offen-
« ser et de blesser aussi M. Mario Guiducci,
« notre ami commun. Mais les lettres ne suf-
« firent pas; il fallut publier le *Saggiatore*,
« et le placer sous l'aile des abeilles d'Ur-

« bain VIII [1], afin qu'elles pussent me dé-
« fendre, en rendant piqûre pour piqûre.
« Contentez-vous donc de cette lettre; car je
« ne suis pas tenté d'écrire un livre sur ce
« procès et sur l'Inquisition, n'étant pas né
« pour faire un théologien, et encore moins
« un auteur criminaliste. J'étais bien jeune
« lorsque j'ai commencé à étudier et à médi-
« ter, pour pouvoir publier un jour mon *Dia-*
« *logue sur les deux Systèmes de Ptolomée et*
« *de Copernic*. Dès qu'on m'eut nommé pro-
« fesseur à Padoue, je raisonnai, je philoso-
« phai sans cesse sur cette matière, et j'y étais
« entraîné par cette idée : je me proposais d'ex-
« pliquer par le mouvement supposé de la
« terre le flux et le reflux de la mer. Je fis part
« de mon projet au prince Gustave de Suède,
« lorsqu'il vint assister à mes leçons. Il visitait

[1] Les Barberini ont des abeilles dans leurs armes.

« alors l'Italie incognito, et il s'arrêta pendant plusieurs mois, ainsi que sa suite, dans « la ville de Padoue. J'eus le bonheur de me « lier avec lui, à l'occasion de mes nouvelles « expériences et des problèmes que je me pro- « posais, et que je résolvais journellement. « Le prince voulut que je lui enseignasse la « langue toscane. Mais ce qui répandit dans « Rome mon opinion touchant le mouvement « de la terre, ce fut un assez long discours, « adressé à l'excellentissime seigneur cardinal « Orsini. On m'accusa alors d'être un écrivain « hardi, un promoteur de scandale. Après la « publication de mes *Dialogues*, la congré- « gation du Saint-Office m'appela à Rome, où « j'arrivai le 10 février 1633. Je fus soumis à « la haute clémence de ce tribunal et du sou- « verain pontife Urbain VIII, lequel me trouva « digne de son estime, bien que je ne susse « pas faire l'épigramme ni le petit sonnet ga-

« lant. Je fus arrêté dans le délicieux palais de « la *Trinità de' Monti*, auprès de l'ambassa- « deur de Toscane. Le jour suivant, le père « commissaire Lancio vint me trouver, et « m'emmena dans sa voiture. Il me fit diverses « questions pendant que nous cheminions, et « se montra empressé de me fournir les moyens « de réparer le scandale que j'avais causé dans « toute l'Italie, en soutenant mon système du « mouvement de la terre. Quelque solides, « quelque mathématiques que fussent mes rai- « sons, il répondait invariablement : *Terra « autem in æternum stabit, quia terra in æter- « num stat*, comme dit l'Écriture. Tout en « conversant, nous arrivâmes au palais du « Saint-Office, qui est situé au couchant de « la magnifique église de Saint-Pierre. Je fus « présenté de suite, par le commissaire, à « l'assesseur monseigneur Vitrici, et je trouvai « avec lui deux religieux dominicains. Ceux-ci

« me sommèrent poliment de déduire mes rai-
« sons en pleine assemblée, disant qu'alors on
« ferait droit à ma justification, en admettant
« qu'on m'eût trouvé coupable. Le jeudi sui-
« vant, je fus présenté à la congrégation. Je
« me mis en devoir de fournir des preuves,
« qui pour mon malheur ne furent pas ac-
« cueillies; et quelque chose que je fisse, je
« n'eus pas le talent de persuader. On arrivait
« toujours, par de saintes digressions, à me con-
« vaincre d'indignité, et le passage de l'Écri-
« ture était invariablement opposé, comme
« l'Achille[1] de mon délit. Me souvenant à pro-
« pos d'un passage de l'Écriture, je le citai,
« mais avec peu de succès. Je disais qu'il y
« avait dans la Bible des expressions qui me
« semblaient conformes à l'idée qu'on avait
« autrefois de la science astronomique, et que

[1] L'argument victorieux.

« le passage allégué contre moi était peut-être
« de ce genre, puisque, ajoutai-je, Élie dit,
« au chap. XXXVII, verset 18 du livre de Job,
« que les cieux sont solides et polis comme un
« miroir de cuivre ou de bronze. On voit donc
« qu'il parle là d'après le système de Ptolo-
« mée, démontré absurde par la philosophie
« moderne et par tout ce que la saine raison a
« de plus convaincant. D'ailleurs, si l'on donne
« tant d'importance à l'action de Josué, lors-
« qu'il s'agit de prouver que le soleil tourne,
« on devra aussi remarquer le passage où il est
« dit que le ciel est composé d'une multitude
« d'autres ciels qui sont comme autant de mi-
« roirs. Cette conclusion me semblait juste;
« elle fut pourtant dédaignée, et je n'obtins
« pour réponse qu'un mouvement d'épaules,
« argument ordinaire de ceux qui sont sous
« l'influence d'un préjugé ou d'une opinion
« toute faite. Enfin je fus obligé de me rétrac-

« ter, en vrai catholique. Pour me punir, on « mit mon *Dialogue* à l'index. On me permit « de quitter Rome au bout de cinq mois, et « dans le temps que Florence était ravagée par « la peste; on eut la générosité et la pitié de « m'assigner pour prison la maison que mon « plus cher ami, l'archevêque Piccolomini, ha- « bitait à Sienne. Je pus jouir à loisir de sa « conversation agréable; elle calma tellement « mon esprit, que je repris là mes études. Je « trouvai et je démontrai une grande partie de « mes expériences sur la mécanique, sur la « résistance des corps solides, et beaucoup « d'autres choses. Enfin, au bout de cinq « autres mois, la peste cessa dans ma ville « natale. Sa Sainteté me permit d'échanger « l'étroite enceinte de cette maison contre la « liberté des champs, que j'aime tant. Je m'en « allai donc à la villa de Bellosguardo, et en- « suite à Arcetri, où je respire maintenant

« un air salubre près de Florence, ma belle « patrie. Portez-vous bien[1]. »

De retour à Florence, Galilée continua ses recherches scientifiques pendant dix ans encore, et mourut enfin le 8 janvier 1641. Sa vie a été comme celle de presque tous les grands hommes, que leurs contemporains abreuvent de chagrin et d'amertume, laissant le soin à l'impartiale postérité de rendre une justice éclatante, mais tardive, aux martyrs de la vérité[2].

Les ouvrages de Galilée sont : 1°. *Nuncius sydereus;* il explique dans cet ouvrage les moyens dont il s'est servi pour arriver à ses découvertes astronomiques; 2°. les *Dialogues*

[1] *OEuvres de Galilée.*

[2] C'est ainsi que Bernard de Montfaucon parle de Galilée : « Italicorum hujus seculi facile princeps Galileus, qui dire « diuque vexatus et compulsus abjurare doctrinam, multis « invisus obiit. »

sur les Systèmes de Ptolomée et de Copernic; 3°. *il Saggiatore*, traité de philosophie pratique; 4°. les *Démonstrations mathématiques sur deux nouvelles Sciences qui sont du domaine de la mécanique;* 5°. *de l'Emploi du Compas en Géométrie et dans l'Art militaire.* Il a écrit aussi, sur divers sujets, des lettres qui ont été publiées dans l'édition complète de ses œuvres, imprimée à Milan, en 1808, par Bottari.

On conserve encore, dans la bibliothèque Riccardiana, à Florence, un manuscrit de Galilée sur les fortifications et les constructions militaires. Le style de ce célèbre mathématicien est d'une pureté antique, et quelque occupé qu'il fût du cours des astres, il n'en cultivait pas moins la littérature et la poésie; l'abbé Salvini[1] assure même avoir eu en sa

[1] Salvini, qui est cité par Crescimbeni dans son *Histoire de la Poésie vulgaire.*

possession plusieurs sonnets de Galilée, et avoir lu, du même auteur, quelques fragments d'un poëme burlesque sur les toges.

Des savants de tous les pays ont exprimé une admiration enthousiaste pour le génie de Galilée; Hume le met au-dessus de Bacon, non seulement pour les progrès qu'il fit faire à la science, mais encore pour l'élégance du style.

Les grands desseins de la Providence se manifestent d'une manière frappante dans l'enchaînement qui fit naître Newton le jour où mourut Galilée : à peine un astre a disparu qu'un autre lui succède et prolonge le sillon de lumière qu'il a laissé derrière lui.

Nous nous plaisons à transcrire ici le parallèle qu'un auteur italien a établi entre ces deux grands hommes :

« Rovesciato il vecchio sistema delle scuole,

« insegnato il metodo d' osservare, e di ragio-
« nare, riconosciuto l'universo per ogni parte,
« applicata la geometria alla fisica, fissato il
« piano dell' astronomia e della geografia,
« trattata ampiamente dal Galileo la statica,
« l'idrostatica e la meccanica; contemporanea-
« mente promossa l' algebra dal Cartesio, ed
« applicata alla geometria; preparato dal Ca-
« valieri il calcolo differenziale; spiegata dal
« Torricelli l' aerometria, e d' all' Ugenio
« l' orologeria, l'ottica e la teorica delle forze
« centrifughe; trovate dal Keplero le leggi del
« moto de' corpi celesti, abbisognava alle
« scienze un genio superiore, che, con tutti
« gli ajuti della geometria e dell' algebra, colla
« maggior forza d' ingegno e collo studio più
« profondo ed indefesso, abbracciando tutte
« le altre invenzioni, le portasse al più alto
« grado di perfezione, e ne lasciasse a' posteri
« solamente l' ultimo finimento. Bisognava

« che si succedessero il Galileo ed il Newton, « ambedue abbastanza liberi, intraprendenti « ed attivi per dar una nuova forma alle « scienze; ambedue d' idee vaste e precise, « d'una fervida immaginazione, d'un giudizio « lento e maturo, nel travaglio pazienti e « conseguenti nelle ricerche; ambedue occu- « pati dalle verità utili, ed attenti a tutti quei « casi ne' quali le cognizioni astratte potevano « influire nel bene della società : il primo « colla teoria de' fiumi principalmentè, e col « problema delle longitudini; il secondo co' « saggi sopra il valore intrinseco delle mo- « nete, e colla riforma della zecca in Inghil- « terra. Ambedue erano forniti di tutt' i ta- « lenti necessarj, il primo per cominciare la « rivoluzione delle scienze, il secondo per « darvi la forma, che devono conservare sta- « bilmente; ambedue nelle più sublimi inven- « zioni non sono stati esenti dalla condizion

« degli altri uomini, d' errar qualche volta;
« ambedue superando coll' ingegno il restante
« del genere umano, nella società si sapevano
« ridurre al livello di tutti : d' un carattere
« dolce ed affabile, modesti, semplici, gene-
« rosi, grati a' benefici, sensibili all' amicizia.
« Il primo, bastantemente provvisto e co-
« modo, spesse volte infastidito degli emuli,
« abbandonato per qualche tempo alla perse-
« cuzione, non fu onorato generalmente che
« in morte. Il secondo, ricco oltre la condi-
« zione degli uomini di lettere, fu in tutta la
« lunga sua vita l' idolo d' una nazione libera,
« illuminata, e potente. Riconoscendo ambe-
« due una rivelazione, il primo visse cattolico,
« e si limitò a studiare l' Essere-Supremo nelle
« sue opere; il secondo, o sociniano, o angli-
« cano, s' abbandonò in due opuscoli all' inter-
« pretazione storica delle profezie di Daniello
« e dell' Apocalisse. I due opuscoli sono stati

« dimenticati, mentre l' altre opere fisiche e
« matematiche del Newton hanno formato la
« principale occupazione dei matematici, che
« gli sono succeduti sino al presente, o nel
« supplire ai calcoli ed alle dimostrazioni sop-
« presse, o nel seguitare i principi sino alle
« ultime conseguenze, o nell' emendare i
« luoghi mancati, o nel generalizzar le teorie,
« ridurle a metodi più precisi, ed applicarli a
« tutt' i fenomeni della terra e del cielo[1]. »

« Lorsqu'on eut renversé l'ancienne mé-
« thode des écoles; qu'on eut appris à obser-
« ver, à raisonner, à explorer l'univers dans
« toutes ses parties; qu'on eut appliqué la géo-
« métrie à la physique; lorsqu'on eut fixé le
« plan de l'astronomie et de la géographie,
« étudié consciencieusement la statique, l'hy-
« drostatique et la mécanique de Galilée; ap-

[1] Paolo Frisi, *Elogio di Galileo.*

« pliqué à la géométrie l'algèbre de Descartes ;
« lorsqu'on eut préparé le calcul différentiel
« avec Cavalieri, expliqué l'aérométrie d'après
« Torricelli, l'horlogerie, l'optique, la théo-
« rie des forces excentriques avec Ugenio ;
« enfin lorsque Keppler eut découvert les lois
« du mouvement sidéral, les sciences atten-
« daient qu'un génie supérieur, guidé par la
« géométrie et l'algèbre, embrassât de sa puis-
« sante intelligence toutes les autres inven-
« tions, et les portât, par son savoir profond
« et immense, à leur plus haut point de per-
« fection, pour que ses successeurs n'eussent
« plus que la dernière main à y mettre. Il fal-
« lait donc que deux hommes comme Galilée
« et Newton se succédassent. Tous deux assez
« libres, entreprenants et actifs, pour donner
« une nouvelle forme aux sciences ; ayant tous
« deux la pensée vaste et arrêtée, l'imagina-
« tion ardente, le jugement lent et sûr, pa-

« tients au travail, persévérants dans leurs « recherches, occupés tous deux de vérités « utiles, ils épiaient les moindres circonstances « à l'aide desquelles on pouvait utiliser les « connaissances abstraites au profit de la so- « ciété, et ils concouraient à ce but, l'un en « travaillant à ses Essais sur la valeur intrin- « sèque des monnaies, qui opérèrent une ré- « forme en Angleterre; l'autre en résolvant le « problème des longitudes, et surtout en éta- « blissant sa théorie des fleuves. Tous deux « étaient doués des talents nécessaires, le pre- « mier pour commencer une révolution dans « les sciences, le second pour lui donner la « forme qui devait la rendre stable. Mais dans « leurs conceptions les plus sublimes, ils ne « sont pas toujours exempts des erreurs inhé- « rentes à l'espèce humaine. Surpassant tous « deux les autres hommes par leur génie, ils « savaient, dans la société, se rapetisser au

« niveau de chacun : ils étaient doux, affables, « modestes, simples, généreux, reconnais- « sants et sensibles à l'amitié. Le premier, « ayant de quoi vivre à l'aise, s'ennuyait sou- « vent de ses disciples; exposé pendant quel- « que temps à la persécution, il ne fut gé- « néralement apprécié qu'après sa mort. Le « second, plus riche que ne sont ordinaire- « ment les gens de lettres, fut durant toute « sa longue vie l'idole d'une nation libre, « éclairée et puissante. Reconnaissant tous « deux la révélation, le premier, quoique élevé « dans le catholicisme, s'est borné à étudier « l'Être-Suprême dans ses oeuvres; le second, « socinien ou anglican, a interprété textuel- « lement les prophéties de Daniel et celles de « l'Apocalypse dans deux opuscules qui ont « été promptement oubliés, tandis que les « autres ouvrages de Newton, sur la physique « et les mathématiques, ont servi jusqu'à pré-

« sert de base aux études des mathématiciens, « soit qu'ils veuillent parfaire des calculs ou « des démonstrations incomplètes, suivre des « principes jusqu'à leurs dernières consé- « quences, rectifier de fausses indications, gé- « néraliser des théories ou les réduire à des « méthodes plus précises, pour les appliquer « à tous les phénomènes de la terre et du « ciel [1]. »

[1] Paolo Frisi, *Éloge de Galilée.*

CHAPITRE XVI.

XVIIIe SIÈCLE.

CHAPITRE XVI.

XVIIIe siècle.

Une révolution s'opéra dans la littérature dès le commencement du XVIIIe siècle, non seulement en France et en Italie, mais dans toute l'Europe ; le mouvement des idées finit par mettre les mœurs en contradiction avec les lois, et cet ordre de choses attira l'attention des plus grands penseurs de cette époque : ils méditèrent une réforme sociale qui servit de texte à beaucoup d'ouvrages d'une haute portée scientifique et littéraire.

La philosophie avait secoué partout le joug de l'école d'Aristote : Gassendi, Descartes, Locke, Newton, marchèrent d'expérience en expérience, et de découverte en découverte,

sur la route que Galilée leur avait tracée. La science leur livra ses secrets, et la nature ses harmonies, qui, grâce à eux, frappèrent bientôt l'œil du vulgaire. On vit se lancer dans l'arène Charles de Secondat, baron de Montesquieu, législateur et réformateur philanthrope; puis Rousseau, qui écrivait ses belles pensées avec l'éloquence passionnée d'un apôtre. Raynal, Mably, Condillac, etc., occupent le milieu de cette période, que Volney et Mirabeau sont venus clore.

En Angleterre, Gibbon, Robertson, Spencer et Fox, publiaient leurs excellents ouvrages. L'Allemagne ne resta pas étrangère à ce mouvement littéraire, et c'est à lui qu'elle a dû Schiller et Goethe. L'Italie elle-même avait renoncé aux puérilités et aux concetti du XVIIe siècle, pour suivre l'exemple des autres pays. Jean-Baptiste Vico jetait les premiers fondements de la philosophie de l'histoire, en

écrivant sa *Science nouvelle;* mais cet homme extraordinaire fut moins apprécié de son vivant qu'il ne l'a été depuis. Un des écrivains les plus éloquents de notre époque s'est plu à lui donner des éloges qu'il mérite si bien lui-même; M. de Châteaubriand dit dans la préface de ses *Études historiques* : « Un homme, « patiemment endormi pendant un siècle et « demi dans sa poussière, vient de ressusciter « pour réclamer sa gloire ajournée; il avait « devancé son temps; quand l'ère des idées « qu'il représentait est arrivée, elles ont été « frapper à sa tombe et le réveiller : je veux « parler de Vico. »

Beccaria[1] publiait dans le même temps son immortel *Traité des Délits et des Peines;* Filangieri, sa *Science de la Législation;* Marius

[1] Il poussa la philanthropie jusqu'à refuser à la société le droit de mort sur ses membres, et il a proclamé dans cet ouvrage l'inviolabilité de la vie humaine.

Pagano, ses *Essais politiques*; l'abbé Genovesi traduisait Montesquieu, et l'enrichissait de savants commentaires.

Si de la science nous passons à la poésie, Pierre Metastasio est le premier poète du XVIIIe siècle qui attire notre attention; car on n'avait rien fait jusqu'alors, dans le genre dramatique, qui pût être comparé, pour la grâce et l'élégance, aux ouvrages de Métastase. Sa poésie est riche d'idées; elle excite les plus nobles passions, et captive toujours, soit qu'elle exprime des pensées sublimes ou tendres, soit qu'elle peigne des sentiments héroïques ou simples; elle émeut, parce qu'elle est naturelle et vraie; enfin ce n'est pas à tort que les Italiens appellent Métastase le poète du coeur. Ses drames produisirent une révolution scénique en Italie. La plupart de ses vers acquirent une popularité qui les fit passer en proverbes; ils étaient dans toutes les bouches, et les Italiens

les citaient souvent avec l'enthousiasme qui animait les Grecs lorsqu'ils disaient les vers de Sophocle ou d'Euripide.

Parmi les hommes qui suivirent l'exemple de Métastase, en donnant un nouvel élan à la poésie italienne, nous citerons Jean-Baptiste Zappi, célèbre pour ses poésies lyriques; Marius Crescimbeni, qui fut à la fois poète et critique: son *Histoire de la Poésie vulgaire* est pleine d'érudition et de savantes recherches; enfin Niccolo Fortiguerra, auteur de *Ricciardetto*. Ces poètes fondèrent l'ère qui commença avec le XVIIIe siècle, dont la fin vit naître Cesarotti, Parini, Casti, etc., qui ont à leur tour légué leur noble héritage à Monti, à Pindemonte, à Foscolo, à Manzoni, à Niccolini; et ceux-ci ont recueilli ce legs du génie pour l'accroître de leurs propres richesses.

Melchiorre Cesarotti naquit à Padoue en 1730. Ses vastes connaissances en tout genre,

ses poésies, ses ouvrages en prose et sa traduction d'Homère, l'avaient déjà fait connaître non seulement en Italie, mais dans toute l'Europe, lorsqu'il fit paraître sa traduction d'Ossian. Ce monument du génie de Macpherson a immortalisé deux grands poètes, et la muse italienne l'emporte quelquefois, par ses suaves harmonies, sur celle du chantre d'Érin. C'est un beau triomphe obtenu par la langue italienne sur celle des Celtes et des Saxons. Qui peut rester insensible aux accents que fait entendre la lyre de Cesarotti sur le tombeau d'Oscar, ou sur celui de Malvina ?

China il fioretto
La testa rugiadosa ,
Alza la il venticello
E la vezzeggia :
Perchè mi svegli tu
Par che il fioretto chiedagli',
Il nembo il nembo appressasi

Che già m' atterra e sfiorami:
Dimani io non son più[1].

Rien de plus harmonieux que ces vers sur les vicissitudes humaines :

Quanti dei duci antichi
Passar com' ombra e senz' onor di fama!
Tutti un giorno chiama la tomba,
Un giorno ancora chiamerà com' essi
I figli della futura etade.
Altra sorge, altra cade;
Delle schiatte mortali
Esse son onde e pure in Morven fronde:
Cadono queste, il vento le disperde,
Succedon le altre; e l' arbuscel rinverde.

Le chantre de Chio et celui de la Calédonie ont trouvé en Cesarotti plus qu'un traducteur : il a fallu qu'il fût lui-même poète original pour faire admirer, aux habitants d'une

[1] OSSIAN, *Mort de Malvina.*

terre de fleurs et de parfums, les sombres tableaux d'une nature sauvage. Il décrit admirablement les tempêtes, le mugissement des vagues qui viennent se briser sur des plages incultes ou contre des rochers nus, dont la cime se perd dans d'éternelles brumes. Un soupir du barde italien est triste comme le souffle du vent sur les feuilles séchées; ses plaintes sont vagues et mélancoliques comme celles que l'Océan jette à l'écho du rivage.

L'abbé Joseph Parini, né à Bosisio, dans le Milanais, est un des poètes les plus estimés du xviiie siècle. Il y a dans ses poëmes satiriques intitulés : *il Mattino, il Mezzogiorno, il Vespro*, et *la Notte*, beaucoup de verve et d'heureuses inspirations. Tous les ouvrages de Parini sont écrits avec une extrême pureté de style. Il ne se laissa pas entraîner par la tendance de son siècle; car il flétrit les hommes qui, en France comme en Italie, cachaient

les passions les plus honteuses et les vues les plus cupides sous le masque de la liberté. Les vers de Parini peignent souvent l'amertume de son âme [1]. Il mourut vieux et pauvre!

Jean-Baptiste Casti naquit en 1721 à Montefiascone. Doué d'un naturel aimable, d'un esprit vif et brillant, il adopta un genre tout nouveau en unissant, dans son poëme des *Animaux parlants*, la gravité du poète épique à la grâce naïve du fabuliste. Des pensées originales, une versification facile et des observations frappantes de vérité, font de cet ouvrage un modèle de bon goût, une satire fine et mordante des travers de la société. En voici une courte analyse.

Le monde, avant d'être habité par des hommes, fut entièrement peuplé d'animaux, et toutes les races de brutes possédaient alors

[1] Voyez le sonnet *Memorabile Impostura*, et le morceau *Quando arrivi del Cielo*.

le don de la parole. Ce ne fut qu'après une révolution qui changea la face du globe, fendit les montagnes, nivela les collines, éleva les Alpes, que les animaux perdirent la précieuse faculté de parler, par suite d'une frayeur bien naturelle. Le poète ajoute, à l'appui de cette assertion, que l'effet le plus immédiat de la peur est de priver l'homme de la parole. Les animaux, réunis en société, et jouissant de toutes les facultés qui ont été données au *roi de la création*, songent à choisir un souverain. Plusieurs candidats se présentent. L'Éléphant est repoussé à cause de sa grosseur prodigieuse et parce qu'il manque de *flexibilité;* le Lion est élu, grâce aux intrigues du Chien, qui devient premier ministre. Aussitôt après l'élection, il y a baise-main à la cour, c'est-à-dire *lèche-patte, leccazampa.* Lorsque Lion I[er] meurt, le Chien, disgracié, devient l'âme du parti républicain, à la tête duquel

figuraient auparavant le Tigre et l'Éléphant. La Lionne est déclarée régente pendant la minorité de Lion II, auquel on donne l'Ane pour précepteur. Le Renard, qui est alors premier ministre et favori de la régente, nomme le Chat ministre de la police, et donne la place de bibliothécaire à la Taupe aveugle. Cependant les insurgés républicains livrent une bataille où Lion II est tué par l'Éléphant; ainsi la victoire reste aux factieux. Rien de plus amusant que les obsèques de Lion II et l'oraison funèbre de l'Ane. La médiation des Amphibies est acceptée par les parties belligérantes. Un congrès est convoqué dans une île de l'Atlantique. Les Phoques, les Baleines et les autres Cétacés, dont Casti fait une longue nomenclature, transportent sur leur dos les députés de toutes les espèces d'animaux. Lorsque les membres de l'assemblée sont réunis, ils choisissent pour président l'Hydre aux sept

têtes; elle en couvre une ou plusieurs, quelquefois toutes, selon que la véhémence des orateurs compromet plus ou moins la dignité de cette assemblée. Le congrès durait depuis plusieurs jours, lorsqu'un épouvantable cataclysme engloutit l'île et ses habitants. « Les animaux perdirent la parole parce qu'ils en avaient abusé, » dit l'auteur en terminant son poëme. Il a entremêlé ses railleries piquantes de morceaux d'une rare beauté. Les rôles qu'il fait jouer aux animaux sont toujours en rapport avec les divers instincts qu'on leur connaît. L'unité d'une action habilement conduite, et le charme d'une poésie qui est à la fois simple et riche, rendraient déjà ce poëme très remarquable, sans les connaissances en histoire naturelle et l'érudition de Casti, dont l'ouvrage est un des meilleurs du XVIIIe siècle.

Les prosateurs de cette époque contribuèrent, ainsi que les poètes, à donner aux esprits

une direction contraire au goût de leurs devanciers.

On peut citer Vincent Gravina parmi les prosateurs les plus distingués de cette période littéraire. Il naquit à Rugiano, dans le royaume de Naples. Jurisconsulte, orateur et poète, aucun obstacle ne l'arrêtait lorsqu'il s'agissait de propager les bonnes études. Son ouvrage sur la *Ragione poetica* est d'un critique éclairé, et renferme beaucoup d'érudition. Gravina servit de protecteur et pour ainsi dire de père à Métastase, qu'il guida dans le sentier épineux de la gloire.

Ludovico Muratori était un de ces hommes qui ne doutent jamais de leurs forces. Sans cette confiance en lui-même, il n'eût probablement pas entrepris de classer et de coordonner les chroniques du moyen âge, écrites par des bénédictins : les premières histoires des Lombards, celles des Goths, enfin tous les docu-

ments qui ont servi à écrire l'histoire d'Italie, depuis la chute des Césars jusqu'au XVIIIe siècle. Néanmoins, les *Annales d'Italie* resteront comme un monument de la patience et de la sagacité de Muratori; elles sont le fil à l'aide duquel on peut remonter sans s'égarer jusqu'à l'écroulement de l'empire romain. On a du même auteur un Traité sur la poésie [1], et un autre ouvrage sur la puissance de l'imagination. Celui-ci contient beaucoup de remarques judicieuses, et de curieuses observations touchant l'action de l'esprit sur la matière.

Jérôme Tiraboschi [2] a fait une excellente *Histoire littéraire*. Cet auteur juge des hommes et de leurs œuvres avec un goût pur et une rare impartialité. Ginguené lui a rendu justice dans son bel ouvrage sur la littérature italienne. Il faut ajouter à cette

[1] *Perfetta Poesia*.

[2] Né en 1731, mort en 1794.

liste, déjà longue, les ouvrages philosophiques de Genovesi; l'Histoire de Pierre Giannone, un Commentaire très savant sur la langue italienne, par Salvator Corticelli; *Cent Discours sur l'Éloquence*, du même auteur; une *Histoire ecclésiastique* fort estimée, écrite par Félix Orsi; plusieurs livres de philosophie et de critique, par Francesco Alzarotti, dont le style est fort apprécié en Italie; l'*Art poétique*, de Marie Zanotti; les productions remarquables de l'abbé Ferdinand Galiani, si renommé pour ses saillies spirituelles, ses Traités de philosophie et d'économie politique, science à peine connue au XVIIIe siècle; les ouvrages de Spallanzani, qui peuvent servir de modèle d'élégance et de clarté aux écrivains qui veulent traiter des sujets scientifiques; *I Risorgimenti d'Italia*, par Saverio Bettinelli, et *les Siècles de la Littérature italienne*, excellent livre, dans lequel

Jean-Baptiste Corniani fait connaître la vie privée des auteurs aussi bien que leur mérite littéraire.

Les ouvrages que nous venons de citer, étant pour la plupart d'une haute portée, prouvent que la vogue éphémère des Seicentisti n'avait pas fait oublier aux Italiens du XIIIVe siècle les traditions du XVIe.

Ils cultivèrent aussi les arts avec succès, et Canova a sculpté une Vénus qui peut rivaliser avec celle de Médicis. Cependant, malgré tant d'éléments de progrès dans tous les genres, la langue italienne s'altéra tellement que les meilleurs écrivains du XVIIIe siècle sont peu estimés aujourd'hui pour leur langage, qui est plus ou moins entaché de gallicismes. Métastase lui-même a encouru de nos jours la censure de *la Crusca*, de cette célèbre académie qui a sauvé du naufrage la langue de Boccace et de l'Arioste.

Enfin ce XVIIIe siècle, qui a donné tant de penseurs à l'Italie, a été une époque de décadence pour sa langue. Nous verrons jusqu'à quel point les littérateurs modernes ont réussi à lui rendre sa grâce et sa pureté. Un grand génie leur traça la route qu'ils devaient suivre. Napoléon, dont le coup d'œil embrassait toutes choses, fonda un prix qui devait être décerné chaque année à celui des auteurs italiens qui aurait écrit le meilleur ouvrage pour la correction du style et l'élégance du langage.

CHAPITRE XVII.

DE LA TRAGÉDIE ITALIENNE DEPUIS LE XV[e] SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS.

CHAPITRE XVII.

De la tragédie italienne depuis le xv[e] siècle jusqu'à nos jours.

La scène grecque, enrichie des chefs-d'œuvre d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, servit de modèle aux Latins; mais le génie des Grecs avait fait de la tragédie une école de philosophie, tandis qu'à Rome elle ne fut qu'un faible délassement pour les maîtres du monde, qui préféraient les contorsions du gladiateur mourant aux sublimes inspirations de leurs poètes tragiques.

Ennius, Pacuvius, Ovide, Varius, et même Jules César, composèrent des tragédies qui se sont perdues pendant les invasions successives des peuples du Nord. L'art tragique était

ignoré au moyen âge, et lorsque les ténèbres de l'ignorance commencèrent à se dissiper, ce furent des mystères, de grossières reproductions du martyre des chrétiens, qui remplacèrent sur la scène les compositions dramatiques des grands poètes que nous venons de nommer.

Dès le XIVe siècle Alberto Mussato écrivit en latin deux tragédies en cinq actes : la *Mort d'Ezzelino, tyran de Padoue*, et l'*Achilleïs*, ouvrages qui montrent l'art dans son enfance.

Au XVe siècle, Sulpizio da Veroni, l'archidiacre Verardi et plusieurs autres composèrent aussi des pièces en latin, mais l'*Orphée* est la première tragédie qui ait été écrite en italien; Angelo Poliziano la fit à dix-huit ans et dans l'espace de deux jours. On peut encore citer Pandolfo Collennuccio et Antonio da Pistoja; mais l'éclat de la scène italienne était ajourné

au règne de Léon X, à la gloire duquel tout devait concourir.

Giorgio Trissino composa sa *Sophonisbe* en 1513. Le sujet de cette tragédie est historique.

Scipion s'avançait déjà pour détruire Carthage, lorsque Syphax, roi des Numides, épouse Sophonisbe, fille d'Asdrubal, et devient l'ennemi des Romains, dont il avait été jadis l'allié; il combat Massinissa, jeune roi d'une autre partie de la Numidie, et le dépouille de ses états : celui-ci ne songe qu'à se venger; il a d'ailleurs plus d'un motif pour haïr Syphax, car il a été fiancé à Sophonisbe. Il parvient donc avec l'aide des Romains à chasser Syphax de son royaume, et Sophonisbe reste au pouvoir du vainqueur, dont l'ancien amour se ranime : croyant que Syphax est mort, il épouse sa belle captive; mais Lélius, et plus tard Scipion lui-même, viennent la réclamer.

L'envoyé des Romains est inexorable, et comme Massinissa a promis à Sophonisbe de ne pas la livrer vivante, il lui envoie une coupe empoisonnée; elle la vide courageusement, et vient expirer aux yeux des spectateurs. Lorsqu'elle est morte, Massinissa paraît sur le théâtre, il commande de magnifiques funérailles pour honorer la mémoire de celle qu'il a tant aimée, et veut ensuite se poignarder, mais Scipion arrive à temps pour arrêter son bras.

Tel est le dénouement de cette pièce, dont l'arrangement scénique et les chœurs sont empruntés au théâtre grec. La versification en est coulante et neuve pour l'époque, car le Trissino y emploie le plus souvent le vers libre. La mort de Sophonisbe est pathétique et d'un effet saisissant. Le récit des événements qui se passent hors de la scène est toujours simple et naturel : les unités de lieu et

d'action y sont scrupuleusement observées; enfin, *Sophonisbe* est la première tragédie italienne faite d'après les règles établies par les anciens.

Il y avait deux ans qu'on admirait le chef-d'œuvre du Trissino lorsque Rucellai publia ses deux tragédies : *Oreste* et *Rosemonde*.

La *Tullie* de Martelli, l'*Antigone* de l'Alamanni, plusieurs tragédies du Dolce et de Giraldi Cinzio, la *Mérope* de Torelli, le *Canace* de Sperone Speroni, l'*OEdipe* de l'Anguillara, le *Torismond* du Tasse, sont toutes imitées du théâtre grec; cependant la dernière est supérieure aux autres tragédies du XVIe siècle pour l'élévation du style et la beauté lyrique des chœurs.

Il a existé au XVIIe siècle une foule de poètes tragiques; mais leurs ouvrages, comme tous ceux des Seicentisti, sont ignorés ou dédaignés aujourd'hui.

Ce fut dans le siècle suivant que Scipion Maffei publia sa *Mérope;* cette tragédie a été traduite dans toutes les langues; c'est la première qu'on ait composée sur ce sujet depuis celle d'Euripide, qui s'est perdue. Maffei n'a pas eu besoin de recourir à l'amour; tout l'intérêt de sa pièce est dans la situation de la mère, qui est obligée de tuer son fils pour accomplir une vengeance dictée par l'oracle. Ses transports et ses fureurs font un contraste frappant avec les discours de ce fils, dont le cœur l'a devinée. Bien que cette tragédie soit écrite d'un style très élevé, elle ne servit qu'à préparer la scène italienne pour les triomphes d'Alfieri.

Asti est la patrie de Victor Alfieri. Né en 1749, d'une famille noble, il n'hésita cependant pas à embrasser la cause républicaine lors de nos premiers troubles révolutionnaires, et il se montra l'un des plus ardents

parmi les républicains piémontais ; mais lorsque les horreurs de 93 frappèrent d'épouvante et de consternation les nations voisines de la France ; lorsque nos troupes, qui occupaient alors le Piémont, montrèrent quelle liberté elles apportaient à son pays, Alfieri nous voua une haine éternelle, et se retira à Florence [1] pour ne plus s'occuper que de littérature.

La vie d'Alfieri est un tissu d'événements extraordinaires. Il commença à trente-huit ans non pas à écrire, mais à étudier, car il avait été indécis jusqu'alors sur la langue qu'il adopterait pour interprète de son génie. Sa tragédie de *Cléopâtre* fut écrite en français ; mais lorsque sa prédilection pour la France se changea en antipathie, il opta pour la langue de son pays, et bien qu'il ne fût plus jeune, il se mit à l'apprendre avec le zèle d'un bon écolier. « Il

[1] Il y resta jusqu'à sa mort, arrivée en 1803.

« avait entrepris, dit Ginguené, non seulement de rendre à l'Italie un théâtre tragique « qu'elle n'avait plus, mais de perfectionner « l'art même en le purgeant de plusieurs vices « qu'il a contractés chez toutes les nations « modernes [1]. » La manière d'Alfieri, d'abord critiquée, a été admirée ensuite : il a voulu éviter les comparaisons et tout ce qui se rapprochait du style épique ou lyrique. Ses récits sont courts, sa diction soutenue, sa phrase toujours concise; il n'aime pas les sentences, et renferme quelquefois une réponse dans un monosyllabe; lorsqu'il ne trouve pas de mots pour rendre sa pensée avec assez de brièveté, il en invente.

Les pièces d'Alfieri émeuvent aussi bien à la lecture qu'à la représentation; car ce poète, dont l'esprit est parfois sombre et austère,

[1] GINGUENÉ, *Histoire littéraire d'Italie*, tome VI.

possède au plus haut degré le talent de faire partager ses propres sensations. *Philippe*, *Virginie*, *Saül*, *la Conspiration des Pazzi*, *Oreste*, *les deux Foscari*, *Brutus*, sont des chefs-d'œuvre tragiques : on n'y voit figurer que les personnages indispensables à la marche de l'action. Les dénouements d'Alfieri sont souvent imprévus ; il sait se plier aux règles de l'art sans que son génie en soit moins indépendant et moins hardi.

On a rendu de grands honneurs à la mémoire de ce poète ; ses restes sont dans un superbe mausolée de marbre blanc, qu'on voit dans l'église de Santa-Croce, à Florence, près des tombeaux de Galilée et de Machiavel.

L'Italie possède aujourd'hui des hommes dont les tragédies peuvent soutenir sans désavantage un parallèle avec celles d'Alfieri : telles sont l'*Aristodème* de Monti, *le Comte de Carmagnola* d'Alexandre Manzoni, la *Médée*

du duc de Ventignano, la *Françoise de Rimini* de Silvio Pellico, ce martyr résigné qui a ému tant de cœurs par le récit qu'il fait de ses souffrances dans le *Livre des Prisons*.

Cependant *Ester d'Engaddi, Icinia d'Asti* et *Thomas Morus* sont inférieures à *Françoise de Rimini*, qui est le chef-d'œuvre de Pellico. Il y a dans la versification de cette pièce une harmonie et une suavité tout italiennes; elle plaît autant par la noblesse des pensées que par l'élévation du style; le sujet même a pris sous la plume de Silvio une forme pudique et presque virginale. Ce n'est plus la coupable Françoise du Dante, mais la femme chaste qui expie par sa mort une pensée d'amour conçue dans ses jeunes années. Le génie du poète a faibli dans ses autres pièces; mais quel génie résisterait aux tortures qu'il a supportées avec une résignation évangélique?

Il existe aussi en Italie un autre poète tra-

giqué qui est peu connu en France, le chevalier florentin Jean-Baptiste Niccolini : on trouve dans ses vers une exquise mélodie; son *Foscarini* a été accueilli avec enthousiasme sur tous les théâtres d'Italie. Foscarini, fils du doge immolé par le redoutable tribunal des Dix, se résigne à périr de la mort des traîtres plutôt que de révéler le secret de son amour. Thérèse, femme de l'un des inquisiteurs, est l'objet de cette violente passion; elle lutte de générosité avec son amant, et se présente devant les juges pour attester l'innocence de Foscarini, mais il est trop tard : l'exécution est consommée, et la malheureuse crie à son mari : « Vous vivrez déchiré de remords, « car le seul crime de celui que vous avez « tué était de m'aimer. » La marche de cette action intéresse beaucoup, et les incidents qu'elle fait naître émeuvent vivement. La scène entre les deux amants est écrite avec

passion et vérité. Que d'amour, que d'harmonie poétique dans cette réponse de Foscarini à Thérèse, lorsqu'elle lui dit : « Je suis la femme d'un autre! »

L'angel di Dio quei voti sul suo libro non scrive,
O scritti appena, li cancella col pianto.

Que de fierté et de noblesse dans le discours prononcé par Foscarini devant ses juges! Il reproche aux Vénitiens d'être assez lâches pour se soumettre au gouvernement inique dont il prédit la chute, et il s'écrie en désignant le lion de Saint-Marc :

Egli cadrà senza mandar ruggito!

Niccolini dans son *Nabucco,* dont le sujet est tiré de l'histoire des Mèdes, fait allusion aux derniers revers de Napoléon lors de l'occupation de Paris par les alliés. La tragédie intitulée *Jean de Procida,* bien qu'elle ait été

dictée par un patriòtisme fort *exagéré*, est encore un des fleurons de la couronne poétique de Niccolini. Il unit à un grand talent des mœurs simples, des manières agréables, et une modestie qui est passée en proverbe à Florence.

CHAPITRE XVIII.

DE LA COMÉDIE ET DU DRAME PASTORAL EN ITALIE.

CHAPITRE XVIII.

De la comédie et du drame pastoral en Italie.

La comédie italienne a eu les mêmes phases que la tragédie : elle disparut avec les Latins, pour renaître au XVIe siècle.

Les comédies du cardinal de Bibbiena, de Machiavel et de l'Arioste furent alors représentées sur plusieurs théâtres, et on les admira, bien qu'elles fussent très licencieuses, car elles avaient été écrites avec beaucoup d'art et de finesse.

Grazzini, Dolce, Bentivoglio, ont fait aussi des pièces qui ne sont guère plus morales, et beaucoup d'autres auteurs italiens ont suivi ce détestable exemple. Si la scène est un miroir où les moeurs et le goût de chaque époque

viennent se refléter, l'Italie dut être bien corrompue au XVI[e] siècle, car son théâtre était alors une école de profonde immoralité.

Benedetto Varchi osa faire entendre des paroles graves au milieu de ce débordement : mais elles ne furent pas écoutées, et sa *Suocera* ne réussit pas. Guarini et Annibal Caro payèrent aussi leur tribut à la scène et à la corruption du temps.

On vit ensuite paraître au XVII[e] siècle beaucoup d'auteurs comiques, et les mimes eurent alors autant de vogue en Italie qu'ils en avaient eu autrefois sous les empereurs romains. Ces histrions formaient des troupes ambulantes et composaient le plus souvent les comédies qu'ils devaient représenter. Ce sont ces pièces qui ont donné aux étrangers une si pauvre idée du théâtre italien. Salvator Rosa dut la haute faveur dont il jouissait à Rome à sa supériorité dans l'art mimique. L'Italie eut au XVIII[e]

siècle le chevalier François Cerloni, et plusieurs autres auteurs comiques qui sont presque oubliés. Goldoni est à peu près le seul qu'on lise encore : il sait conduire une intrigue, il a même parfois de la finesse; mais son style manque de pureté; ses dialogues sont lourds, traînants, et l'on a peine à reconnaître le bel idiome toscan, dans son langage qui est un composé barbare des dialectes que l'on parle dans les diverses parties de la péninsule.

Le *Colombo* ou la Découverte du Nouveau-Monde, le *Vasco de Gama* et les autres pièces de Cerloni sont comparables, pour le style, à celles de Goldoni; elles présentent des tableaux à effet, des siéges, des batailles et autres merveilles qui ne seraient pas déplacées sur notre théâtre de Franconi.

Les auteurs contemporains sont Alberto Nota, le comte Giraud, Gherardo de Rossi et le baron de Cosenza.

Nota s'est acquis de la célébrité en Italie, et ses pièces ne sont pas sans mérite.

Giraud brille par sa verve vraiment comique; Gherardo de Rossi et le baron de Cosenza ont fait des comédies fort bien écrites : le dernier a été aussi directeur et acteur d'une troupe qui se recrutait à Naples, dans la société la plus choisie, dont elle faisait les délices; mais ce sont les pièces traduites de M. Scribe et de la plupart de nos auteurs comiques qui alimentent la scène italienne. On rend hommage au delà des Alpes à notre supériorité en ce genre; elle est en effet incontestable, car les Italiens ont des poètes tragiques qu'on peut comparer aux nôtres sous quelques rapports; mais Molière est resté jusqu'à présent sans rivaux.

DU DRAME PASTORAL.

On a beaucoup discuté en Italie pour savoir si les anciens ont connu le drame pastoral. Les peuples qui redisaient les chants de Théocrite, d'Anacréon et de Virgile, appréciaient les beautés de l'églogue, mais ils eussent été insensibles aux charmes de l'*Aminte*; on peut du moins le croire, puisqu'ils ne nous ont laissé aucun ouvrage de ce genre. C'est donc encore à l'Italie du XVI[e] siècle qu'appartient l'honneur de cette création. Le drame pastoral, destiné comme la comédie, à reproduire les mœurs d'une époque, offre des incidents tragiques, bien que le dénouement en soit ordinairement comique : les passions qu'on y exprime ne ressemblent nullement à celles qui troublent les sociétés policées ; elles sont la peinture des mœurs simples et des goûts purs, qui furent communs à tous

les peuples primitifs. Le drame pastoral est une fraîche image du siècle que les poètes appellent l'*âge d'or*. Ce ne furent pas alors les dons d'une terre vierge qui firent le bonheur de nos premiers parents, mais les vertus qui présidaient à l'enfance du monde. Dans ces temps fortunés, c'était la conscience et non la loi qui gouvernait les hommes; aussi ni Solon, ni les décemvirs, ne songèrent à punir le parricide, car ce crime n'avait pas encore été commis. Ce n'est pas cet âge d'or de la fable que retrace le drame pastoral des Italiens; il peint les moeurs patriarcales dont la Bible nous a conservé la tradition. La fable de *Céphale et l'Aurore*[1] de Niccolo Correggio, et *les Deux Voyageurs* de Louis Tanzillo, furent les premiers essais qu'on tenta dans ce genre; les charmants ouvrages du Tasse et de Guarini,

[1] Cette fable, qui ressemble plus à une églogue qu'à un drame pastoral, fut composée dans le xve siècle.

qui parurent peu de temps après, les firent presque oublier.

Le Tasse avait 23 ans lorsqu'il assista à la représentation de *l'Infortuné* d'Agostino Argenti; le jeune poète en saisit le plan, et six ans plus tard il écrivit en deux mois son *Aminte*, modèle de grâce et de sentiment. L'action de ce drame est très simple, mais il renferme tant de beautés, qu'il faudrait le traduire en entier pour les rendre toutes. On ne retrouve pas dans l'*Aminte* le poète qui a raconté les hauts faits des plus vaillants chevaliers d'Orient et d'Occident, c'est un homme amoureux qui sent le besoin de peindre ce qu'il éprouve, c'est Pygmalion animant Galatée.

Ce drame excita un grand enthousiasme à Ferrare, et lorsqu'il fut imprimé il eut beaucoup de succès, non seulement en Italie, mais dans toute l'Europe. L'admiration fut générale,

et la critique se tut, dans ce siècle où elle [illegible] tant d'empire : car elle s'exerçait souvent sur les meilleurs ouvrages, sur la *Jérusalem délivrée*, par exemple ; mais elle n'osa attaquer l'*Aminte*[1].

Jean-Baptiste Guarini, de Ferrare, jaloux de la célébrité que l'*Aminte* avait attirée au Tasse, prétendit l'égaler en écrivant son *Pastor Fido*. Cet ouvrage, qui a été traduit dans toutes les langues, excita aussi d'unanimes applaudissements; il n'est pas dépourvu de beautés, mais on y chercherait vainement la simplicité et le naturel qui font le charme de l'*Aminte*. Le *Pastor Fido* est une *tragi-comédie pastorale*, les événements y sont entassés et les personnages y parlent souvent d'un ton qui les fait ressembler à des philosophes travestis en bergers ; cependant, malgré ces défauts, le

[1] Ginguené, *Histoire littéraire d'Italie*, tome VI.

drame de Guarini est admiré depuis trois siècles, sinon à l'égal de l'*Aminte*, du moins comme l'un des ouvrages où la langue italienne a conservé toute sa pureté.

Une foule d'auteurs ont voulu marcher sur les traces de Torquato et de Guarini; leur pied mal assuré les a fait tomber avant la fin de la course : et pourtant ils avaient la noble ambition qui fait désirer la célébrité, mais il leur manquait le génie qui la donne.

CHAPITRE XIX.

DE LA LITTÉRATURE ITALIENNE AU XIXe SIÈCLE.

CHAPITRE XIX.

De la littérature italienne au XIXe siècle.

Dès le commencement du XIXe siècle une nouvelle littérature se forma en Italie; elle fut mesquine et sans couleur. Cependant Ugo Foscolo, âme fière et dédaigneuse, protesta au nom de l'indépendance littéraire de sa patrie contre la toute-puissance impériale, et il fut achever dans l'exil une vie de privations et de misère.

Plus tard, le partage de l'Italie en plusieurs principautés ranima les rivalités de province à province. Les Toscans, les Lombards, les Napolitains et les Piémontais se disputèrent avec acharnement la prééminence; et ces

puérils débats furent encore alimentés par la querelle des classiques et des romantiques.

Ainsi chaque fraction se divisa en deux écoles : les uns se rangèrent sous la bannière de Monti et de Giordani ; les autres sous celle de Foscolo et de Grossi, les deux plus fermes champions du romantisme en Italie.

Bien que les divers partis aient conservé leurs croyances respectives, chacun d'eux a fait depuis quelques années un pas immense vers l'unité, qui peut seule rendre à l'Italie l'éclat dont elle a joui pendant les siècles de sa gloire littéraire.

La tragédie n'est pas le seul genre dans lequel Monti ait exercé son beau talent. Il a fait une traduction d'Homère, un poëme intitulé *la Basviliana*, et de charmantes poésies lyriques : on répète encore en Italie cette chanson si connue :

Bella Italia, alfin ti miro.

Monti salua sa belle patrie de cet hymne joyeux lorsqu'il quitta le lieu où il était exilé pour rentrer en Italie, à la suite des armées françaises.

Manzoni occupe aussi un rang distingué parmi les poètes modernes : ses poésies sacrées et son ode sur la mort de Napoléon ont été grandement admirées et méritent de l'être.

Grossi a publié il y a quelques années un poëme sur les exploits des Lombards lors de la première croisade : on trouve dans cet ouvrage d'admirables beautés, à côté de défauts si choquants qu'ils ont soulevé les critiques les plus amères.

Les poésies lyriques du comte Leopardi sont écrites avec une grande pureté de style, et beaucoup d'élévation dans les pensées. Mais aucun des ouvrages que nous venons de citer ne mérite autant d'éloges que les *Sepolcri* d'Ugo Foscolo : que d'inspirations tristes et

sublimes répandues çà et là dans ses vers; qu'il est énergique et noble dans sa douleur!

Les prosateurs italiens du XIX[e] siècle, historiens et romanciers, ont noblement concouru à la réhabilitation littéraire de leur patrie.

Le Piémontais Charles Botta se fait remarquer à la tête des premiers. Son style est simple, d'une rare élégance, et il a obtenu le grand prix que l'Académie de la Crusca décerne aux écrivains dont le langage est le plus pur. Il a fait une excellente *Histoire d'Amérique,* une *Histoire d'Italie,* qui embrasse la période révolutionnaire de 1789 à 1815, et continué l'histoire de Guichardin jusqu'à nos jours.

L'*Histoire de Naples* de Pietro Colletta est aussi fort estimée pour l'exactitude des faits et la manière dont elle est écrite.

Nous citerons, au nombre des meilleurs ro-

manciers de l'Italie, Manzoni, Grossi, Azeglio, Rosini et Guerrazzi.

Les Fiancés et *Marco Visconti* sont les deux ouvrages les plus remarquables de ce genre qui aient été publiés en Italie. Les admirateurs enthousiastes de Manzoni ont comparé son roman aux chefs-d'œuvre de Scott; et des critiques, trop peu éclairés pour le lire dans la langue originale, ont qualifié de prolixité ce qui, en italien, est abondance et richesse. *Marco Visconti* a été généralement mieux apprécié en France que *les Fiancés*, parce qu'il est écrit avec concision; on y trouve beaucoup de situations attachantes et des caractères fort bien tracés. *Le Défi de Barletta* d'Azeglio, *la Monaca di Monza* de Rosini, *la Bataille de Bénévent* et *le Siége de Florence* de Guerrazzi, ne sont pas complétement dépourvus de beautés, on y rencontre même parfois des scènes passionnées et des tableaux gracieux.

Terminons cette liste des prosateurs modernes de l'Italie par un nom que nous avons déjà cité, celui de Pellico. Il n'ambitionnait pas une palme littéraire lorsqu'il écrivait son *Livre des Prisons;* et sans être doué de ce genre de mérite qui excite l'admiration, il a trouvé dans son cœur le secret de captiver, d'émouvoir; on devient meilleur en le lisant, et le seul souvenir des instants agréables qu'il a fait passer est encore une sensation douce et pure.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

Page 3,	ligne 6,	*au lieu* d'amusement, *lisez :* d'enseignement.
105,	7,	*retranchez le mot* aussi.
237,	5,	*au lieu de* secundo, *lisez :* secondo.
257,	13,	*au lieu de* par, *lisez :* pan.
312,	7,	*au lieu de* XIIIVe, *lisez :* XVIIIe.



